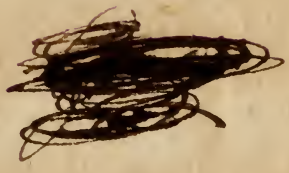

Ex libris j·cl· Martin clerici
gratianopolitani. anno millesimo
Septingentesimo nonagesimo que
emptus est liber iste, [illegible]
[illegible]

PENSÉES
DE
CICERON,
TRADUITES

Pour ſervir à l'éducation de la Jeuneſſe.

Par M. l'Abbé D'OLIVET, *de l'Académie Françoiſe.*

QUATRIEME ÉDITION.

A PARIS,

Chez DAVIDTS, ſur le Quai des Auguſtins, à l'Image S. Jacques.

M. DCC. LV.

SERENISSIMO

DELPHINO

Jos. Olivetus.

QUOD te latinè alloquor, Serenissime Delphine, facio primùm, tibi ut obsequar, qui nôrim, te Latina quantopere delectent: deinde ut hoc ipsum, Latinis delectari te, nôrint ex me quàm plurimi. Quippe ita existimo, maximum Gallis omnibus fore studiorum incitamentum, si cognoscant sibi adolescere Principem, alteram spem suam, cui Musarum contubernium quamdiu ætas indulsit, in deliciis fuêre scriptores Romani; quos inter eminet omnium, quibus mens læva non est, consensione princeps M. T. Cicero, dignus planè quem novus tibi ornatus commendaret. Hanc nuper provinciam audaciùs suscepi, quàm consideratiùs: neque enim ita ignoro ipse memet, ut nesciam quantùm id, quod feci, distet à perfecto;

Quanquam laboris mei fructum à te habui optatissimum. Per assiduam M. Tul[illegible]ctionem id evênit, quod futurum prospexeram: affecêre singulari quadam dulcedine animum veri ac recti amantem loci præsertim illi, qui expressa continent præcepta sapientiæ: adeò, exerente naturâ vim suam, cum Tullianis tui sensus mirificè congruebant. Hos igitur locos, quibus affectum te potissimùm idoneis è testibus intellexi, hîc, SERENISSIME DELPHINE, recognosces in Gallicum conversos, ut iis consultum sit, quos minùs à latinitate paratos, ad utendum fruendumque alliciet tui Nominis inscriptio. Ego verò in hac ipsa conficienda explicatione versatus sum eò libentiùs, quòd me cogitabam non magis interpretem esse Ciceronis, quàm tuum. Velit, faxit ille omnis sapientiæ auctor, Deus immortalis, ut hi fatus efflorescant in dies uberiùs, ac generosam indolem istam usque exornent iis fructibus virtutum, quibus felicitas publica continetur. Vale.

Parisiis, Kal. Jan. M. DCC. LIV.

PRÉFACE.

JE me ſuis toujours ſouvenu de ce qui m'arriva dans une partie de promenade à quatre ou cinq lieues de Londres. Un orage m'ayant fait entrer dans la premiere maiſon qui ſe preſentoit à moi, je fus agréablement ſurpris de la trouver habitée par un François, que j'avois connu dans ma jeuneſſe, & qui, après diverſes avantures, s'étoit ménagé cette retraite, où il montroit notre langue à des enfans, dont les penſions le faiſoient ſubſiſter. J'eus la curioſité de ſavoir quelle méthode on ſuivoit dans ces ſortes d'écoles, qui ſont aſſez communes en Angleterre.

J'appris qu'on y liſoit le Quinte-Curce de Vaugelas, & qu'à l'aide du Latin, dont ces enfans doivent ſavoir déja les principes, on tâchoit de leur faire entendre le François : ce qui ſervoit à les exercer tout à la fois dans les deux langues. Pendant notre entretien, le pere d'un de ces penſionnaires nous joignit. Quelques paroles qu'il m'adreſſa, me donnerent lieu de lui dire que j'entendrois volontiers ſon fils expliquer une page ou deux, à l'ouverture du livre. Juſtement le volume s'ouvrit à la bataille d'Arbelles. Mais l'explication n'alla pas loin, ſans que mon Anglois l'interrompit par des réflexions, qui ont fait naître ce petit Recueil. Qu'ai-je beſoin, diſoit-il, que mon fils ait la tête remplie de toutes ces guerres ? Je n'en veux pas faire un Géneral

d'armée. Quand même il pourroit le devenir, eſt-ce dans les livres qu'il apprendra ſon métier? Pourquoi n'avoir pas quelque autre Traduction, qui contienne des maximes utiles, & des principes capables de former un homme d'honneur?

Rien de plus ſenſé que ce diſcours. J'eus dès-lors la penſée de mettre la main à l'œuvre, & je ne ſai comment j'ai ſi long-temps differé l'exécution d'un deſſein, qui devoit me flater par plus d'un endroit. Premierement, il ne doit pas être indifférent à un Academicien, de contribuer à répandre notre langue chez l'étranger. Un autre motif encore plus légitime, c'eſt qu'un pareil Ouvrage, pour peu qu'il fût bon en ſon genre, deviendroit la plus importante lecture des jeunes gens, la plus propre

à leur inſpirer le goût des vertus, ſans quoi l'on ne ſauroit être, ni heureux ſoi-même, ni utile à la ſociété.

Pour arriver en même temps au double but que je me propoſois, il falloit néceſſairement une traduction, & je n'avois pas à balancer ſur le choix de l'original. Où aurois-je trouvé, & la belle Latinité, & l'excellente Morale, mieux réunies que dans Ciceron ? Mais, comme la plûpart de ſes Ouvrages renferment diverſes choſes, ou qui paſſent l'intelligence des enfans, ou qui ne ſont pas toutes de la même utilité, il m'a paru que je devois faire un choix, & me borner preſque à des penſées détachées. Auſſi-bien les enfans ne ſont-ils guére capables de prendre la ſuite d'un long diſcours. Je ne crois pas non plus, que

des ſentences énoncées laconiquement, puiſſent leur convenir. Une penſée, à moins que d'être développée, & miſe dans un certain jour, eſt obſcure pour eux: ou, quand même la clarté ſeroit jointe à la brieveté, il y auroit encore à craindre que ce qu'on appelle ſentence, ne vînt à paſſer trop vîte pour fixer leur imagination volage. Par cette raiſon fût-elle la ſeule, j'aurois préferé Ciceron à Seneque. Mais d'ailleurs, j'avois une bien plus ample moiſſon à faire dans l'un, que dans l'autre : car, comme l'a très-bien dit le Cardinal du Perron, *il y a plus en deux pages de Ciceron*, qui penſe beaucoup, & dont l'eſprit marche toujours, *qu'en dix pages de Seneque*, qui tourne ſans ceſſe autour de la même penſée, & revient toujours ſur ſes pas.

On me dira que Ciceron perd infiniment à être ainſi découſu. Car la ſuperiorité de ſon mérite, & ce qui le met au-deſſus, peut-être, de tous ceux qui écrivirent jamais, ce n'eſt pas ſeulement une continuité de penſées vraies, ſolides, lumineuſes: ce n'eſt point le ſecret de s'énoncer avec des graces, qui n'appartiennent qu'à lui: c'eſt principalement l'art d'arranger & de lier ſes penſées, ou plutôt de les enchaîner. Mais à cela je répons, qu'il eſt queſtion ici de tourner Ciceron à notre profit, ſans nous mettre en peine de ſa gloire, qui peut aiſément ſe paſſer de nous.

J'y nuirois dans l'eſprit de ceux qui ne le connoiſſent point d'ailleurs, ſi je manquois d'avertir que ce Volume, loin de renfermer tout ce qu'il a dit de bon,

n'en contient qu'une fort petite partie. J'ai dû me proportionner aux beſoins des enfans. Quintilien compare leur eſprit à des vaſes, où la liqueur n'entrera qu'étant verſée goutte à goutte. Il faut donc peu de lecture à cet âge-là, mais une lecture bien choiſie, & qui ſoit fréquemment répetée.

Je n'ai preſque rien pris des *Offices*, parce qu'ils doivent être lûs & médités d'un bout à l'autre. On ſeroit inexcuſable de les donner par lambeaux: tout y eſt d'une égale néceſſité, d'une égale beauté. Tout s'y tient: un principe amene l'autre, & ſouvent a beſoin de l'autre, pour faire ſentir que la Morale ne fait toute entiere qu'un ſeul corps, dont les parties ſont tellement liées, tellement inſéparables, qu'à bien examiner la nature de

nos devoirs, & celle du cœur humain, ſi l'on n'eſt pas honnête homme en tout, il s'enſuit de-là qu'on ne l'eſt en rien.

Veritablement, la Morale de Ciceron, quoiqu'on la puiſſe regarder comme l'extrait de tout ce que les Payens ont penſé de plus judicieux, & de plus ſolide, doit cependant être, tantôt épurée, tantôt appuyée, par celle de l'Evangile. Où la Raiſon humaine paroîtroit nous laiſſer dans une ſorte d'incertitude, la Révélation divine vient à notre ſecours. Voilà ce qu'un habile maître fera ſentir à des enfans. Quand, par exemple, Ciceron parle des *Dieux*, un petit mot leur fera comprendre que ce pluriel bleſſe, non ſeulement la Religion, mais le ſens commun. Quand ils verront ce que des Payens ont jugé des plaiſirs, des

passions, des richesses, des vrais biens, & des vrais maux : à ces belles maximes, on joindra les grands motifs, que le Chrétien se met devant les yeux. Quand on leur fera lire le Songe de Scipion, ne sera-ce pas une occasion toute naturelle de leur expliquer ce que la Foi nous enseigne de l'autre vie ?

Pour former donc le Chrétien, il faut ajouter souvent & beaucoup à la Morale de Ciceron. Mais aussi en formant l'homme d'honneur, elle dispose un enfant à recevoir & à conserver dans son cœur les préceptes de la Religion. Vous ne sauriez trop lui répéter, qu'il a une ame, une conscience, une loi naturelle, d'où résultent de vrais devoirs : & qu'indépendamment de toute Religion écrite, s'il manque de probité, il devient aux yeux

de quiconque fait uſage de ſa raiſon, un objet de mépris & d'horreur. Aſſurément les vertus de Socrate ne peuvent nous ſuffire : mais commençons par les avoir. Tout édifice qu'on bâtiroit ſans ce fondement, ne ſera pas de longue durée : au lieu que dans l'homme ſincerement vertueux, il eſt rare que la Religion perde ſes droits ; & plus rare encore, qu'après les avoir perdus, elle ne vienne pas tôt ou tard à les recouvrer.

Quoique mon deſſein, encore une fois, ait été de rendre ſervice aux étrangers, qui, à l'aide du Latin, étudient le François ; il me ſemble que mon travail pourroit auſſi être de quelque utilité dans nos écoles, où à l'aide du François, on étudie le Latin. Je ne parle point des Colléges : ils ſont gouvernés par des

hommes prudens, qui ſavent mieux que moi quelle route eſt la meilleure. Je parle de ces petites écoles, qui tous les jours ſe multiplient aux environs de Paris, & dans les Provinces : Au lieu d'y faire voir des Traités entiers, qui demandent qu'on ſoit verſé dans les diſputes du Portique & du Lycée, aujourd'hui peu connues : il ne ſeroit pas moins avantageux pour le diſciple, que commode pour le maître, de s'attacher à des paſſages inſtructifs, & mis à la portée de toute ſorte d'eſprits, ou par la traduction même, ou par de courtes remarques. On enſeigneroit des choſes, en même temps que des mots : on cultiveroit la raiſon, en même temps que la mémoire. A l'utilité, on joindroit la facilité. Car les grands principes de la Morale ont cela

de particulier, que la nature les ayant gravés, ou du moins crayonnés dans l'ame de tous les hommes ; lorſqu'on les montre à un enfant, il croit ne voir que ce qu'il ſavoit déja ; & lui-même il eſt ſon principal interpréte, parce qu'il trouve un excellent commentaire dans ſon propre cœur.

Mais ne nous bornons pas aux études, qui ſe font dans les écoles publiques. Pendant les vacances, ordinairement les enfans ſuivent leurs parens à la campagne ; & c'eſt là qu'un Ouvrage dans le goût de celui-ci, pourroit être d'un plus grand ſecours. Quel devoir plus ſacré pour un pere, quelle obligation plus indiſpenſable, que d'inſtruire lui-même ſon fils ? Ajoutons : quelle douceur plus ſenſible, plus vive, plus attrayante, quand les entrailles

trailles paternelles ſont ce qu'il eſt à préſumer qu'elles ſont toujours ? J'aime à me repréſenter un homme livré au Public dans le cours de l'année, mais rendu à lui-même pendant l'automne, loin du bruit, loin des importuns ; j'aime à me le repréſenter dans le ſein de ſa famille, un Ciceron à la main, liſant avec ſon fils quelque beau trait de l'Antiquité, & ſe plaiſant à raiſonner là-deſſus, moins, en apparence, par forme d'avis, que par haſard. Ainſi pénétre dans une ame encore tendre, le précieux germe, d'où éclorra l'honnête homme, le grand homme, le bon magiſtrat, le bon citoyen. Toutes les leçons du précepteur le plus ſavant & le plus appliqué, ne valent pas ce qu'un pere dit à propos : parce qu'un enfant ſait, & il ne s'y méprend point,

que l'unique but de ſon pere eſt de travailler à le rendre heureux, & digne de l'être.

Je finis par un paſſage, qui s'eſt préſenté ſouvent à mon eſprit, mais que je ne traduirai point, de crainte d'offenſer notre ſiecle. On ſait ce que les mœurs étoient devenues à Rome, dans le temps où Ciceron écrivoit.

On ſait ce qu'avoient produit alors une opulence mal diſtribuée, un luxe outré, une impunité trop générale, mais ſur-tout le mépris des bienſéances, qui ne vient qu'après un long oubli des devoirs, & qui met comme le ſceau à la dépravation. Je ne veux pas dire que nous en ſoyons là. Je dis ſeulement, que les meſures qu'on prendroit aujourd'hui pour détourner une contagion pareille, ne viendroient pas d'une terreur panique, ni d'un

zele prématuré. Quoi qu'il en ſoit, voici la citation Latine, dont je voulois parler.

Quod munus reipublicæ afferre majus, meliuſve poſſumus, quàm ſi docemus atque erudimus juventutem? his præſertim moribus, atque temporibus, quibus ita prolapſa eſt, ut omnium opibus refrenanda, ac coërcenda ſit. Cic. de Divin. II. 2.

M. TULLII
CICERONIS
ECLOGÆ.

I.

QUID [1] *potest esse tam apertum, tamque perspicuum, cùm cœlum suspeximus, cœlestiaque contemplati sumus, quàm esse aliquod numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur?*

Quod qui dubitet, haud sanè intelligo, cur non idem, sol sit, an nullus sit, dubitare possit. Quid enim est hoc illo evidentius? Quod nisi cognitum comprehensumque animis haberemus, non tam stabilis opinio permaneret, nec confirmaretur diuturnitate temporis,

(1) De Nat. Deor. lib. II. cap. 2.

PENSÉES DE CICERON.

SUR LA RELIGION.

PEUT-ON regarder le Ciel & contempler tout ce qui s'y passe, sans voir avec toute l'évidence possible, qu'il est gouverné par une suprême, par une divine Intelligence ?

Quiconque auroit quelque doute là-dessus, je crois qu'il pourroit aussitôt douter s'il y a un Soleil. L'un est-il plus visible que l'autre ? Cette persuasion, sans l'évidence qui l'accompagne, n'auroit pas été si ferme & si durable ; elle n'auroit pas acquis de nouvelles forces en vieillissant ; elle

nec unà cum ſeculis ætatibuſque hominum inveterare potuiſſet. Etenim videmus, cæteras opiniones fictas atque vanas diuturnitate extabuiſſe. Quis enim hippocentaurum fuiſſe, aut chimæram putat? Quæ-ve anus tam excors inveniri poteſt, quæ illa, quæ quondam credebantur apud inferos portenta, extimeſcat? Opinionum enim commenta delet dies: naturæ judicia confirmat. Itaque & in noſtro populo, & in cæteris, deorum cultus religionumque ſanctitates exiſtunt in dies majores, atque meliores.

Præclarè [5] *Ariſtoteles*, Si eſſent,

[2] *Hippocentaure*, animal fabuleux, moitié homme, moitié cheval. On prétend que ce ſont les Theſſaliens, qui trouverent l'art de dompter les chevaux. Les premiers hommes qu'on vit à cheval, parurent ne faire qu'un corps avec le cheval même, & donnerent lieu à la fable de l'Hippocentaure.

[3] La Chimere ſelon les Poëtes, étoit un monſtre qui avoit la tête d'un lion, le corps d'une chevre, & la queue d'un dragon. Bellerophon, monté ſur Pegaſe, défit la Chimere. On peut voir dans les Au-

n'auroit pu réſiſter au torrent des années, & paſſer de ſiecle en ſiecle juſqu'à nous. Tout ce qui n'étoit que fiction, que fauſſeté, nous voyons que cela s'eſt diſſipé à la longue. Perſonne croit-il encore aujourd'hui, qu'il y eut jamais (2) un Hippocentaure, une [3] Chimere ? Les monſtres [4] horribles qu'on ſe figuroit anciennement dans les enfers, font-ils encore peur à la vieille la plus imbecille du monde ? Avec le temps les opinions des hommes s'évanouiſſent, mais les jugemens de la Nature ſe fortifient. De-là il arrive parmi nous & parmi les autres peuples, que le culte divin & les pratiques de Religion s'augmentent, & s'épurent de jour en jour.

Ariſtote dit très-bien : *Suppoſons des hommes qui euſſent toujours habité*

teurs qui traitent de l'origine des Fables, les divers ſens qu'ils donnent à celle-ci.

[4] Cerbére, les Parques, les Eumenides, ou les Furies, &c.

[5] *De Nat. Deor.* II. 37, 38.

inquit, qui ſub terra ſemper habitaviſſent, bonis & illuſtribus domiciliis, quæ eſſent ornata ſignis atque picturis, inſtructaque rebus iis omnibus, quibus abundant ii qui beati putantur, nec tamen exiſſent unquam ſupra terram : accepiſſent autem famâ & auditione eſſe quoddam numen, & vim deorum : deinde aliquo tempore, patefactis terræ faucibus, ex illis abditis ſedibus evadere in hæc loca quæ nos incolimus, atque exire potuiſſent : cùm repentè terram, & maria, cœlumque vidiſſent : nubium magnitudinem, ventorumque vim cognoviſſent, aſpexiſſentque ſolem, ejuſque tum magnitudinem, pulchritudinemque, tum etiam efficientiam cognoviſſent, quòd is diem efficeret, toto cœlo luce diffuſâ : cùm autem terras nox opacaſſet, tum cœlum totum cernerent aſtris diſtinctum & ornatum, lunæque luminum varietatem tum creſcentis, tum feneſcentis, eorumque omnium ortus & occaſus, atque in omni æternitate ratos immutabileſque curſus : hæc cùm viderent, profectò &

ſous

ſous terre dans de belles & grandes maiſons, ornées de ſtatues & de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux. Suppoſons, que ſans être jamais ſortis de-là, ils euſſent pourtant entendu parler des Dieux; & que tout d'un coup la terre venant à s'ouvrir, ils quittaſſent leur ſéjour ténébreux pour venir demeurer avec nous. Que penſeroient-ils, en découvrant la terre, les mers, le ciel? en conſidérant l'étendue des nuées, la violence des vents? en jetant les yeux ſur le Soleil? en obſervant ſa grandeur, ſa beauté, l'effuſion de ſa lumiére qui éclaire tout? Et quand la nuit auroit obſcurci la terre, que diroient-ils, en contemplant le ciel tout parſemé d'aſtres différens? en remarquant les variétés ſurprenantes de la Lune, ſon croiſſant, ſon décours? en obſervant enfin le lever & le coucher de tous ces aſtres, & la régularité inviolable de leurs mouvemens? Pourroient-ils douter qu'il n'y eût en effet des Dieux, & que ce ne fût là leur ouvrage?

Ainſi parle Ariſtote. Figurons-nous pareillement d'épaiſſes ténébres, ſemblables à celles dont le

esse deos, & hæc tanta opera deorum esse arbitrarentur.

Atque hæc quidem ille. Nos autem tenebras cogitemus tantas, quantæ quondam eruptione Ætnæorum ignium finitimas regiones obscuravisse dicuntur, ut per biduum nemo hominem homo agnosceret: cùm autem tertio die sol illuxisset, tum ut revixisse sibi viderentur. Quod si hoc idem ex æternis tenebris contingeret, ut subitò lucem aspiceremus: quænam species cœli videretur? Sed assiduitate quotidianâ, & consuetudine oculorum, assuescunt animi: neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident: proinde quasi novitas nos magis, quam magnitudo rerum, debeat ad exquirendas causas excitare.

Quis enim hunc hominem dixerit, qui cùm tam certos cœli motus, tam ratos astrorum ordines, tamque omnia inter se connexa & apta viderit, neget in his ullam inesse rationem, eaque casu fieri dicat, quæ quanto concilio gerantur, nullo concilio assequi possumus? An cùm machinatione quadam moveri aliquid videmus, ut sphæram,

mont Etna, par l'irruption de ſes flâmes, couvrit tellement ſes environs, que l'on fut deux jours, dit-on, ſans pouvoir ſe connoître ; & que le troiſieme jour, le Soleil ayant reparu, on ſe croyoit reſſuſcité. Figurons-nous, dis-je, qu'au ſortir d'une éternelle nuit, il nous arrive de voir la lumiere pour la premiere fois : quelle impreſſion feroit ſur nous la vûe du ciel ? Mais parce que nous le voyons journellement, nos eſprits n'en ſont plus frappés, & ne s'embarraſſent point de rechercher les principes de ce que nous avons toujours devant les yeux, comme ſi c'étoit la nouveauté, plutôt que la grandeur même des choſes, qui dût exciter notre curioſité.

Eſt-ce donc être homme, que d'attribuer, non à une cauſe intelligente, mais au haſard, les mouvemens du ciel ſi certains, le cours des aſtres ſi régulier, toutes choſes ſi bien liées enſemble, ſi bien proportionnées, & conduites avec tant de raiſon, que notre raiſon s'y perd elle-même ? Quand nous voyons des machines

ut horas, ut alia permulta : non dubitamus quin illa opera sint rationis : cùm autem impetum cœli admirabili cum celeritate moveri vertique videamus, constantissimè conficientem vicissitudines anniversarias, cum summa salute & conservatione rerum omnium : dubitamus, quin ea non solùm ratione fiant, sed etiam excellenti quodam divinâque ratione ? Licet enim jam, remotâ subtilitate disputandi, oculis quodammodo contemplari pulchritudinem rerum earum, quas divinâ providentiâ dicimus constitutas.

Cùm [6] *videmus speciem primùm candoremque cœli ; deinde conversionis celeritatem tantam, quantam cogitare non possumus ; tum vicissitudines dierum atque noctium, commutationesque temporum quadripartitas, ad maturitatem frugum & ad temperationem cor-*

(6) Tuscul. II. 28 & 29.

qui se meuvent artificiellement, une sphére, une horloge, & autres semblables; nous ne doutons pas que l'esprit n'ait eu part à ce travail. Douterons-nous que le monde soit dirigé, je ne dis pas simplement par une Intelligence, mais par une excellente, par une divine Intelligence, quand nous voyons le Ciel se mouvoir avec une prodigieuse vîtesse, & faire succéder annuellement l'une à l'autre les diverses saisons, qui vivifient, qui conservent tout? Car enfin, il n'est plus besoin ici de preuves recherchées: il n'y a qu'à examiner des yeux la beauté des choses dont nous rapportons l'établissement à une Providence divine.

Quand nous regardons la beauté & la splendeur du Ciel; la célérité de son roulement, qui est si grande qu'on ne sauroit la concevoir; la vicissitude des jours & des nuits; le changement des quatre saisons, qui servent à meurir les fruits, & à rendre les corps plus sains; le Soleil, qui est le mo-

porum aptas ; eorumque omnium moderatorem & ducem ſolem ; lunamque accretione & diminutione luminis, quaſi faſtorum notantem & ſignificantem dies ; tum in eodem orbe, in XII partes diſtributo, quinque ſtellas ferri, eoſdem curſus conſtantiſſimè ſervantes, diſparibus inter ſe motibus ; nocturnamque cœli formam undique ſideribus ornatam ; tum globum terræ eminentem è mari, fixum in medio mundi univerſi loco, duabus oris diſtantibus habitabilem & cultum : quarum altera, quàm nos incolimus, ſub axe poſita ad ſtellas ſeptem, unde

Horrifer
Aquilonis ſtridor gelidas molitur nives :

altera Auſtralis, ignota nobis, quam vocant Græci a'ntichtóna *: ceteras partes incultas, quod aut frigore rigeant, aut urantur calore : hîc autem, ubi habitamus, non intermittit ſuo tempore*

Cœlum niteſcere, arbores frondeſcere,
Vites lætificæ pampinis pubeſcere,
Rami baccarum ubertate incurveſcere,

dérateur & le chef de tous les mouvemens céleſtes ; la Lune, dont le croiſſant & le décours ſemblent faits pour nous marquer [7] les Faſtes ; les Planétes, qui, avec des mouvemens inégaux, fourniſſent également la même carriere, ſur un même cercle diviſé en douze parties ; cette prodigieuſe quantité d'étoiles, qui durant la nuit décorent le Ciel de toutes parts.

Quand nous jettons enſuite les yeux ſur le globe de la Terre, élevé au deſſus de la Mer, placé dans le centre du Monde, & diviſé en quatre parties, deux deſquelles ſont cultivées, la Septentrionale que nous habitons, l'Auſtrale qui nous eſt inconnue, & le reſte inculte, parce que le froid ou le chaud y domine avec excès.

Quand nous obſervons que dans la partie où nous ſommes, on voit toujours au tems marqué,

(7) Par *les Faſtes*, il faut entendre ici en géneral, les jours du mois : car les jours ouvriers s'appelloient chez les Romains, *Faſti dies*, & les jours de Fête, *nefaſti*.

Segetes largiri fruges, florere omnia,
Fontes ſcatere, herbis prata conveſtirier :

Cùm multitudinem pecudum, partim ad veſcendum, partim ad cultus agrorum, partim ad vehendum, partim ad corpora veſtienda ; hominemque ipſum, quaſi contemplatorem cœli, ac deorum, ipſorumque cultorem ; atque hominis utilitati agros omnes & maria parentia.

Hæc igitur & alia innumerabilia cùm cernimus, poſſumuſne dubitare, quin his præſit aliquis vel effector, ſi hæc nata ſunt, ut Platoni videtur : vel, ſi ſemper fuerint, ut Ariſtoteli placet, moderator tanti operis & muneris ?

(8) Cette figure, *des fontaines qui bondiſſent*, paroîtra trop hardie. Mais ces vers étant du célèbre *Rouſſeau*, il ne me convenoit pas d'y toucher.

Une clarté plus pure
Embellir la nature ;
Les arbres reverdir ,
Les fontaines (8) *bondir ,*
L'herbe tendre renaître ,
Le pampre reparoître ,
Les préſens de Cérès emplir nos magaſins ,
Et les tributs de Flore enrichir nos jardins :

Quand nous voyons que la terre eſt peuplée d'animaux , les uns pour nous nourrir , les autres pour nous vêtir ; ceux-ci pour traîner nos fardeaux , ceux-là pour labourer nos champs : que l'homme y eſt comme pour contempler le Ciel , & pour honorer les Dieux : que toutes les campagnes , toutes les mers obéiſſent à ſes beſoins.

Pouvons-nous à la vûe de ce ſpectacle , douter qu'il y ait un être , ou qui ait formé le monde , ſuppoſé que , ſuivant l'opinion de Platon , il ait été formé ; ou qui le conduiſe & le gouverne , ſuppoſé que , ſuivant le ſentiment d'Ariſtote , il ſoit de toute éternité ?

Hic [9] *ego non mirer esse quemquam, qui sibi persuadeat, corpora quædam solida atque individua vi & gravitate ferri, mundumque effici ornatissimum, & pulcherrimum ex eorum corporum concursione fortuitâ ? Hoc qui existimat fieri potuisse, non intelligo, cur non idem putet, si innumerabiles unius & viginti formæ literarum vel aureæ, vel quales libet, aliquo conjiciantur, posse ex his in terram excussis annales Ennii, ut deinceps legi possint, effici : quod nescio an ne in uno quidem versu possit tantum valere fortuna. Isti autem quemadmodum asseverant, ex corpusculis non colore, non qualitate aliquâ, quam* poiótyta *Græci vocant, non sensu præditis, sed concurrentibus temerè atque casu, mun-*

(9) *De Nat. Deor.* II. 37.

(1) Epicure, chef d'une secte de Philosophes assez connue.

(2) On veut que ce passage de Ciceron ait servi à faire inventer l'art de l'Imprimerie.

(3) La couleur, la chaleur, & autres qualités semblables, ne conviennent, selon

Ici ne dois-je pas m'étonner qu'il y ait (1) un homme qui ſe perſuade, que de certains corps ſolides & indiviſibles ſe meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel; & que, de leur concours fortuit, s'eſt fait un monde d'une ſi grande beauté? Quiconque croit cela poſſible, pourquoi ne croiroit-il pas que ſi l'on jetoit à terre quantité de caracteres d'or, ou de quelque matiére que ce fût, qui repréſentaſſent (2) les vingt & une lettres, ils pourroient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient liſiblement les Annales d'Ennius? Je doute ſi le haſard rencontreroit aſſez juſte pour en faire un ſeul vers. Mais ces gens-là, comment aſſurent-ils que des corpuſcules qui n'ont point de couleur, point [3] de qualité, point de ſentiment,

Epicure, qu'à des compoſés. Les atomes n'ont de propriétés naturelles, que la grandeur, la peſanteur, & ce qui réſulte eſſentiellement de la figure, comme d'être rude ou poli.

dum esse perfectum ? vel innumerabiles potiùs in omni puncto temporis alios nasci, alios interire ? Quòd si mundum efficere potest concursus atomorum, cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest, quæ sunt minùs operosa, & multò quidem faciliora ?

Firmissimum (4) *hoc afferri videtur, cur deos esse credamus, quòd nulla gens tam fera, nemo omnium tam sit immanis, cujus mentem non imbuerit deorum opinio. Multi de diis prava sentiunt : id enim vitioso more effici solet ; omnes tamen esse vim & naturam divinam arbitrantur. Nec verò id collocutio hominum, aut consensus efficit : non institutis opinio est confirmata, non legibus. Omni autem in re consensio omnium gentium, lex naturæ putanda est.*

(4) Tuscul. I. 13.

qui ne font que voltiger au gré du hasard, ont fait ce monde-ci : ou plutôt, en font à tout moment d'innombrables, qui en remplacent d'autres ? Quoi, si le concours des atomes peut faire un monde, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville ?

Une très-forte preuve de l'existence des Dieux, c'est qu'il n'y a point de peuple assez barbare, point d'homme assez farouche, pour n'avoir pas l'esprit imbu de cette opinion. Plusieurs peuples, à la vérité, n'ont pas une idée juste des Dieux : ils se laissent tromper à des coûtumes erronées : mais enfin ils s'entendent tous à croire une puissance divine, un être suprême. Et ce n'est point une croyance qui ait été concertée ; les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir, leurs loix n'y ont point de part. Or, dans quelque matiere que ce soit, le consentement de toutes les nations doit se prendre pour loi de la Nature.

Roges [5] *me, quid aut quale ſit Deus ? Auctore utar Simonide : de quo cùm quæſiviſſet hoc idem tyrannus Hiero, deliberandi causâ ſibi unum diem poſtulavit. Cùm idem ex eo poſtridie quæreret, biduum petivit. Cùm ſæpius duplicaret numerum dierum, admiranſque Hiero requireret, cur ita faceret :* Quòd quanto, *inquit*, diutiùs conſidero, tanto mihi res videtur obſcurior. *Sed Simonidem arbitror,* [*non enim Poëta ſolùm ſuavis, verùm etiam cæteroqui doctus, ſapienſque traditur*] *quia multa venirent in mentem acuta atque ſubtilia, dubitantem, quid eorum eſſet veriſſimum, deſperaſſe omnem veritatem.*

(5) *De Nat. Deor.* I. 22.

(6) Il n'eſt donné qu'au Juif & au Chrétien, d'avoir une parfaite idée de l'eſſence divine. Car les anciens Philoſophes n'ayant

Vous me demanderez ce que c'eſt que Dieu ? Je ferai avec vous, comme Simonide avec le tyran Hiéron, qui lui propoſoit la même queſtion. D'adord il demanda un jour pour y penſer : le lendemain, deux autres jours : & comme chaque fois il doubloit le nombre des jours qu'il demandoit, Hiéron voulut en ſavoir la cauſe. *Parce que*, dit-il, *plus j'y fais réflexion, plus la choſe me paroît obſcure.* Ce qui me fait juger que Simonide, qui n'étoit pas ſeulement un Poëte délicat, mais qui d'ailleurs ne manquoit ni d'érudition, ni de bon ſens, perdit à la fin toute eſpérance de trouver [6] la vérité ; après que ſon eſprit ſe fut promené d'opinions en opinions, les unes plus ſubtiles que les autres, ſans pouvoir trouver la veritable.

pas connu la création proprement dite, & ayant cru l'éternité de la matiere, ils ne pouvoient tirer de ce faux principe, que de fauſſes conſéquences.

Nec verò (7) *Deus ipſe, qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi poteſt, niſi mens ſoluta quædam & libera, ſegregata ab omni congregatione mortali, omnia ſentiens & movens, ipſaque prædita motu ſempiterno.*

Ex ipſa (9) *hominum ſolertia eſſe aliquam mentem, & eam quidem acriorem & divinam, exiſtimare debemus.* Unde enim hanc homo arripuit? *ut ait apud Xenophontem Socrates. Quin & humorem, & calorem, qui eſt fuſus in corpore, & terrenam ipſam viſcerum ſoliditatem, animum denique illum ſpirabilem ſi quis quærat unde habemus, apparet: quòd aliud à terra ſumpſimus, aliud ab humore, aliud ab igne, aliud ab aëre eo, quem ſpiritu ducimus. Illud autem, quod vincit hæc omnia, rationem dico, & ſi placet, pluribus ver-*

(7) *Tuſcul.* I. 27.

(8) Pluſieurs Modernes ont ſoutenu, que la notion de *pur eſprit* ne ſe trouvoit pas dans les Anciens. Je leur demanderois vo-

On

On ne peut concevoir Dieu, que ſous l'idée (8) d'un eſprit pur, ſans mêlange, dégagé de toute matiere corruptible ; qui connoît tout, qui meut tout, & qui a de lui-même un mouvement éternel.

Par l'eſprit humain, tel qu'il eſt, nous devons juger qu'il y a quelque autre Intelligence ſupérieure & divine. Car, *d'où viendroit à l'homme*, dit Socrate dans Xénophon, *l'entendement dont il eſt doué* ? On voit que c'eſt à un peu de terre, d'eau, de feu & d'air, que nous devons les parties ſolides de notre corps, la chaleur & l'humidité qui y ſont répandues, le ſoufle même qui nous anime. Mais ce qui eſt bien au-deſſus de tout cela, j'entens la raiſon, & pour le dire en pluſieurs termes,

lontiers, s'ils ont, pour exprimer cette notion, des termes moins équivoques & plus déciſifs, que ceux qu'ils liſent ici ?

(9) *De Nat. Deor.* II. 6. 7.

bis, mentem, consilium, cogitationem, prudentiam, ubi invenimus ? unde sustulimus ?

Esse [1] *præstantem aliquam, æternamque naturam, & eam suspiciendam, admirandamque hominum generi, pulchritudo mundi, ordoque rerum cœlestium cogit confiteri. Quamobrem, ut religio propaganda etiam est, quæ est juncta cum cognitione* [2] *naturæ, sic superstitionis stirpes omnes ejiciendæ. Instat enim & urget, &, quò te cunque verteris, persequitur ; sive tu vatem, sive tu omen audieris ; sive immolàris, sive avem aspexeris ; si Chaldæum, si haruspicem videris ; si fulserit, si tonuerit, si tactum aliquid erit de cœlo, si ostenti simile natum, factumve quippiam ; quorum necesse est plerumque ali-*

(1) *De Divinat.* II. 72.

(2) Il y a dans le Texte, mot à mot, *une Religion, qui s'allie avec la connoissance de la Nature* ; & voilà en effet jusqu'où les lumieres d'un Païen pouvoient aller.

(3) Pour les Romains, un Chaldéen étoit autrefois ce qu'est aujourd'hui pour

l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris?

Qu'il y ait un être superieur, qui subsistera toujours, & qui mérite le respect & l'admiration des hommes, c'est de quoi la beauté de l'univers & la régularité des astres nous force de convenir : on doit par conséquent nourrir & répandre une Religion éclairée, mais en même tems extirper la superstition. Vous ne sauriez faire un pas, que celle-ci ne vous poursuive, & ne se présente à vous. Un devin, un présage, un sacrifice, le vol de chaque oiseau, la rencontre [3] d'un Chaldéen, ou d'un Haruspice, un éclair, le bruit du tonnerre, la foudre tombée du ciel, quelque production de la terre, ou quelque évenement, qui paroît tenir du prodige, tout suffit au superstitieux pour s'alarmer; & nécessairement il en trouvera des occa-

nous un Bohémien, c'est-à-dire, un diseur de bonne aventure.

quid eveniat, ut nunquam liceat quietâ mente consistere.

Deos [4] *& venerari & colere debemus. Cultus autem deorum est optimus, idemque castissimus atque sanctissimus, plenissimusque pietatis, ut eos semper purâ, integrâ, incorruptâ & mente, & voce veneremur. Non enim philosophi solùm, verùm etiam majores nostri superstitionem à religione separaverunt.*

Sit igitur (5) *jam hoc à principio persuasum civibus, dominos esse omnium rerum, ac moderatores deos: eaque, quæ gerantur, eorum geri ditione, ac numine, eosdemque optimè de genere hominum mereri: & , qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, quâ mente, quâ pietate colat religiones, intueri; piorumque & impiorum habere rationem.*

(4) *De Nat. Deor.* II. 28.
(5) *De Legibus*, II. 7.

ſions ſi fréquentes, que ſon eſprit ne ſera jamais tranquille.

On doit aux Dieux un culte plein de reſpect. Culte très-bon, très-ſaint, qui exige beaucoup d'innocence & de piété, une inviolable pureté de cœur & de bouche; mais qui n'a rien de commun avec la ſuperſtition, dont nos peres, auſſi-bien que les Philoſophes, ont entierement ſéparé la Religion.

Que des hommes qui vivent en ſociété, commencent donc par croire fermement qu'il y a des Dieux maîtres de tout, & qui gouvernent tout; qui diſpoſent de tous les événemens; qui ne ceſſent de faire du bien au genre humain; dont les regards démêlent ce que chacun eſt, ce que chacun fait, tout ce qu'on ſe permet à ſoi-même, dans quel eſprit, avec quels ſentimens on profeſſe la Religion; & qui mettent de la différence entre l'homme pieux & l'impie.

Utiles esse autem opiniones has, quis neget, cùm intelligat, quàm multa firmentur jurejurando; quantæ salutis sint fœderum religiones; quàm multos divini suplicii metus à scelere revocarit; quamque sancta sit societas civium inter ipsos, diis immortalibus interpositis tum judicibus, tum testibus?

In specie [7] *fictæ simulationis, sicut reliquæ virtutes, ita pietas inesse non potest: cum qua simul & sanctitatem, & religionem tolli necesse est: quibus sublatis perturbatio vitæ sequitur, & magna confusio. Atque haud scio, an pietate adversùs deos sublatâ, fides etiam & societas humani ge-*

(6) On a permis quelquefois à des Traducteurs de se récrier sur la finesse d'une pensée, sur l'élégance d'une expression. Pour moi, à plus juste titre, j'admire ici de

Peut-on nier que ces ſentimens-là ne ſoient d'une grande utilité, lorſqu'on voit dans combien d'occaſions le ſerment eſt le ſceau de nos paroles ; pour combien la Religion entre dans la foi de nos alliances ; combien de crimes la crainte d'une punition divine a prévenus ; & combien eſt [6] ſainte une ſociété d'hommes perſuadés qu'ils ont au milieu d'eux, & pour juges & pour témoins, les Dieux immortels ?

Il en eſt de la piété comme de toutes les autres vertus ; elle ne conſiſte pas en de vains dehors. Sans elle il n'y aura ni ſainteté, ni religion : & dès-lors quel dérangement, quel trouble parmi nous ? Je doute, ſi d'éteindre la piété envers les Dieux, ce ne ſeroit pas anéantir la bonne foi, la ſociété civile, & la

quelle maniere un Payen nous expoſe le dogme important de la préſence d'un Dieu, ſcrutateur des cœurs.

(7) *De Nat. Deor.* I. 2.

neris, & una excellentissima virtus, justitia, tollatur.

Mala (8) *& impia consuetudo est contra deos disputandi, sive ex animo id fit, sive simulatè.*

(8) De Nat. Deor. II. 67.

principale

principale des vertus, qui eſt la juſtice.

Parler contre les Dieux, ſoit qu'on le faſſe ſerieuſement, ou non, cela eſt pernicieux & impie.

II.

ANIMAL [9] *hoc providum, ſagax, multiplex, acutum, memor, plenum rationis & conſilii, quem vocamus* HOMINEM, *præclarâ quâdam conditione generatum eſt à ſummo Deo. Solum eſt enim ex tot animantium generibus atque naturis, particeps rationis & cogitationis, cùm cætera ſint omnia expertes.*

Eſt [1] *illud quidem maximum, animo ipſo animum videre: & nimirum hanc habet vim præceptum Apollinis, quo monet, ut ſe quiſque noſcat. Non enim credo, id præcipit, ut membra*

(9) *De Legib.* I. 7.
(1) *Tuſcul.* I. 22.
(2) Pline, liv. VII. chap. 32, nous apprend que dans le Temple de Delphes on liſoit trois Sentences de Chilon, l'un des ſept Sages; dont la premiere étoit celle-ci. La ſeconde, *Qu'il ne faut rien deſirer trop vivement.* La troiſieme, *Que c'eſt une miſere d'avoir dettes ou procès.*

SUR L'HOMME.

UN animal, dans lequel ſont prévoyance, ſagacité, talens divers, pénétration, mémoire, raiſonnement, jugement ; cet animal que nous appellons HOMME, a été ſingulierement favoriſé par le Dieu ſuprême qui l'a mis au monde. Car, de tous les animaux, dont il y a tant d'eſpéces différentes, celui-là eſt le ſeul qui ait reçu en partage la raiſon & la penſée : tous les autres en ſont dépourvus.

Rien n'eſt ſi grand, que de voir avec les yeux de l'ame, l'ame elle-même. Auſſi eſt-ce là le ſens de l'Oracle, qui veut que chacun ſe connoiſſe. Sans doute qu'Apollon [2] n'a point prétendu par-là nous dire de connoître notre corps, notre taille, notre figure. Car qui dit *nous*, ne dit pas notre corps ; & quand je parle à vous, ce n'eſt pas à votre corps que je parle. Quand

noſtra, aut ſtaturam, figuramve noſ-camus : neque nos corpora ſumus ; neque ego tibi hæc dicens, corpori tuo dico. Cùm igitur, Noſce te, *dicit, hoc dicit, Noſce animum tuum. Nam corpus quidem quaſi vas eſt, aut aliquod animi receptaculum. Ab animo tuo quidquid agitur, id agitur à te. Hunc igitur noſſe, niſi divinum eſſet, non eſſet hoc acrioris cujuſdam animi præceptum, ſic ut tributum Deo ſit.*

Illud, Gnôthi ſeantòn, *noli* [3] *putare ad arrogantiam minuendam ſolùm eſſe dictum, verùm etiam ut bona noſtra norimus.*

Qui [4] *ſe ipſe norit, primùm aliquid ſentiet ſe habere divinum, ingeniumque in ſe ſuum, ſicut ſimulacrum aliquod, dedicatum putabit ; tantoque munere deorum ſemper dignum aliquid & faciet, & ſentiet : &, cùm ſe ipſe*

(3) Ad Q. Fratrem, III. 6.
(4) De Legibus, I. 22.

donc l'Oracle nous dit, *Connois-toi*, il entend, *Connois ton ame.* Votre corps n'eſt, pour ainſi dire, que le vaiſſeau, que le domicile de votre ame. Tout ce que vous faites, c'eſt votre ame qui le fait. Admirable précepte, que celui de connoître ſon ame! On a bien jugé qu'il n'y avoit qu'un homme d'un eſprit ſupérieur, qui pût en avoir conçu l'idée, & c'eſt ce qui fait qu'on l'a attribué à un Dieu.

Quand on dit à l'homme, *Connois-toi*, ce n'eſt pas ſeulement pour rabaiſſer ſon orgueil, c'eſt auſſi pour lui faire ſentir ce qu'il vaut.

Tout homme qui rentrera en lui-même, y découvrira des traces de la divinité: & ſe regardant comme un temple où les Dieux ont placé ſon ame pour être leur image, il ne ſe permettra que des ſentimens, que des actions, qui répondent à la dignité

perſpexerit, totumque tentarit, intelliget, quemadmodum à natura ſubornatus in vitam venerit, quantaque inſtrumenta habeat ad obtinendam adipiſcendamque ſapientiam : quoniam principio rerum omnium quaſi adumbratas intelligentias animo ac mente conceperit : quibus illuſtratus, ſapientiâ duce, bonum virum, & ob eam ipſam cauſam cernat ſe beatum fore.

Nam cùm animus, cognitis perceptiſque virtutibus, à corporis obſequio indulgentiaque diſceſſerit, voluptatemque, ſicut labem aliquam decoris, oppreſſerit, omnemque mortis doloriſque timorem effugerit, ſocietatemque caritatis coierit cum ſuis, omneſque naturâ conjunctos, ſuos duxerit, cultumque deorum, & puram religionem ſuſceperit, & exacuerit illam, ut oculorum, ſic ingenii aciem, ad bona diligenda, & rejicienda contraria : quid eo dici, aut excogitari poterit beatius ?

(5) Du vrai & du faux, du bien & du mal. Ici & par-tout ailleurs, Ciceron tient pour certain que les idées qui ont rapport à la loi naturelle, ſont innées, c'eſt-à-dire, nées dans nous & avec nous.

de leur préſent. Un ſérieux examen de ce qu'il eſt, & de ce qu'il peut, lui fait comprendre de quels avantages la Nature l'a pourvu, & combien de ſecours lui facilitent l'acquiſition de la ſageſſe. Venu au monde avec des notions [5] générales, qui d'abord ne ſont que comme ébauchées, il voit qu'en ſuivant cette lumiére, guidé par la ſageſſe, il ſera homme de bien, & par conſequent heureux.

Qu'y a-t-il en effet, de plus heureux qu'un homme, qui, parvenu à une exacte connoiſſance des vertus, n'a point de lâche complaiſance pour les ſens, & foule aux pieds la volupté ; comme quelque choſe de honteux ; qui ne craint ni la douleur, ni la mort ; qui chérit tendrement les ſiens, & met au nombre des ſiens tout ce qu'il a de ſemblables ; qui honore religieuſement les Dieux, & les ſert purement ; qui, comme nous ouvrons les yeux du corps pour diſtinguer les objets, emploie de même les yeux de l'eſprit pour diſcerner le bien & le mal?

Idemque cùm cœlum, terras, maria, rerumque omnium naturam perſpexerit, eaque unde generata, quò recurrant, quando, quo modo obitura, quid in iis mortale & caducum, quid divinum æternumque ſit, viderit, ipſumque ea moderantem & regentem penè prehenderit, ſeſeque non unis circumdatum mœnibus, populatem alicujus definiti loci, ſed civem totius mundi, quaſi unius urbis, agnoverit: in hac ille magnificentia rerum, atque in hoc conſpectu & cognitione naturæ, dii immortales! quàm ipſe ſe noſcet: quod Apollo præcipit Pythius? Quàm contemnet, quàm deſpiciet, quàm prò nihilo putabit ea, quæ vulgò ducuntur ampliſſima?

Atque hæc omnia, quaſi ſepimento aliquo, vallabit diſſerendi ratione, veri

(6) Racan dit d'un Héros, qui eſt au Ciel :

Il voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de pouſſiere & de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

Quand ſes regards auront embraſſé le ciel, la terre, les mers, tout ce qui exiſte : quand il aura compris de quoi les choſes ſont formées, ce qu'elles doivent redevenir, dans quel tems & de quelle maniere elles finiront, ce qu'elles ont de periſſable, & ce qu'elles ont d'éternel : quand il aura preſque touché au doigt & à l'œil, ſi j'oſe ainſi dire, l'être qui régle & gouverne l'Univers : quand il verra, que lui perſonnellement il n'eſt point reſſerré dans un petit coin de la terre, mais que le monde entier ne fait que comme une ſeule ville, dont il eſt citoyen : ô ! qu'un ſi magnifique ſpectacle, où la Nature ſe montre à découvert, mettra bien l'homme à portée de ſe connoître lui-même, conformément au précepte d'Apollon ! O ! que tous ces objets, dont l'ambition vulgaire ſe fait [6] une ſi grande idée, ſeront peu capables de l'éblouir ! Qu'ils lui paroîtront vils, & dignes du dernier mépris !

Pour faire la ſolidité & la ſûreté de ſes connoiſſances, il les entourera

& falsi judicandi scientiâ, & arte quadam intelligendi, quid quamque rem sequatur, & quid sit cuique contrarium. Cùmque se ad civilem societatem natum senserit, non solùm illa subtili disputatione sibi utendum putabit, sed etiam fusa latiùs perpetua oratione, qua regat populos, qua stabiliat leges, qua castiget improbos, qua tueatur bonos, qua laudet claros viros, qua præcepta salutis & laudes aptè ad persuadendum adat suis civibus, qua hortari ad decus, revocare à flagitio, consolari possit afflictos; factaque & consulta fortium & sapientum, cum improborum ignominia, sempiternis monumentis prodere.

Quæ cùm tot res tantæque sint, quæ inesse in homine perspiciantur ab iis, qui se ipsi velint nosse, earum parens est, educatrixque sapientia.

Animorum [7] *nulla in terris origo inveniri potest. Nihil enim est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terra natum atque fictum esse videatur:*

(7) Fragm. de Consol.

comme d'une haie, en leur aſſociant la Logique, qui enſeigne à démêler le vrai d'avec le faux, à tirer d'un principe une conſéquence juſte, à voir comment une propoſition détruit l'autre. Et comprenant qu'il eſt né pour la ſociété civile, il ne s'en tiendra pas à cette préciſion des Logiciens ; mais il fera uſage de l'éloquence, pour gouverner les peuples, pour affermir les loix, pour châtier les méchans, pour défendre les bons, pour célébrer le mérite, pour inſtruire, pour animer, pour exhorter au bien, détourner du mal, conſoler les affligés, & immortaliſer le vice & la vertu.

Qui voudra ſe connoître, verra que l'homme naît avec de ſi heureuſes diſpoſitions. Mais il faut que la ſageſſe les cultive, & les mette en œuvre.

On ne peut abſolument trouver ſur la terre, l'origine des ames. Car il n'y a rien dans les ames, qui ſoit mixte & compoſé ; rien qui paroiſſe venir de la terre, de l'eau, de l'air,

nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in naturis nihil ineſt, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat; quod & præterita teneat, & futura provideat, & complecti poſſit præſentia: quæ ſola divina ſunt. Nec invenietur unquam, unde ad hominem venire poſſint, niſi à Deo. Singularis eſt igitur quædam natura atque vis animi, ſejuncta ab his uſitatis notiſque naturis. Ita quidquid eſt illud, quod ſentit, quod ſapit, quod vult, quod viget, cœleſte & divinum eſt: ob eamque rem æternum ſit neceſſe eſt.

Sanguinem, bilem, pituitam, oſſa, nervos, venas, omnem [8] *denique membrorum & totius corporis figuram videor poſſe dicere, unde concreta & quomodo facta ſint. Per animum ipſum, ſi nihil eſſet in eo, niſi id, ut per eum viverémus, tam naturâ putarem hominis vitam ſuſtentari, quàm vitis, quàm arboris: hæc enim etiàm dicimus vivere. Item ſi nihil haberet*

(8) Tuſcul. I. 24. & 25.

ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui faſſe la mémoire, l'intelligence, la réflexion; qui puiſſe rappeller le paſſé, prévoir l'avenir, embraſſer le préſent. Jamais on ne trouvera d'ou l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Et par conſéquent l'ame eſt d'une nature ſinguliére, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoiſſons. Quelle que ſoit donc la nature d'un être, qui a ſentiment, intelligence, volonté, principe de vie: cet être-là eſt céleſte, il eſt divin, & dès-là immortel.

Je comprens bien, ce me ſemble, de quoi & comment ont été produits le ſang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, & généralement tout notre corps, tel qu'il eſt. L'ame elle-même, ſi ce n'étoit autre choſe dans nous que le principe de la vie, me paroîtroit un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur maniere la vigne & l'arbre. Et ſi l'ame humaine n'avoit en partage que

animus hominis, nisi ut appeteret aut refugeret, id quoque esset ei commune cum bestiis.

Habet primùm memoriam, & eam infinitam, rerum innumerabilium. Quam quidem Plato recordationem esse vult superioris vitæ. Nam in illo libro, qui inscribitur Menon, *pusionem quendam Socrates interrogat quædam geometrica de dimensione quadrati. Ad ea sic ille respondet, ut puer: & tamen ita faciles interrogationes sunt, ut gradatim respondens eodem perveniat, quò si geometrica didicisset. Ex quo effici vult Socrates, ut discere nihil aliud sit, nisi recordari. Quem locum multò etiam accuratiùs explicat in eo sermone, quem habuit eo ipso die, quo excessit è vita: docet enim, quemvis, qui omnium rerum rudis esse videatur, bene interro-*

(9) Platon a intitulé *Ménon*, un de ses Dialogues.

(1) Dans le *Phédon*, autre Dialogue de Platon.

l'inſtinct de ſe porter à ce qui lui convient, & de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'auroit rien de plus que les bêtes.

Mais ſes propriétés ſont, premierement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une infinité de choſes. Et cette mémoire, Platon veut que ce ſoit la réminiſcence de ce qu'on a ſcu dans une autre vie. Il fait parler dans le [9] *Ménon* un jeune enfant, que Socrate interroge ſur les dimenſions du quarré : l'enfant répond comme ſon âge le permet : & les queſtions étant toujours à ſa portée, il va de réponſe en réponſe ſi avant, qu'enfin il ſemble avoir étudié la Géométrie. De-là Socrate conclut, qu'apprendre, c'eſt ſeulement ſe reſſouvenir. Il s'en explique encore plus expreſſément [1] dans le diſcours qu'il fit le jour même de ſa mort. Un homme, dit-il, qui paroît ne rien ſavoir, & qui cependant répond juſte à une queſtion, fait bien voir que la matiére ſur laquelle on l'interroge, ne lui eſt pas nouvelle ; & que, dans le moment qu'il répond,

ganti respondentem, declarare, se non tum illa discere, sed reminiscendo recognoscere; nec verò fieri ullo modo posse, ut à pueris tot rerum atque tantarum insitas & quasi consignatas in animis notiones, quas ἐννοίας *vocant, haberemus, nisi animus, antequam in corpus intravisset, in rerum cognitione viguisset. Cùmque nihil esset, ut omnibus locis à Platone disseritur, [nihil enim ille putat esse, quod oriatur & intereat; idque solum esse, quod semper tale sit, qualem* ideam *appellat ille, nos* speciem] *non potuit animus hæc in corpore inclusus agnoscere, cognita, attulit. Ex quo tam multarum rerum cognitionis admiratio tollitur. Neque ea planè videt animus, cùm repentè in tam insolitum tamque perturbatum domicilium immigravit; sed cùm se collegit atque recreavit, tum agnoscit illa reminiscendo. Ita nihil aliud est discere, nisi recordari.*

Quæ sit illa vis, & unde, intelli-

il

il ne fait que repaſſer ſur ce qui étoit déja dans ſon eſprit. Il ne ſeroit effectivement pas poſſible, ajoute Socrate, que dès notre enfance nous euſſions tant de notions ſi étendues, & qui ſont comme imprimées en nous-mêmes, ſi nos ames navoient pas des connoiſſances univerſelles, avant que d'entrer dans nos corps. D'ailleurs, ſelon la doctrine conſtante de Platon, il n'y a de réel que ce qui eſt immuable, comme le ſont les idées. Rien de ce qui eſt produit, & périſſable, n'exiſte réellement. L'ame, enfermée dans le corps, n'a donc pu ſe former ces idées : elle les apporte avec elle en venant au monde. Dès-là ne ſoyons plus ſurpris, que tant de choſes lui ſoient connues. Il eſt vrai que tout en arrivant dans une demeure ſi ſombre & ſi étrange pour elle, d'abord elle ne démêle pas bien les objets ; mais quand elle s'eſt recueillie, & qu'elle ſe reconnoît, elle fait l'application de ſes idées. Apprendre n'eſt donc autre choſe que ſe reſſouvenir.

Voyons ce qui fait la mémoire, &

gendum puto. Non est certè nec cordis, nec sanguinis, nec cerebri, nec atomorum. Anima sit animus, ignisve, nescio: nec me pudet, ut istos, fateri nescire quod nesciam. Illud si ulla alia de re obscura affirmare possem, sive anima, sive ignis sit animus, eum jurarem esse divinum. Quid enim, obsecro te, terrâ-ne tibi, aut hoc nebuloso & caliginoso cœlo, aut fata aut concreta videtur tanta vis memoriæ? Si, quid sit hoc, non vides: at, quale sit, vides. Si ne id quidem: at, quantum sit, profectò vides. Quid igitur? utrùm capacitatem aliquam in animo putamus esse, quò tanquam in aliquod vas ea, quæ meminimus, infundantur? Absurdum id quidem: qui enim fundus, aut quæ talis animi figura intelligi potest, aut quæ tanta omninò capacitas? An imprimi quasi ceram animum putamus, & memoriam esse signatarum rerum in mente vestigia? Quæ possunt verborum, quæ rerum ipsarum esse vestigia? Quæ porrò tam immensa ma-

d'où elle procéde. Ce n'eſt certainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du ſang, ni des atomes. Je ne ſais ſi notre ame eſt de feu ou d'air ; & je ne rougis point, comme d'autres, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais qu'elle ſoit divine, j'en jurerois, ſi, dans une matiere obſcure, je pouvois parler affirmativement. Car enfin, je vous le demande, la mémoire vous paroît-elle n'être qu'un aſſemblage de parties terreſtres, qu'un amas d'air groſſier & nébuleux ? Si vous ne ſavez ce qu'elle eſt, du moins vous voyez de quoi elle eſt capable. Hé bien ? dirons-nous qu'il y a dans notre ame une eſpèce de reſervoir, où les choſes que nous confions à notre mémoire ſe verſent comme dans un vaſe ? Propoſition abſurde : car peut-on ſe figurer que l'ame ſoit d'une forme à loger un reſervoir ſi profond ? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme ſur la cire, & qu'ainſi le ſouvenir eſt l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame ? Mais des paroles & des idées peuvent-

gnitudo , quæ illa tam multa possit effingere ?

Quid illa vis , quæ tandem est , quæ investigat occulta , quæ inventio atque excogitatio dicitur ? Ex hâcne tibi terrenâ mortalique naturâ & caducâ concreta ea videtur ? aut qui primus , quod summæ sapientiæ Pithagoræ visum est , omnibus rebus impositit nomina ? aut qui dissipatos homines congregavit , & ad societatem vitæ convocavit ? aut qui sonos vocis , qui infiniti videbantur , paucis literarum notis terminavit ? aut qui errantium stellarum cursus , progressiones , institutiones notavit ? Omnes magni : etiam superiores , qui fruges , qui vestitum , qui tecta , qui cul-

(2) L'art d'écrire fut inventé en Phénitie , selon Lucain III. 220. traduit , ou plutôt imité ainsi :

C'est de-là que nous vint cet art ingénieux
De peindre la parole , & de parler aux yeux ;
Qui , par des traits divers de figures tracées ,
Donne de la couleur & du corps aux pensées.

elles laiſſer des traces ? & quel eſpace ne faudroit-il pas d'ailleurs, pour tant de traces différentes ?

Qu'eſt-ce que cette autre faculté, qui s'étudie à découvrir ce qu'il y a de caché, & qui ſe nomme intelligence, génie ? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terreſtre & du corruptible dans la compoſition de cet homme, qui le premier impoſa un nom à chaque choſe ? Pythagore trouvoit à cela une ſageſſe infinie. Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a raſſemblé les hommes, & leur a inſpiré de vivre en ſocieté ? Ou celui qui dans un petit nombre de [2] caractères, a renfermé tous les ſons que la voix forme, & dont la diverſité paroiſſoit inépuiſable ? Ou celui qui a obſervé comment ſe meuvent les planétes ; & qu'elles ſont tantôt rétrogrades, tantôt ſtationnaires ? Tous étoient de grands hommes : ainſi que d'autres encore plus anciens, qui enſeignerent à ſe nourrir de bled, à ſe vêtir, à ſe faire des habitations, à ſe procurer les beſoins de la vie, à ſe

tum vitæ, qui præsidia contra feras invenerunt : à quibus mansuefacti & exculti, à necessariis artificiis ad elegantiora defluximus. Nam & auribus oblectatio magna parta est ; inventâ & temperatâ varietate & naturâ sonorum : & astra suspeximus, tum ea, quæ sunt infixa certis locis, tum illa non re, sed vocabulo errantia. Quorum conversiones, omnesque motus, qui animo vidit, is docuit similem animum suum ejus esse, qui ea fabricatus esset in cælo.

Sensus (3) *autem, interpretes ac nuntii rerum, in capite, tanquam in arce, mirificè ad usus necessarios & facti, & collocati sunt. Nam oculi, tanquam speculatores, altissimum locum obtinent : ex quo plurima conspicientes fungantur suo munere. Et aures cùm sonum percipere debeant, qui naturâ in sublime fertur ; rectè in altis*

(3) De Nat. Deor. II. 56. 57. & 58.

précautionner contre les bêtes féroces. C'eſt par eux que nous fumes apprivoiſés, & civiliſés. Des arts néceſſaires, on paſſa enſuite aux beaux arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les regles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui ſont fixes, que celles qu'on appelle errantes, quoiqu'elles ne le ſoient pas. Quiconque découvrit les diverſes révolutions des aſtres, il fit voir par-là, que ſon eſprit tenoit de celui qui les a formés dans le Ciel.

A l'égard des ſens, par qui les objets extérieurs viennent à la connoiſſance de l'ame, leur ſtructure répond merveilleuſement à leur deſtination, & ils ont leur ſiége dans la tête, comme dans un lieu fortifié. Les yeux, ainſi que des ſentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenoit aux oreilles, parce qu'elles ſont deſtinées à recevoir le ſon, qui monte naturellement. Les narines devoient

corporum partibus collocatæ ſunt. Itemque nares, eò quòd omnis odor ad ſupera fertur, rectè ſurſum ſunt: & quod cibi & potionis judicium magnum earum eſt, non ſine cauſa vicinitatem oris ſecutæ ſunt. Jàm guſtatus, qui ſentire eorum, quibus veſcuntur, genera deberet, habitat in ea parte oris, qua eſculentis & potulentis iter natura patefecit. Tactus autem toto corpore æquabiliter fuſus eſt, ut omnes ictus, omneſque nimios & frigoris & caloris appulſus ſentire poſſimus. Atque, ut in ædificiis architecti avertunt ab oculis & naribus dominorum ea, quæ profluentia neceſſariò tetri eſſent aliquid habitura: ſic natura res ſimiles procul amandavit à ſenſibus.

Quis verò opifex, præter naturam, quâ nihil poteſt eſſe callidius, tantam ſolertiam perſequi potuiſſet in ſenſibus? Quæ primùm oculos membranis tenuiſſimis veſtivit & ſepſit: quas primùm perlucidas fecit, ut per eas cerni poſ-

être

être dans la même ſituation, parce que l'odeur monte auſſi : & il les falloit près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire & du manger. Le goût, qui doit nous faire ſentir la qualité de ce que nous prenons, réſide dans cette partie de la bouche, par où la Nature donne paſſage au ſolide & au liquide. Pour le tact, il eſt généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puiſſions recevoir aucune impreſſion, ni être attaqués du froid ou du chaud, ſans le ſentir. Et comme un Architecte ne mettra point ſous les yeux, ni ſous le nez du maître, les égouts d'une maiſon : de même la Nature a éloigné de nos ſens ce qu'il y a de ſemblable à cela dans le corps humain.

Mais quel autre ouvrier que la Nature, dont l'adreſſe eſt incomparable, pourroit avoir ſi artiſtement formé nos ſens ? Elle a entouré les yeux de tuniques fort minces : tranſparentes au devant, afin que l'on puiſſe voir à travers : fermes dans leur tiſſure, afin de tenir les yeux en état

ſet ; firmas autem , ut continerentur. Sed lubricos oculos fecit & mobiles , ut & declinarent , ſi quid noceret ; & aſpectum , quò vellent , facilè converterent. Acieſque ipſa , quâ cernimus , quæ pupula vocatur , ita parva eſt , ut ea quæ nocere poſſent , facilè vitet. Palpebræque , quæ ſunt tegmenta oculorum , molliſſimæ tactu , ne læderent aciem aptiſſimè factæ & ad claudendas pupulas , ne quid incideret , & ad aperiendas : idque providit , ut identidem fieri poſſet cum maxima celeritate. Munitæque ſunt palpebræ tanquam vallo pilorum : quibus , & apertis oculis , ſi quid incideret , repelleretur ; & ſomno conniventibus , cum oculis ad cernendum non egeremus , ut qui , tanquam involuti , quieſcerent. Latent præterea utiliter , & excelſis undique partibus ſepiuntur. Primùm enim ſuperiora , ſuperciliis obducta , ſudorem à

Elle les a faits gliſſans & mobiles, pour leur donner le moyen d'éviter ce qui pourroit les offenſer, & de porter aiſément leurs regards où ils veulent. La prunelle, où ſe réunit ce qui fait la force de la viſion, eſt ſi petite, qu'elle ſe dérobe ſans peine à ce qui ſeroit capable de lui faire mal. Les paupieres qui ſont les couvertures des yeux, ont une ſurface polie & douce pour ne point les bleſſer. Soit que la peur de quelque accident oblige à les fermer, ſoit qu'on veuille les ouvrir, les paupieres ſont faites pour s'y prêter, & l'un ou l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un inſtant; elles ſont, pour ainſi dire, fortifiées d'une paliſſade de poils, qui leur ſert à repouſſer ce qui viendroit attaquer les yeux, quand ils ſont ouverts; & à les envelopper, afin qu'ils repoſent paiſiblement, quand le ſommeil les ferme, & nous les rend inutiles. Nos yeux ont, de plus, l'avantage d'être cachés & défendus par des éminences. Car d'un côté, pour arrêter la ſueur qui coule de la tête & du front, ils

capite & à fronte defluentem repellunt. Genæ deinde ab inferiore parte tutantur subjectæ, leviterque eminentes. Nasus ita locatus est, ut quasi murus oculis interjectus esse videatur.

Auditus autem semper patet : ejus enim sensu etiam dormientes egemus, à quo cùm sonus est acceptus, etiam è somno excitamur. Flexuosum iter habet, ne quid intrare possit ; si simplex & directum pateret. Provisum etiam, ut, si qua minima bestiola conaretur irrumpere, in sordibus aurium, tanquam in visco, inhæresceret. Extrà autem eminent, quæ appellantur aures, & tegendi causâ factæ, tutandique sensûs ; & ne adjectæ voces laberentur atque errarent, priusquàm sensus ab his pulsus esset. Sed duros & quasi corneoleos habent introitus, multisque cum flexibus, quòd his naturis relatus amplificatur sonus. Quocirca & in fidibus

ont le haut des ſourcils : & de l'autre, pour ſe garantir par le bas, ils ont les joues, qui avancent un peu. Le nez eſt placé entre les deux, comme un mur de ſéparation.

Quant à l'ouïe, elle demeure toujours ouverte, parce que nous en avons toujours beſoin, même en dormant. Si quelque ſon la frappe alors, nous en ſommes reveillés. Elle a des conduits tortueux, de peur que s'ils étoient droits & unis, quelque choſe ne s'y gliſſât. La nature a eu même la précaution d'y former une humeur viſqueuſe, afin que ſi de petites bêtes tâchoient de ſi jetter, elles y fuſſent priſes comme à de la glu. Les oreilles (par ce mot on entend la partie qui déborde) ont été faites pour mettre l'ouïe à couvert, & pour empêcher que les ſons ne ſe diſſipent, & ne ſe perdent, avant que de la frapper. Elles ont l'entrée dure comme de la corne, & ſont d'une figure ſinueuſe, parce que des corps de cette ſorte renvoient le ſon, & le rendent plus fort. Auſſi voyons-nous que ce qui fait raiſonner les lyres, eſt d'écaille,

teſtudine reſonatur, aut cornu: & extortuoſis locis & incluſis referuntur ampliores.

Similiter nares, quæ ſemper propter neceſſarias utilitates patent, contractiores habent introitus, ne quid in eas, quod noceat, poſſit pervadere: humoremque ſemper habent ad pulverem, multaque alia depellenda non inutilem. Guſtatus præclarè ſeptus eſt: ore enim continetur, & ad uſum aptè, & ad incolumitatis cuſtodiam.

Omniſque ſenſus hominum multò antecellit ſenſibus beſtiarum. Primum enim oculi in iis artibus; quarum judicium eſt oculorum, in pictis, fictis, cælatiſque formis, in corporum etiam motione, atque geſtu multa cernunt ſubtiliùs. Colorum etiam, & figurarum venuſtatem, atque ordinem, &, ut ita dicam, decentiam oculi judicant: atque etiam alia majora. Nam & virtutes, & vitia cognoſcunt; iratum, propitium; lætantem, dolentem; fortem, ignavum;

ou de corne ; & que la voix retentit mieux dans les endroits renfermés, où il y a pluſieurs détours.

Les narines, à cauſe du beſoin continuel que nous en avons, ne ſont jamais bouchées. Elles ont l'entrée plus étroite, de peur qu'il ne s'y gliſſe quelque choſe de nuiſible : & il y a toujours une humidité, qui ſert à empêcher qu'il n'y ſéjourne de la pouſſiere, ou d'autres corps étrangers. Le goût ayant la bouche pour cloture, c'eſt préciſément ce qu'il lui falloit, & par rapport à l'uſage que nous en faiſons, & par rapport à ſa propre conſervation.

Tous nos ſens, au reſte, ſont bien plus exquis que ceux de la bête. Car nos yeux découvrent ce qui lui échappe dans les arts dont ils ſont les juges, dans la peinture, dans la ſculpture, dans le geſte même, dans tous les mouvemens du corps. Ils connoiſſent la beauté, la juſteſſe, les proportions des couleurs & des figures. Que dis-je ? Ils démêlent même les vices & les vertus ; ſi l'on eſt irrité, ou favorablement diſpoſé ;

audacem timidumque cognoſcunt. Aurium item eſt admirabile quoddam, artificioſumque judicium, quo judicatur & in vocis, & in tibiarum, nervorumque cantibus varietas ſonorum, intervalla, diſtinctio, & vocis genera permulta : canorum, fuſcum : læve, aſperum : grave, acutum : flexibile, durum : quæ hominum ſolùm auribus judicantur. Nariumque item, & guſtandi pariter & tangendi magna judicia ſunt. Ad quos ſenſus capiendos & perfruendos plures etiam, quàm vellem, artes repertæ ſunt. Perſpicuum eſt enim, quò compoſitiones unguentorum, quò ciborum conditiones, quò corporum lenocinia proceſſerint.

Quàm [4] *verò aptas, quàmque multarum artium miniſtras manus natura homini dedit ! Digitorum enim contractio facilis, faciliſque porrectio, propter molles commiſſuras, & artus nullo in motu laborat. Itaque ad pingendum, ad fingendum, ad ſcalpendum, ad nervorum eliciendos ſonos ac*

(4) De Nat. Deor. II. 60.

joyeux, ou triſte ; brave, ou lâche ; hardi, ou timide. Le jugement de l'oreille n'eſt pas moins admirable, pour ce qui regarde le chant & les inſtrumens. Elle diſtingue les tons, les meſures, les pauſes, les diverſes ſortes de voix, les claires, les ſourdes, les douces, les aigres, les baſſes, les hautes, les fléxibles, les rudes ; & il n'y a que l'oreille de l'homme, qui en juge. L'odorat, le goût & le toucher ont auſſi leur maniere de juger. On a même inventé plus d'arts que je ne voudrois, pour joüir de ces ſens, & pour les flater. Car vous ſavez à quel excès on a porté la compoſition des parfums, l'aſſaiſonnement des viandes, toutes les délicateſſes du corps.

Mais nos mains de quelle commodité ne ſont-elles pas, & de quelle utilité dans les arts ? Les doigts s'allongent, ou ſe plient ſans la moindre difficulté, tant leurs jointures ſont fléxibles. Avec leur ſecours, les mains uſent du pinceau, & du ciſeau ; elles jouent de la lyre, de la flûte : voilà pour l'agréable. Pour

tibiarum, apta manus eſt, admotione digitorum. Atque hæc oblectationis, illa neceſſitatis; cultus dico agrorum, extructioneſque tectorum, tegumenta corporum, vel texta, vel ſuta, omnemque fabricam æris, & ferri. Ex quo intelligitur, ad inventa animo, percepta ſenſibus, adhibetis opificum manibus omnia nos conſecutos, ut tecti, ut veſtiti, ut ſalvi eſſe poſſimus; urbes, muros, domicilia, delubra haberemus.

Jam verò operibus hominum, id eſt manibus, cibi etiam varietas invenitur, & copia. Nam & agri multa ferunt manu quæſita, quæ vel ſtatim conſumantur, vel mandentur conditia vetuſtati. Et præterea veſcimur beſtiis & terrenis, & aquatilibus, & volatilibus, partim capiendo, partim alendo. Efficimus etiam domitu noſtro quadrupedum vectiones: quorum celeritas atque vis nobis ipſis affert vim & celeritatem. Nos onera quibuſdam beſtiis, nos juga imponimus: nos elephantorum acutiſſimis ſenſibus, nos ſagacitate canum ad utilitatem noſtram abutimur:

le néceſſaire, elles cultivent les champs, bâtiſſent des maiſons, font des étoffes, des habits ; travaillent en cuivre, en fer. L'eſprit invente, les ſens examinent, la main exécute. Tellement que ſi nous ſommes logés, ſi nous ſommes vêtus, & à couvert, ſi nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'eſt aux mains que nous le devons.

Par notre travail, c'eſt-à-dire, par nos mains, nous ſavons multiplier & varier nos alimens. Car beaucoup de fruits, ou qui ſe conſomment d'abord, ou qui doivent ſe garder, ne viendroient point ſans culture. D'ailleurs, pour manger des animaux terreſtres, des aquatiques, & des volatiles, nous en avons partie à prendre, partie à nourrir. Pour nos voitures, nous domtons des quadrupédes, dont la force & la vîteſſe ſuppléent à notre foibleſſe & à notre lenteur. Nous faiſons porter des charges aux uns, le joug à d'autres. Nous faiſons ſervir à nos uſages la ſagacité de l'éléphant, & l'odorat du chien.

nos è terræ cavernis ferrum elicimus ; rem ad colendos agros neceſſariam : nos æris , argenti , auri venas , penitus abditas invenimus & ad uſum aptas , & ad ornatum decoras : arborum autem conſectione , omnique materiâ , & cultâ , & ſilveſtri , partim ad calefaciendum corpus , igni adhibito , & ad mitigandum cibum utimur ; partim ad ædificandum , ut tectis ſepti frigora caloreſque pellamus. Magnos verò uſus affert ad navigia facienda , quorum curſibus ſuppeditantur omnes undique ad vitam copiæ : quaſque res violentiſſimas natura genuit , earum moderationem nos ſoli habemus , maris atque ventorum , propter nauticarum rerum ſcientiam : plurimiſque maritimis rebus fruimur , atque utimur. Terrenorum item commodorum omnis eſt in homine dominatus. Nos campis , nos montibus fruimur : noſtri ſunt amnes , noſtri lacus : nos fruges ſerimus , nos ar-

Le fer, ſans quoi l'on ne peut cultiver les champs, nous allons le prendre dans les entrailles de la terre. Les veines de cuivre, d'argent, & d'or, quoique très-cachées, nous les trouvons, & nous les employons à nos beſoins, ou à des ornemens. Nous avons des arbres, ou qui ont été plantés à deſſein, ou qui ſont venus d'eux-mêmes, & nous les coupons; tant pour faire du feu, nous chauffer, & cuire nos viandes, que pour bâtir, & nous mettre à l'abri du chaud & du froid. C'eſt auſſi de quoi conſtruire des vaiſſeaux, qui de toutes parts nous apportent toutes les commodités de la vie. Nous ſommes les ſeuls animaux, qui entendons la navigation, & qui par-là nous ſoumettons ce que la Nature a fait de plus violent, la mer & les vents. Ainſi nous tirons de la mer une infinité de choſes utiles. Pour celles que la terre produit, nous en ſommes abſolument les maîtres. Nous jouïſſons des plaines, des montagnes : les rivieres, les lacs ſont à nous : c'eſt nous qui ſemons les

bores : nos aquarum inductionibus terris fœcunditatem damus : nos flumina arcemus, dirigimus, avertimus : noſtris denique manibus in rerum natura quaſi alteram naturam efficere conamur.

bleds, qui plantons les arbres : nous fertiliſons les terres en les arroſant par des canaux : nous arrêtons les fleuves, nous les redreſſons, nous les détournons : en un mot, nos mains tâchent de faire dans la Nature, pour ainſi dire, une autre Nature.

III.

MEA [1] *mihi conſcientia pluris eſt, quàm omnium ſermo.*

Mihi [2] *quidem laudabiliora videntur omnia, quæ ſine venditatione & ſine populo teſte fiunt: non quo fugiendus ſit, (omnia enim benefacta in luce ſe collocari volunt) ſed tamen nullum theatrum virtuti conſcientiâ majus eſt.*

Vis [3] *ad rectè facta vocandi, & à peccatis avocandi non modò ſenior eſt, quàm ætas populorum & civitatum, ſed æqualis illius, cœlum atque terras tuentis & regentis dei. Neque enim eſſe mens divina ſine ratione poteſt, nec ratio divina non hanc vim in rectis praviſque ſanciendis habere: nec, quia*

(1) Ad Attic. XII. 28.
(2) Tuſcul. II. 26.
(3) De Legibus, II. 4.

SUR

SUR LA CONSCIENCE.

JE préfére le témoignage de ma conſcience, à tous les diſcours qu'on peut tenir de moi.

Rien ne me paroît ſi louable que ce qui ſe fait ſans oſtentation, & ſans témoins : non que les yeux du Public ſoient à éviter, car les belles actions demandent à être connues : mais enfin, le plus grand théatre qu'il y ait pour la vertu, c'eſt la conſcience.

Il y a dans l'homme une puiſſance, qui porte au bien, & détourne du mal, non ſeulement antérieure à la naiſſance des peuples & des villes, mais auſſi ancienne que ce Dieu, par qui le ciel & la terre ſubſiſtent, & ſont gouvernés. Car la raiſon eſt un attribut eſſentiel de l'Intelligence divine ; & cette raiſon, qui eſt en Dieu, détermine néceſſairement ce qui eſt vice ou vertu. Ainſi, quoi-

nuſquam erat ſcriptum, ut contra omnes hoſtium copias in ponte unus aſſiſteret, à tergoque pontem interſcindi juberet, idcirco minùs Coclitem illum rem geſſiſſe tantam, fortitudinis lege atque imperio putabimus : nec, ſi regnante Tarquinio nulla erat Romæ ſcripta lex de ſtupris, idcirco non contra illam legem ſempiternam Sext. Tarquinius vim Lucretiæ, Tricipitini filiæ, attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans : quæ non tum denique incipit lex eſſe, cùm ſcripta eſt, ſed tum, cùm orta eſt ; orta autem ſimul eſt cum mente divina.

Eſt quidem [5] *vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna : quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat : quæ tamen neque probos fru-*

(4) On peut voir le détail de cette action ſi célébre, dans Tite-Live, liv. II. chap. 10. Celui des Horaces dont il s'agit ici, eſt ce fameux *Coclés*, ainſi nommé, parce qu'il n'avoit qu'un œil, ayant perdu l'autre dans le combat.

(5) *Fragm. lib. III. de Rep.*

qu'il ne fût écrit nulle part, qu'il falloit seul contre toute une armée, défendre la tête d'un pont, pendant qu'on le feroit rompre par derriere, il n'en [4] est pas moins vrai qu'Horace, en faisant une si belle action, obéissoit à la loi, qui nous oblige d'être courageux. Ainsi, quoique du temps de Tarquin, la loi contre l'adultére ne fût pas encore écrite, il ne s'ensuit pas que le fils de ce Roi, en violant Lucrèce, n'ait péché contre la loi, qui est de toute éternité. Car l'homme avoit dès-lors une raison, qui naturellement le portoit au bien, & le détournoit du mal. Raison qui a force de loi, non du jour qu'elle est écrite, mais du moment qu'elle a commencé. Or elle a commencé au même instant que l'Intelligence divine.

Quelle est la véritable loi? C'est la droite Raison, invariable, éternelle, conforme à la Nature, & répandue dans tous les hommes. Elle leur commande le bien, elle leur défend le mal : mais de maniere que

ſtrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi nec obrogari [6] *fas eſt, neque derogari exhac aliquid licet, neque tota abrogari poteſt. Nec verò aut per ſenatum, aut per populum ſolvi hac lege poſſumus. Neque eſt quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis; alia nunc, alia poſthac; ſed & omnes gentes, & omni tempore una lex, & ſempiterna, & immortalis continebit; unuſque erit communis quaſi magiſter, & imperator omnium Deus. Ille legis hujus inventor, diſceptator, lator: cui qui non parebit, ipſe ſe fugiet, ac naturam hominis aſpernabitur: atque hoc ipſo luet maximas pœnas, etiamſi cætera ſupplicia, quæ putantur, effugerit.*

(6) *Obrogare*, faire une nouvelle loi, directement contraire à quelque autre déja reçue. *Derogare*, n'avoir point d'égard à une loi dans quelqu'un de ſes chefs; en abolir une partie. *Abrogare*, caſſer, annuller une loi dans tous ſes chefs.

ſes commandemens & ſes défenſes, qui ne s'adreſſent pas en vain à d'honnêtes-gens, ne font nulle impreſſion ſur les méchans. On ne peut, ni l'abolir, ni en retrancher, ni faire des loix contraires à celle-là. Perſonne n'en peut être diſpenſé, ni par le Sénat, ni par le Peuple. Elle n'a beſoin que d'elle-meme pour ſe rendre claire & intelligible. Elle n'eſt point autre à Rome, autre à Athènes; autre aujourd'hui, & autre demain. Univerſelle, immuable, elle obligera toutes les nations, & dans tous les temps. C'eſt ainſi que Dieu ſera éternellement lui ſeul, & l'inſtructeur, & le ſouverain de tous les hommes. Il a conçu le plan de cette loi, & c'eſt à lui qu'appartenoit le droit de l'examiner, & de la publier. Quiconque ne s'y ſoumettra point, ennemi de ſes propres intérêts, oubliant ce que ſa condition d'homme lui preſcrit, il trouvera en cela même la plus affreuſe punition, quand il éviteroit d'ailleurs tout ce qui eſt regardé comme ſupplice.

Itaque [7] *pœnas luunt, non tam judiciis,* [*quæ quondam nuſquam ubi ſunt, tamen perſœpe falſa ſunt*] *quàm conſcientiâ; ut eos agitent inſectenturque Furiæ, non ardentibus tædis, ſicut in fabulis, ſed angore conſcientiæ, fraudiſque cruciatu.*

Nolite [8] *enim putare, quemadmodum in fabulis ſœpenumero videtis, eos, qui aliquid impiè, ſceleratèque commiſerint, agitari, & perterreri Furiarum tædis ardentibus: ſua quemque fraus, & ſuus terror maximè vexat; ſuum quemque ſcelus agitat, amentiâque efficit, ſuæ malæ cogitationes conſcientiæque animi terrent. Hæ ſunt impiis aſſiduæ, domeſticæque Furiæ.*

(7) De Legibus, I. 14.
(8) Pro S. Roſcio Am. cap. 24.

Auſſi les peines ordonnées par la Juſtice, ne ſont-elles pas ce qu'un ſcélérat doit le plus redouter. Autrefois la Juſtice n'étoit réglée nulle part : elle ne l'eſt pas même aujourd'hui en tous lieux ; & dans les lieux où elle l'eſt, on la trompe ſouvent. Mais la vraie punition d'un ſcélérat, c'eſt ſa conſcience. Il eſt agité, il eſt pourſuivi, non par des Furies avec des torches ardentes, comme dans les Tragédies ; mais par le remords, qui eſt l'effet du crime.

Car ne croyez pas que les flambeaux allumés de ces Furies, dont le Théatre offre ſouvent l'image à vos yeux, faſſent le tourment & l'effroi d'un ſcélérat. Quiconque a été injuſte, porte en lui-même la principale cauſe de ſa frayeur. Il ne lui faut que ſon crime pour le tourmenter, pour lui troubler l'eſprit. Au fond de ſa conſcience il ſait avoir fait mal, & voilà ce qui l'épouvante. Voilà les Furies, qui s'emparent d'un coupable, & l'accompagnent nuit & jour.

Quòd si [9] *homines ab injuria, pœna, non natura arcere deberet, quænam sollicitudo vexaret impios, sublato suppliciorum metu? quorum tamen nemo tam audax unquam fuit, quin aut abnueret à se commissum esse facinus, aut justi sui doloris causam aliquam fingeret, defensionemque facinoris à naturæ jure aliquo quæreret. Quæ si appellare audent impii, quo tandem studio colentur à bonis?*

Quòd si pœna, si metus suplicii, non ipsa turpitudo, deterret ab injuriosa facinorosaque vita: nemo est injustus; at incauti potiùs habendi sunt, improbi.

Tum autem qui non ipso honesto movemur, ut boni viri simus, sed utilitate aliqua atque fructu, callidi sumus, non boni. Nam quid faciet is homo in tenebris, qui nihil timet nisi testem & judicem? quid in deserto loco nactus, quem multo auro spoliare possit, imbecillum

(9) De Legibus, I. 14.

Rien

Rien troubleroit-il un ſcélérat, qui eſt ſûr de l'impunité, s'il étoit vrai que l'on dût s'abſtenir du crime, non parce que la Nature le défend, mais parce qu'il eſt puni ? Jamais ſcélérat, cependant, ne fut ſi effronté, qu'il ne prît le parti, ou de nier, ou de pallier ſon crime, en cherchant à ſe couvrir du droit naturel. Or, ſi les impies oſent reclamer cette loi ſacrée, juſqu'où n'ira donc pas pour elle l'attachement & le reſpect des honnêtes-gens ?

Que ce qui nous doit éloigner du crime, ce ſoit la crainte du ſupplice, & non la turpitude attachée néceſſairement au crime même, il n'y aura donc point de ſcélerats, il n'y aura que des mal-adroits.

Que d'un autre côté nous faſſions le bien, non pour le bien, mais parce qu'il en revient du profit, ce n'eſt plus là ce qui s'appelle probité, c'eſt induſtrie. Car celui qui ne craint qu'un témoin & un juge, que fera-t-il dans les ténébres, dans un lieu écarté, où il rencontrera un paſſant,

atque ſolum ? Noſter quidem hîc naturâ juſtus vir ac bonus, etiam colloquetur, juvabit, in viam deducet : is verò, qui nihil alterius causâ facit, & metitur ſuis commodis omnia, videtis, credo, quid ſit acturus. Quòd ſi negabit ſe illi vitam erepturum, & aurum ablaturum, nunquam ob eam cauſam negabit, quòd id naturâ turpe judicet ; ſed quòd metuat, ne emanet, id eſt, ne malum habeat. O rem dignam, in qua non modò docti, verùm etiam agreſtes erubeſcant !

. . . . .

Satis [1] *enim nobis* [*ſi modò in philoſophia aliquid profecimus*] *perſuaſum eſſe debet, ſi omnes deos hominesque celare poſſimus, nihil tamen avarè, nihil injuſtè, nihil libidinosè, nihil incontinenter eſſe faciendum. Hinc ille Gyges inducitur à Platone : qui, cùm terra diſceſſiſſet magnis quibuſdam imbribus, in illum hiatum deſcendit, æneumque equum* [*ut ferunt fabulæ*].

(1) Offic. III. 9.

ſeul & ſans défenſe, chargé d'or ? L'homme qui ſe conduit par des principes d'honneur, abordera ce paſſant, l'aidera, le remettra en ſon chemin : mais celui qui ne connoît que ſon intérêt propre, vous voyez, je crois, ce qu'il fera. Quand il me voudroit dire qu'il ne lui ôteroit, ni ſon or, ni la vie ; au moins ne dira-t-il pas que ce qui l'arrête, ce ſoit la noirceur de l'action : c'eſt la peur qu'elle n'éclate, & qu'il ne la paye. O ! ſentiment qui feroit rougir, ne diſons pas des perſonnes éclairées, mais les gens même les plus groſſiers !

Pour nous, ſi nous avons un peu de Philoſophie, nous ſommes bien sûrs que le ſecret, quand nous l'aurions, de nous cacher aux Dieux & aux hommes, ne peut autoriſer, ni avarice, ni injuſtice, ni, en un mot, quelque paſſion que ce ſoit. C'eſt à ce ſujet que Platon raconte l'aventure de Gygès, qui étoit un berger du Roi de Lydie. Une groſſe pluie ayant formé dans la terre une ou-

animadvertit, cujus in lateribus fores essent : quibus apertis, hominis mortui vidit corpus magnitudine inusitatâ, annulumque aureum in digito : quem ut detraxit, ipse induit : [erat autem regius pastor] tum in concilium pastorum se recepit. Ibi cùm palam ejus annuli ad palmam converterat, à nullo videbatur, ipse autem omnia videbat : idem rursus videbatur, cùm in locum annulum inverterat. Itaque hac opportunitate annuli usus, reginæ stuprum intulit : eaque adjutrice regem dominum interemit, sustulit quos obstare arbitrabatur : nec in his eum quisquam facinoribus potuit videre. Sic repentè annuli beneficio rex exortus est Lydiæ. Hunc igitur ipsum annulum si habeat sapiens, nihil plus sibi licere putet peccare, quàm si non haberet. Honesta enim bonis viris, non occulta quæruntur.

verture profonde, Gygès y descendit: & là, si l'on en croit la fable, il trouva un cheval d'airain, dans les flancs duquel étoit une porte, qu'il ouvrit. Il y apperçut un cadavre, d'une prodigieuse grandeur, & qui avoit un anneau d'or au doigt. Il arracha l'anneau, le mit, & alla rejoindre les autres bergers. Quand il tournoit de son côté la pierre de cet anneau, il devenoit invisible, quoiqu'il ne laissât pas de bien voir les autres: & quand il tournoit la pierre en dehors, il redevenoit visible. Profitant donc de cette facilité, il deshonora la Reine, & de concert avec elle, il tua le Roi son maître; il tua ceux qu'il crut en état de s'opposer à ses desseins; tout cela, sans que personne en pût rien voir: de sorte qu'en peu de temps, grace à son anneau, il parvint à la couronne de Lydie. Or, si c'étoit un Sage qui possédât ce même anneau, il ne s'en croiroit pas plus autorisé à faire mal, que s'il ne l'avoit point. Car son objet, c'est la vertu même, ce n'est pas l'impunité.

IV.

EST [1] *Zenonis hæc definitio, ut perturbatio sit,* aversa à recta ratione, contra naturam, animi commotio. *Quidam breviùs, perturbationem esse* appetitum vehementiorem : *sed vehementiorem eum volunt esse, qui longiùs discesserit à naturæ constantia. Partes autem perturbationum volunt ex duobus opinatis bonis nasci, & ex duobus opinatis malis : ita* (2) *esse quatuor. Ex bonis, libidinem, & lætitiam : ut sit lætitia, præsentium bonorum ; libido, futurorum. Ex malis, metum, & ægritudinem, nasci censent : metum, futuris ; ægritudinem, præsentibus. Quæ enim venientia metuuntur, eadem efficiunt ægritudinem instantia.*

Sed [3] *omnes perturbationes judicio*

(1) *Tuscul.* IV. 6.

(2) Virgile, *Æneid.* VI, 733, renferme en quatre mots la même division :

Hinc metuunt, cupiuntque ; dolent, gaudentque.

(3) Tuscul. IV. 7.

Sur les Passions.

ZENON définit toute paſſion ; *Un mouvement de l'ame, oppoſé à la droite raiſon, & contraire à la Nature.* D'autres en moins de mots, *Un appetit trop violent*, c'eſt-à-dire, qui éloigne trop notre ame de cette égalité, où la Nature la voudroit toujours. Et comme il y a dans l'opinion des hommes, deux ſortes de biens, & deux ſortes de maux, les Stoïciens diviſent les paſſions en quatre genres : deux, qui regardent les biens ; deux, qui regardent les maux. Par rapport aux biens, la *Cupidité*, & la *Joie* : la cupidité, qui a pour objet le bien futur ; la joie, qui a pour objet le bien préſent. Par rapport aux maux, la *Triſteſſe*, & la *Crainte* : la triſteſſe, qui a pour objet les maux préſens ; la crainte, qui a pour objet les maux futurs.

Mais l'opinion étant, ſelon les Stoïciens, ce qui fait toutes les paſſions ; il les ont définies d'une ma-

cenſent fieri, & opinione. Itaque eas definiunt preſſiùs, ut intelligatur non modò quàm vitioſæ, ſed etiam quàm in noſtra ſint poteſtate. Eſt igitur ægritudo, opinio recens mali præſentis, in quo dimitti contrahique animo rectum eſſe videatur. Lætitia, opinio recens boni præſentis, in quo efferri rectum eſſe videatur. Metus, opinio impendentis mali, quod intolerabile eſſe videatur. Libido, opinio venturi boni, quod ſit ex uſu jam præſens eſſe, atque adeſſe.

Sed quæ judicia, quaſque opiniones perturbationum eſſe dixi, non in eis perturbationes ſolùm poſitas eſſe dicunt, verùm illa etiam, quæ efficiuntur perturbationibus : ut ægritudo quaſi morſum aliquem doloris efficiat ; metus, receſſum quendam animi & fugam ; lætitia, profuſam hilaritatem ; libido, effrenatam appetentiam.

Opinationem autem, quam in omnes

niere encore plus préciſe, afin que nous concevions, non ſeulement combien elles ſont mauvaiſes, mais combien nous en ſommes les maîtres. Ainſi, ſelon eux, la *Triſteſſe* eſt l'opinion que l'on a du mal préſent, jugé tel, qu'il mérite que l'ame s'abatte & ſe reſerre : la *Joie*, l'opinion que l'on a d'un bien préſent, jugé tel, qu'on ne ſauroit être trop charmé de le poſſeder : la *Crainte*, l'opinion que l'on a du mal futur, qui paroît inſupportable : & la *Cupidité*, enfin, l'opinion que l'on a d'un bien futur, qui ſemble promettre de grands avantages.

Puiſque les paſſions ne ſont toutes qu'opinion, les effets qu'elles produiſent ſont donc auſſi l'ouvrage de l'opinion. Et c'eſt donc l'opinion qui cauſe cette eſpèce de morſure intérieure dont la triſteſſe eſt accompagnée ; ce rétréciſſement de l'ame, dans la crainte ; ces vivacités outrées, dans la joie ; ces deſirs ſans bornes, dans la cupidité.

Au reſte, dans toutes ces définitions, les Stoïciens n'entendent par

definitiones superiores includimus, volunt esse imbecillam assentionem.

Quocirca [4] *mollis & enervata putanda est Peripateticorum ratio, & oratio, qui perturbari animos necesse esse dicunt; sed adhibent modum quemdam, quem ultrà grogredi non oporteat. Modum tu adhibes vitio? An vitium nullum est, non parere rationi? an ratio parum præcipit, nec bonum illud esse, quod aut cupias ardenter, aut adeptus efferas te insolenter? nec porrò malum, quo aut oppressus jaceas, aut, ne opprimare, mente vix constes? eaque omnia aut nimis tristia, aut ni-*

(4) *Tuscul.* IV. 17.

(5) Aujourd'hui encore c'est une question fameuse dans nos écoles : si les passions sont naturelles, & utiles à l'homme? Mais pour ceux qui voudront convenir des termes, & définir ce que c'est que passion, il me semble que cela ne sauroit faire une question. Quoi qu'il en soit, on lira volontiers ce que Muret en a écrit dans ses Commentaires sur la Morale d'Aristote. On sera du moins charmé de son élégance, quand on ne seroit pas ébranlé par ses raisonnemens.

opinion, qu'un foible acquieſcement de l'eſprit à quelque idée, dont il a été frappé.

Je ne vois donc rien que de mou & d'énervé dans le ſentiment [5] des Péripatéticiens, qui regardent les paſſions comme néceſſaires : pourvû, diſent-ils, qu'on leur preſcrive des bornes, au de-là deſquelles ils ne les approuvent point. Mais preſcrit-on des bornes au mal ? Ou direz-vous, que de ne pas obeïr à la raiſon, ce ne ſoit pas un mal ? Or la raiſon ne vous dit-elle pas aſſez, que tous ces objets, qui excitent dans votre ame, ou de fougueux deſirs, ou de vains tranſports de joie, ne ſont pas de vrais biens ; & que ceux qui vous conſternent, ou qui vous épouvantent, ne ſont pas de vrais maux ; mais que ces divers excès, ou de triſteſſe, ou de joie, ſont également l'effet des préjugés, qui vous aveuglent ? Préjugés, dont le tems a bien la force lui ſeul d'arrêter l'impreſſion : car, quoiqu'il n'arrive nul changement réel dans l'objet ; cependant,

mis læta errore fieri ? Qui ſi error ſtultis extenuetur die, ut, cùm res eadem maneat, aliter ferant inveterata, aliter recentia : ſapientes ne attingat quidem omnino.

Qui modum (6) *igitur vitio quærit, ſimiliter facit, ut ſi poſſe putet eum, qui ſe è Leucade præcipitaverit, ſuſtinere ſe, cùm velit. Ut enim id non poteſt : ſic animus perturbatus & incitatus nec cohibere ſe poteſt, nec, quo loco vult, inſiſtere omnino.*

Quæque creſcentia pernicioſa ſunt, eadem ſunt vitioſa, naſcentia. Ægritudo autem, ceteræque perturbationes, amplificatæ certè peſtiferæ ſunt. Igitur etiam ſuſceptæ continuò in magna peſtis parte verſantur. Etenim ipſæ ſe impellunt, ubi ſemel à ratione diſceſſum eſt :

(6) *Tuſcul.* IV. 18.

(7) Près de Leucade, Ville d'Epire, il y avoit un rocher fort haut, & dont la pointe avançoit ſur la mer. On voit dans les Héroïdes d'Ovide, par le dernier vers de l'Epitre de Sapho à Phaon, que le ſaut de Leucade étoit la derniere reſſource des amans infortunés.

à meſure que le temps l'éloigne, l'impreſſion s'affoiblit dans les perſonnes les moins ſenſées : & par conſéquent, à l'égard du Sage, cette impreſſion ne doit pas même commencer.

Vouloir donc qu'on marque des bornes à ce qui eſt mal, c'eſt prétendre qu'un fou qui ſe précipite du rocher [7] de Leucade, pourra, s'il le veut, ſe retenir au milieu de ſa chute. Autant que cela eſt poſſible, autant l'eſt-il qu'un homme emporté par quelque paſſion, ſe retienne & s'arrête où il voudra.

Tout ce qui eſt pernicieux dans ſon progrès, eſt mauvais en commençant. Or la triſteſſe & toutes les autres paſſions, lorſqu'elles arrivent à un certain degré, ſont peſtilentielles. Donc, à les prendre dès leur naiſſance, elles ne valent rien. Car, du moment qu'on a quitté le ſentier de la raiſon, elles ſe pouſſent, elles s'avancent d'elles-mêmes : la foibleſſe humaine trouve du plaiſir à ne point réſiſter ; & inſenſiblement on

ipſaque cibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum conſiſtendi.

Quamobrem nihil intereſt, utrùm moderatas perturbationes approbent, an moderatam injuſtitiam, moderatam ignaviam, moderatam intemperantiam. Qui enim vitiis modum apponit, is partem ſuſcipit vitiorum. Quod cùm ipſum per ſe odioſum eſt, tum eo moleſtius; quia ſunt in lubrico, incitataque ſemel proclivè labuntur, ſuſtinerique nullo modo poſſunt.

Maximè [8] *admonendus eſt, quantus ſit furor amoris. Omnibus enim ex animi perturbationibus eſt profecto nulla vehementior: ut, ſi jam ipſa illa accuſare nolis, ſtupra dico, & corruptelas, & adulteria, inceſta denique, quorum omnium accuſabilis eſt turpitudo: ſed ut hæc omittas, perturbatio ipſa mentis in amore fœda per ſe eſt. Nam ut illa prætéream, quæ ſunt fu-*

(8) Tuſcul. IV. 35.

ſe voit, ſi j'oſe ainſi parler, en pleine mer, le jouet des flots.

Approuver les paſſions modérées, c'eſt approuver une injuſtice modérée, une lâcheté modérée, une intempérance modérée. Car preſcrire des bornes au vice, c'eſt en admettre une partie. Et outre que cela ſeul eſt blâmable, rien n'eſt d'ailleurs plus dangereux: car le vice ne demande qu'à faire du chemin; & pour peu qu'on l'aide, il gliſſe avec tant de rapidité, qu'il n'y a plus moyen de le retenir.

On doit bien faire ſentir à un homme amoureux, dans quel abyſme il ſe plonge. Car de toutes les paſſions celle-ci eſt la plus orageuſe. Quand même nous mettrions à part les débauches, les intrigues, les adulteres, les inceſtes, toute autre turpitude reconnue pour telle; & ſans toucher ici aux excès où l'amour ſe porte dans ſa fureur, n'y a-t-il pas, dans ſes effets les plus ordinaires, & qu'on regarde comme des riens, une agitation

roris, hæc ipſa per ſeſe quam habent levitatem, quæ videntur eſſe mediocria ?

[9] injuriæ,
Suſpiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rurſum. Incerta hæc ſi poſtules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quàm ſi des operam, ut cum ratione inſanias.

Hæc inconſtantia mutabilitaſque mentis, quem non ipſa pravitate deterreat ? Eſt enim illud, quod in omni perturbatione dicitur, demonſtrandum, nullam eſſe niſi opinabilem, niſi judicio ſuſceptam, niſi voluntariam. Etenim ſi naturalis amor eſſet : & amarent omnes,

(9) *Terent. Eunuch.* Act. 1. Sc. 1.

(1) Voilà, ſelon Plutarque, la différence la plus remarquable qu'il y ait entre l'amour & l'amitié. Que d'honnêtes-gens ſoient amis, c'eſt pour toujours : parce que l'eſtime réciproque, qui a fait naître leur liaiſon, & qui en eſt la baſe, ne peut recevoir d'atteinte ; car nous les ſuppoſons honnêtes-gens. Mais l'amour porte ſur des principes qui ne ſe montrent pas toujours ſous le même point de vûe, & qui dépendent ab-

d'eſprit,

d'eſprit, qui eſt quelque choſe de pitoyable & de honteux ?

Rebuts, ſoupçons, débats, trêve, guerre nouvelle,
Et puis nouvelle paix. Par ce portrait fidelle,
Voyez que la raiſon aſpireroit en vain
A fixer de l'amour le manége incertain.
Quiconque entreprendroit cette pénible cure,
Voudroit extravaguer avec poids & meſure.

Puiſque l'amour dérange ſi fort l'eſprit, comment lui donne-t-on entrée dans ſon cœur ? Car enfin, c'eſt une paſſion, qui comme toutes les autres, vient abſolument de nous, de nos idées, de notre volonté. Et la preuve que l'amour n'eſt point une loi de la Nature, c'eſt que ſi cela étoit, tous les hommes aimeroient, ils aimeroient toujours ; l'objet de leur paſſion [1] ne varieroit point, &

ſolument de l'opinion. Ainſi l'amour eſt une paſſion : mais l'amitié eſt comptée au rang des vertus.

& ſemper amarent, & idem amarent, neque alium pudor, alium cogitatio, alium ſatietas deterreret.

An ille (2) *mihi liber, cui mulier imperat? cui leges imponit, præſcribit, jubet, vetat quod videtur? qui nihil imperanti negare poteſt, nihil recuſare audet? Poſcit? dandum eſt: vocat? veniendum: ejicit? abeundum: minatur? extimeſcendum. Ego verò iſtum non modò ſervum, ſed nequiſſimum ſervum, etiam ſi in ampliſſima familia natus ſit, appellandum puto.*

Qui [3] *naturâ dicuntur îracundi, aut miſericordes, aut invidi, tale quid; ii ſunt ejuſmodi conſtituti quaſi malâ valetudine animi, ſanabiles tamen: ut de Socrate dicitur. Cùm multa in conventu vitia collegiſſet in eum Zo-*

(2) Parad. V. 2.
(3) Tuſcul. IV. 37

l'on ne verroit pas l'un ſe guérir par la honte, l'autre par la réflexion, un autre par la ſatiété.

Regarderai-je comme un homme libre, celui qu'une femme maîtriſe; à qui elle impoſe des loix; à qui elle preſcrit, ordonne, défend ce qu'elle veut, & ſans qu'il puiſſe la refuſer, lui réſiſter en rien? Veut-elle avoir? il faut donner. Appelle-t-elle? il faut accourir. Elle congédie? il faut ſe retirer. Elle menace? il faut trembler. Pour moi, cet homme-là fût-il du ſang le plus noble, je tiens que c'eſt, non un eſclave ſimplement, mais le plus vil de tous les eſclaves.

Quand on dit qu'il y a des gens portés naturellement, ou à la colére, ou à la pitié, ou à l'envie, ou à quelque autre paſſion, cela ſignifie que la conſtitution de leur ame, ſi j'oſe ainſi parler, n'eſt pas bien ſaine: mais l'exemple de Socrate nous prouve qu'ils ne ſont pas incurables. Zo-

pyrus, qui se naturam cujusque ex forma perspicere profitebatur, derisus est à cæteris, qui illa in Socrate vitia non agnoscerent : ab ipso autem Socrate sublevatus, cùm illa sibi [4] *signa, sed ratione, à se dejecta diceret. Ergo, ut optima quis valetudine affectus potest videri ; at naturâ ad aliquem morbum proclivior : sic animus alius ad alia vitia propensior.*

Quidnam [5] *esse causæ putem, cur, cùm constemus ex animo & corpore, corporis curandi tuendique causâ quæsita sit ars, ejusque utilitas deorum immortalium inventioni consecrata : ani-*

(4) Au lieu de *signa*, d'habiles Critiques proposent de lire *insita*, ou quelque chose de semblable. Ciceron, *de Fato*, chap. 5, joint cet autre exemple à celui de Socrate. *Stilponem, Megareum philosophum..... scribunt ipsius familiares, & ebriosum, & mulierosum fuisse : neque hoc scribunt vituperantes, sed potiùs ad laudem. Vitiosam enim naturam ab eo sic edomitam & compressam esse doctrinâ, ut nemo unquam vinolentum illum, nemo in eo libidinis vestigium viderit.*

(5) Tuscul. III. 1.

pyre, qui ſe donnoit pour un habile Phyſionomiſte, l'ayant examiné devant une nombreuſe compagnie, fit le dénombrement des vices qu'il découvroit en lui : & chacun ſe prit à rire ; car on ne voyoit rien de tout cela dans Socrate. Il ſauva l'honneur de Zopyre, en déclarant que véritablement il étoit porté à tous ces vices ; mais qu'il s'en étoit guéri avec le ſecours de la raiſon. Quelque penchant qu'on ait donc pour tel ou tel vice, on eſt cependant maître de s'en garantir : de même qu'on peut, quoique né avec des diſpoſitions à certaines maladies, jouïr d'une bonne ſanté.

Je cherche d'où vient que l'homme étant compoſé d'une ame & d'un corps, on s'eſt appliqué, pour ce qui regarde la ſanté du corps, à inventer un art, dont l'utilité a donné lieu de l'attribuer aux Dieux immortels : & que pour ce qui regarde les maux de l'ame, non ſeulement on s'eſt moins mis en peine d'apprendre à les guérir ; mais depuis que l'art en a été décou-

mi autem medicina nec tam desiderata sit, antequàm inventa, nec tam culta, posteaquàm cognita est, nec tam multis grata & probata, pluribus etiam suspecta & invisa ? An quod corporis gravitatem & dolorem animo judicamus, animi morbum corpore non sentimus ? Ita fit, ut animus de se ipse tum judicet, cùm id ipsum, quo judicatur, ægrotet.

Illud [6] *animorum corporumque dissimile, quòd animi valentes morbo tentari non possunt ; corpora possunt : sed corporum offensiones sine culpa accidere possunt, animorum non item. Quorum omnes morbi & perturbationes ex aspernatione rationis eveniunt. Itaque in hominibus solùm existunt : nam bestiæ simile quiddam faciunt, sed in perturbationes non incidunt.*

(6) Tuscul. IV. 14.

vert, il n'a pas été ſi cultivé ; & loin d'avoir autant de partiſans, il eſt ſuſpect, & même odieux à la plûpart du monde. Peut-être cela vient-il de ce que l'ame, quand le corps ſouffre, en a pleine connoiſſance ; mais que le corps, quand l'ame eſt malade, n'y voit rien. Tellement que l'ame malade, n'ayant de juge qu'elle-même, & ne pouvant faire alors ſes fonctions, ne connoît point ſon état.

Il y a cette différence entre les maladies de l'ame & celles du corps, que les unes peuvent arriver ſans qu'il y ait de notre faute, au lieu que nous ſommes toujours coupables des autres. Car les paſſions, qui ſont les maladies de l'ame, ne viennent que de notre révolte contre la raiſon. Et cela eſt ſi vrai, que l'homme ſeul y eſt ſujet : car les brutes n'en ſont point ſuſceptibles, quoiqu'il y ait quelque reſſemblance entre paſſion & ce qu'elles ſont.

Videamus, quanta [7] *ſint, quæ à philoſophia remedia morbis animorum adhibeantur. Eſt enim quædam medicina certè: nec tam fuit hominum generi infenſa atque inimica natura, ut corporibus tot res ſalutares, animis nullam invenerit. De quibus hoc etiam eſt merita meliùs, quòd corporum adjumenta adhibentur extrinſecus, animorum ſalus incluſa in his ipſis eſt. Sed quo major eſt in eis præſtantia & divinior, eo majore indigent diligentiâ. Itaque bene adhibita ratio cernit, quid optimum ſit; neglecta, multis implicatur erroribus.*

Reliquum [8] *eſt, ut tu-te tibi imperes. Quanquam hoc neſcio quomodo dicatur, quaſi duo ſimus, ut alter imperet, alter pareat: non inſcitè tamen*

(7) Tuſcul. IV. 27.
(8) Tuſcul. II. 20 & 21.

Pour

Pour guérir nos maladies ſpirituelles, voyons quels remédes la Philoſophie nous ordonne. Car il y en a certainement ; & la Nature qui a tant créé de choſes ſalutaires au corps, n'a point été aſſez cruelle, aſſez ennemie de l'homme, pour que ſon ame fût privée de tout ſecours. Elle l'a même d'autant plus favoriſée, que les ſecours qui regardent le corps, ſont hors de lui ; au lieu que tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſalut de l'ame, eſt renfermé dans l'ame même. Mais plus elle eſt d'un ordre ſupérieur, plus elle demande d'attention. Prenez-en ſoin, ſes lumieres ſont toujours pures ; négligez-la, mille & mille erreurs l'offuſquent.

Vous n'avez donc plus qu'à vous commander à vous-même. J'avoue que c'eſt une maniere de parler ſinguliere, & qui ſuppoſe qu'on ſoit deux ; l'un pour commander, l'autre pour obéïr. Mais elle n'eſt pas ſans fonde-

dicitur. Est enim animus in partes tributus duas, quarum altera rationis est particeps, altera expers. Cùm igitur præcipitur, ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur, ut ratio coërceat temeritatem. Est in animis omnium ferè naturâ molle quiddam, demissum, humile, enervatum quodammodo & languidum, senile. Si nihil aliud, nihil esset homine deformius. Sed præstò est domina omnium & regina ratio, quæ connixa per se & progressa longiùs, fit perfecta [9] *virtus. Hæc ut imperet illi parti animi, quæ obedire debet, id videndum est viro.*

(9) Ciceron, dans une infinité d'endroits, définit ainsi la vertu, *Conformité à la droite raison :* & il dit expressément dans la Tusculane IV, chap. 15, *ipsa Virtus brevissimè* recta ratio *dici potest.*

ment : car notre ame ſe diviſe en deux parties, l'une raiſonnable, l'autre privée de raiſon. Ainſi, lorſqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, c'eſt nous dire que nous faſſions prendre le deſſus à la partie raiſonnable, ſur celle qui ne l'eſt pas. Toutes les ames renferment, en effet, je ne ſais quoi de mou, de lâche, de bas, d'énervé, de languiſſant ; & s'il n'y avoit que cela dans l'homme, rien ne ſeroit plus hideux que l'homme. Mais en même-temps il s'y trouve bien à propos cette maîtreſſe, cette reine abſolue, la raiſon, qui, par les efforts qu'elle a d'elle-même le pouvoir de faire, ſe perfectionne, & devient la ſuprême vertu. Or il faut, pour être vraiment homme, lui donner pleine autorité ſur cette autre partie de l'ame d'ont le devoir eſt d'obéir.

V.

QUID est [1] *optabilius sapientiâ ? quid præstantius ? quid homini melius ? quid homine dignius ? Hanc igitur qui expetunt*, Philosophi *nominantur : nec quidquam aliud est* Philosophia, *si interpretari velis, quàm studium sapientiæ. Sapientia autem est* [*ut à veteribus Philosophis definitum est*] *rerum divinarum & humanarum, causarumque, quibus hæ res continentur, scientia : cujus studium qui vituperat, haud sanè intelligo, quidnam*

(1) *Offic.* II. 2.

[2] Qui dit *les choses divines, & les humaines*, dit absolument tout, sans rien excepter. Ainsi le Sage parfait, est l'homme qui sait tout. On est forcé d'admettre ce principe des Stoïciens, avec les conséquences qu'ils en tiroient, & qu'un de nos meilleurs Poëtes, le célebre Rousseau, fait bien sentir par ces deux vers :

Du vieux Zénon l'antique Confrerie
Disoit tout vice être issu d'ânerie.

On ne feroit, en effet, aucune fausse démarche, si l'on voyoit toujours clairement, & d'où l'on part, & où l'on va. On ne pé-

Sur la Sagesse.

QU'Y a-t-il de plus desirable que la sageſſe ? Qu'y a-t-il de meilleur, de plus utile aux hommes, & qui ſoit plus digne d'eux ? On donne le nom de *Philoſophes* à ceux qui la recherchent : & ce mot de *Philoſophie* veut dire préciſément, *amour de la ſageſſe*. Or la ſageſſe, ainſi que les anciens Philoſophes l'ont définie, eſt la connoiſſance [2] des choſes, ſoit divines, ſoit humaines, & de ce qui conſtitue leur nature. Un homme qui mépriſeroit cette étendue, je ne vois pas ce qu'il peut eſtimer. Car ſi vous

cheroit, ni en Morale, ni en Politique ; ainſi du reſte. Véritablement, ce Sage des Stoïciens, l'homme qui ſait abſolument tout, ne fut jamais qu'en idée. Mais il ne faut pas que l'impoſſibilité de parvenir au comble de la ſageſſe, nous empêche d'y aſpirer. Rappellons-nous ici notre Horace :

Non poſſis oculo quantum contendere lynceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi.

ſit, quod laudandum putet. Nam ſive oblectatio quæritur animi, requieſque curarum : quæ conferri cum eorum ſtudiis poteſt, qui ſemper aliquid anquirunt, quod ſpectet & valeat ad bene beatèque vivendum ? ſive ratio conſtantiæ, virtutiſque quæritur : aut hæc ars eſt, aut nulla omnino, per quam eas aſſequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem eſſe, cùm minimarum ſine arte nulla ſit, hominum eſt parum conſideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si autem eſt aliqua diſciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc diſcendi genere diſceſſeris ?

Oculorum, inquit Plato, eſt in nobis [3] *ſenſus acerrimus : quibus ſapientiam non cernimus. Quàm illa ardentes amores excitaret ſui, ſi videretur ?*

Principio [4] *generi animantium omni eſt à natura tributum, ut ſe, vi-*

(3) De Finibus, II, 16.
(4) Offic. I. 4.

cherchez l'agréable & l'amuſant, peut-on rien comparer à une ſorte d'étude, qui tend à nous rendre gens de bien, & heureux ? Mais d'ailleurs, ou c'eſt à la Philoſophie de nous enſeigner les principes d'une probité ſolide & conſtante, ou il n'y a point d'art pour cela. Or, de prétendre qu'il n'y ait point d'art propre à nous enſeigner l'eſſentiel, tandis qu'il y a des arts pour tout le reſte ; c'eſt un diſcours peu ſenſé, & une erreur capitale. Pour apprendre donc la vertu, à quelle autre école iroit-on, qu'à celle de la Philoſophie ?

Quoique la vûe ſoit le ſens le plus ſubtil, cependant, dit Platon, l'œil ne ſauroit découvrir la ſageſſe. O ! ſi elle étoit viſible, de quel amour les hommes s'enflammeroient pour elle !

A tout animal, de quelque eſpéce qu'il ſoit, la Nature d'abord lui inſpire de veiller à conſerver ſon être, de fuir ce qui pourroit lui être nuiſible,

tam, corpuſque tueatur, declinetque ea, quæ nocitura videantur, omniaque, quæ ſint ad vivendum neceſſaria, anquirat, & paret, ut paſtum, ut latibula, ut alia ejuſdem generis. Commune item animantium omnium eſt conjunctionis appetitus, procreandi causâ, & cura quædam eorum, quæ procreata ſunt. Sed inter hominem & belluam hoc maximè intereſt, quòd hæc tantùm, quantùm ſenſu movetur, ad id ſolum, quod adeſt, quodque præſens eſt, ſe accommodat, paululùm admodum ſentiens præteritum, aut futurum. Homo autem (quòd rationis eſt particeps, per quam conſequentia cernit, cauſas rerum videt, earumque progreſſus, & quaſi anteceſſiones, non ignorat, ſimilitudines comparat, & rebus præſentibus adjungit, atque annectit futuras) facilè totius vitæ curſum videt, ad eamque degendam præparat res neceſſarias.

In primiſque hominis eſt propria veri inquiſitio atque inveſtigatio. Itaque cùm ſumus neceſſariis negotiis curiſque va-

& de chercher à ſe procurer des alimens, une retraite, tout ce qui lui eſt néceſſaire pour mettre ſa vie & ſon corps en ſureté. Tous les animaux ont encore cela de commun, qu'ils ſe portent à engendrer leur ſemblable, & qu'ils prennent un certain ſoin de ce qu'ils ont mis au monde. Mais entre l'homme & la bête, il y a cette différence eſſentielle : Que la bête, n'ayant pour guide que le ſentiment, ne s'attache qu'aux choſes préſentes, & qui ſont devant ſes yeux, ſans être touchée, que bien foiblement, ni du paſſé, ni de l'avenir. Que l'homme, au contraire, eſt doué d'une raiſon, qui lui montre l'enchaînement des choſes ; par où elles ſont occaſionnées, quelles en ſont les ſuites, le rapport des unes avec les autres ; & pouvant d'un coup d'œil, qui embraſſe l'avenir avec le préſent, voir tout le cours de ſa vie, il prend de loin ſes meſures pour ne manquer de rien.

Un goût remarquable, & qui eſt particulier à l'homme, c'eſt le deſir de connoître le vrai. Que nous ayons

cui, tum avemus aliquid videre, audire, addiſcere : cognitionemque rerum aut occultarum, aut admirabilium ad beatè vivendum, neceſſariam ducimus.

Tantus eſt [5] *innatus in nobis cognitionis amor & ſcientiæ, ut nemo dubitare poſſit, quin ad eas res hominum natura nullo emolumento invitata rapiatur. Videmuſne, ut pueri, ne verberibus quidem, à contemplandis rebus perquirendiſque deterreantur ? ut pulſi requirant, & aliquid ſcire ſe gaudeant ?*

[5] *De Finibus*, V. 18.

[6] On voit aſſez qu'il s'agit ici de cette *Admiration*, qui eſt la fille de l'ignorance, & qui fait que nous deſirons ou craignons des choſes dont nous ne ſerions nullement touchés, ſi nous en connoiſſions le juſte prix. Horace a commencé une de ſes Epîtres par la même penſée, & il emploie la même expreſſion :

Nil admirari, propè res eſt una, Numici,
Solaque, quæ poſſit facere & ſervare beatum.

du loisir, & l'esprit libre, nous nous sentons cette envie de voir, d'entendre, d'apprendre quelque chose : persuadés que pour vivre heureux, il nous importe de pénétrer dans ce qui est caché, ou qui cause une sorte [6] d'admiration.

Telle est l'envie d'apprendre & de savoir, avec laquelle nous venons au monde, qu'il est clair que c'est un penchant, qui, toute utilité à part, est naturel à l'homme. Remarquez-vous que la crainte du châtiment ne peut même quelquefois empêcher les enfans d'être curieux ? Vous les aurez rebutés, ils vous questionneront encore. Quelle joie pour eux d'avoir enfin appris ce qu'ils vouloient, & quelle demangeaison de le raconter à d'autres ! Une pompeuse cérémonie, des Jeux publics, tout ce qui est spectacle, les enchante au point qu'ils en souffriront la faim & la soif. Mais ne voyons-nous pas les gens de Lettres si charmés de leurs études, qu'ils en oublient leur santé, & leurs

ut aliis narrare gestiant? ut pompâ, ludis, atque ejusmodi spectaculis teneantur, ob eamque rem vel famem & sitim perferant? Quid verò? qui ingenuis studiis atque artibus delectantur, nonne videmus eos nec valetudinis, nec rei familiaris habere rationem, omniaque perpeti, ipsâ cognitione & scientiâ captos? & cum maximis curis & laboribus compensare eam, quam ex discendo capiant, voluptatem?

Mihi quidem Homerus hujusmodi quiddam vidisse videtur in iis, quæ de Sirenum cantibus finxerit. Neque enim vocum suavitate videntur, aut novitate quadam & varietate cantandi revocare eos solitæ, qui prætervehebantur, sed quia multa se scire profitebantur; ut homines ad earum saxa discendi cupiditate adhæresceren. Ita enim invitant Ulyssem: (*nam verti, ut quædam Homeri, sic istum ipsum locum.*)

O decus Argolicum, quin puppim flectis Ulysses,
Auribus ut nostros possis agnoscere cantus.
Nam nemo hæc unquam est transvectus cærula cursu,

propres affaires ? Pour ſe rendre ſavans, ils ne trouvent rien de pénible ; & quelque grands que ſoient leurs travaux, ils ſe croient dédommagés par le plaiſir qu'ils goûtent en acquérant des lumieres.

Je m'imagine que c'eſt à peu près ce qui a donné lieu à la fiction d'Homere ſur le chant des Sirenes. Car il paroît que ce n'eſt point par la douceur de la voix, ni par la nouveauté, ou par la varieté de leurs chants, qu'elles attiroient les voyageurs à leur écueil ; mais que c'étoit plutôt en leur offrant de partager avec eux les rares connoiſſances, dont elles avoient, à les en croire, l'eſprit orné. Voici, en effet, le diſcours qu'elles tiennent à Ulyſſe : c'eſt un des morceaux que j'ai traduits d'Homere.

Arrêtez-vous, Ulyſſe, au bruit de nos accords.
Pourriez-vous le premier, dédaignant ce rivage,
Au charme de nos voix refuſer votre hommage ?

Quin priùs adſtiterit vocum dulcedine captus ;
Pòſt variis avido ſatiatus pectore muſis ,
Doctior ad patrias lapſus pervenerit oras.
Nos grave certamen belli , clademque tenemus ,
Græcia quam Troje divino numine vexit ;
Omniaque è latis rerum veſtigia terris.

Vidit Homerus , probari fabulam non poſſe , ſi cantiunculis tantus vir irretitus teneretur. Scientiam pollicentur : quam non erat mirum ſapientiæ cupido patriâ eſſe cariorem.

Ac veteres [7] *quidem Philoſophi , in beatorum inſulis , fingunt , qualis futura ſit vita ſapientium , quos curâ omni liberatos , nullum neceſſarium vitæ cultum aut paratum requirentes , nihil aliud eſſe acturos putant , niſi ut omne tempus*

(7) *Ibid.* cap. 19.

(8) Toutes les couleurs des Peintres ; toutes les figures des Poëtes n'encheriroient

Inſtruit par nos leçons, riche de nos tréſors.
Le voyageur les porte au ſein de ſa patrie.
Nous chantons ces travaux, ces illuſtres revers,
Par qui le fier Priam vit ſa gloire flétrie.
Il n'eſt rien de caché pour nous dans l'Univers.

Homère comprit qu'un ſi grand homme s'arrêtant pour entendre de belles voix, la fiction n'étoit pas recevable. Mais de promettre la ſcience à un homme amoureux de la ſageſſe, il y avoit de quoi lui faire oublier ſa patrie.

Quelle ſera la vie des Sages, dans ces iſles qu'on a imaginées [8] pour en faire le ſéjour des Bienheureux, & où il n'y a nulle ſorte de ſoucis ni de beſoins ? Tout leur temps, diſent les anciens Philoſophes, ils l'emploieront à étudier la nature, & à faire

pas ſur la deſcription de ces iſles fortunées, qui ſe lit dans Muret, *Var. Lect.* V. 1.

in quærendo ac discendo, in naturæ cognitione consumant.

Nisi [9] *multorum præceptis, multisque literis mihi ab adolescentia suasissem, nihil esse invita magnopere expetendum, nisi laudem atque honestatem: in ea autem persequenda omnes cruciatus corporis, omnia pericula mortis atque exilii parvi esse ducenda: nunquam me pro salute vestra in tot ac tantas dimicationes, atque in hos profligatorum hominum quotidianos impetus objeciſſem. Sed pleni omnes sunt libri, plenæ sapientium voces, plena exemplorum vetustas: quæ jacerent in tenebris omnia, nisi literarum lumen accederet. Quàm multas nobis imagines, non solùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores & Græci & Latini reliqueo*

(9) *Pro Archia*; cap. 6.

(1) Ciceron parle de ce qu'il avoit fait, étant Consul, dans la conjuration de Catilina. Le parti qu'il prit de faire mourir les principaux conjurés, n'étoit pas moins dangereux pour lui personnellement, que nécessaire pour l'Etat.

ou

ou tâcher de faire ſans ceſſe de nouvelles découvertes.

Pour moi, ſi par beaucoup de préceptes & de bons livres que j'ai lûs dès ma jeuneſſe, je ne m'étois pas convaincu qu'il n'y avoit rien de fort deſirable en cette vie, ſi ce n'eſt l'honneur & la vertu; & qu'il falloit plutôt que de nous en départir, braver les tourmens & les dangers, la mort & l'exil : jamais je n'aurois riſqué, quand votre ſalut [1] l'ordonnoit, d'avoir tant d'attaques à ſoutenir, & de me voir en butte, comme j'y ſuis chaque jour, à la fureur des plus grands ſcelerats. Mais tous les livres, tous les diſcours des ſages, toute l'antiquité nous met des exemples devant les yeux : & ces exemples, ſi l'on n'avoit point écrit, ſeroient enſevelis dans les ténébres. Combien les écrivains, ſoit Grecs, ſoit Latins, nous ont-ils laiſſé d'excellens portraits, non pour les expoſer ſeulement à nos regards, mais pour nous porter à nous y confor-

runt ? quas ego mihi ſemper in adminiſtranda republica proponens, animum, & mentem meam ipſâ cogitatione hominum excellentium conformabam.

Quæret quiſpiam : Quid ? illi ipſi ſummi viri, quorum virtutes litteris proditæ ſunt, iſtâne doctrinâ, quam tu laudibus effers, eruditi fuerunt ? Difficile eſt hoc de omnibus confirmare. Sed tamen eſt certum, quid reſpondeam. Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuiſſe, & ſine doctrina, naturæ ipſius habitu, propè divino, per ſeipſos & moderatos & graves, extitiſſe fateor. Etiam illud adjungo, ſæpius ad laudem atque virtutem naturam ſine doctrina, quàm ſine natura valuiſſe doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illuſtrem acceſſerit ratio quædam conformatioque doctrinæ : tum illud neſcio quid præclarum ac ſingulare ſolere exiſtere. Ex hoc eſſe hunc numero, quem

[2] C'eſt le ſecond *Africain*, celui qui étoit fils de Paul-Emile, & qui fut adopté par le fils du premier Scipion, à qui le ſurnom d'*Africain* avoit été donné. Nous aurons encore d'autres occaſions d'en parler.

mer ? Je ne perdois point de vûe ces admirables modeles ; & c'eſt de-là que je tirois le courage & la prudence, dont j'avois beſoin dans le maniement des affaires.

On me dira : Quoi ? ces grands hommes eux-mêmes, dont les vertus ſont célébres dans l'Hiſtoire, avoient-ils cette ſorte d'érudition, que vous comblez de louanges ? A l'égard de tous, il ne ſeroit pas aiſé de prononcer. Voici pourtant ce que j'ai de certain à répondre là-deſſus. Je conviens qu'il y a eu pluſieurs hommes d'un rare mérite, qui grace à un naturel heureux, & preſque divin, n'ont rien eu à emprunter de l'étude pour devenir vertueux. J'ajouterai même, qu'un beau naturel a plus ſouvent réuſſi ſans l'étude, que l'étude ſans un beau naturel. Mais d'un autre côté, lorſqu'un homme qui eſt heureuſement né, joint à cela de bonnes études, je ſoutiens que la réunion de tous les deux eſt ce qui forme ordinairement le mérite ſupérieur, le mérite ſingulier. Voilà par quelle route marchérent, & l'incomparable [2] Africain,

patres noſtri viderunt, divinum hominem, Africanum : ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatiſſimos homines & continentiſſimos : ex hoc fortiſſimum virum, & illis temporibus doctiſſimum, M. Catonem illum ſenem : qui profectò ſi nihil ad percipiendam, colendamque virtutem literis adjuvarentur, nunquam ſe ad earum ſtudium contuliſſent.

Quòd ſi non hic tantus fructus oſtenderetur, & ſi ex his ſtudiis delectatio ſola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remiſſionem, humaniſſimam ac liberaliſſimam judicaretis. Nam ceteræ neque temporum ſunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.

[3] Celui que Ciceron fait parler dans ſon Dialogue ſur la Vieilleſſe.

que nos peres ont vû ; & un Lélius, un Furius, modele de ſageſſe, de probité ; & ce vieux [3] Caton, la valeur même, & qui avoit, pour ſon temps, un profond ſavoir. Auroient-ils cultivé les Lettres avec tant d'ardeur, s'ils avoient jugé que ce fût un ſecours inutile pour acquérir la vertu, & pour en bien remplir les devoirs ?

Quand même les Lettres ne produiroient pas de ſi grands fruits, & à n'y chercher que du plaiſir : au moins ne leur refuſera-t-on pas, je crois, d'être l'amuſement le plus doux & le plus honnête. Tous les autres plaiſirs ne ſont, ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Mais les Lettres ſont l'aliment de la jeuneſſe, & la joie de la vieilleſſe ; elles nous donnent de l'éclat dans la proſpérité, & ſont une reſſource, une conſolation dans l'adverſité ; elles ſont les délices du cabinet, ſans embarraſſer ailleurs ; la nuit elles nous tiennent compagnie ; aux champs, & dans nos voyages, elles nous ſuivent,

Quæ ſunt [4] *igitur epularum, aut ludorum, aut ſcortorum voluptates cum his voluptatibus comparandæ? Atque hæc quidem ſtudia doctrinæ. Quæ quidem prudentibus, & bene inſtitutis pariter cum ætate creſcunt: ut honeſtum illud Solonis ſit, quod ait verſiculo quodam, ſeneſcere ſe multa in dies addiſcentem: quâ voluptate animi nulla certè poteſt eſſe major.*

In hoc [6] *genere & naturali & honeſto, duo vitia vitanda ſunt: unum,*

[4] *Senect.* cap. 14.

[5] Plutarque, dans ſes Vies, nous a conſervé le vers Grec de Solon :

Giraſtcô do' a'iei kainà didaſcómenos.

Amyot l'a rendu ainſi :

Je deviens vieux en apprenant toujours.

[6] Offic. I. 6.

[7] Extrait d'un Diſcours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris, en 1704, par M. Dagueſſeau, alors Avocat Général, & depuis Chancelier de France.

» Penſer peu, parler de tout, ne douter » de rien, n'habiter que les dehors de ſon » ame, & ne cultiver que la ſuperficie de » ſon eſprit; s'exprimer heureuſement, avoir

Que deviennent les plaiſirs de la table, les ſpectacles, le commerce des femmes, mis en comparaiſon avec les douceurs que l'étude nous offre pour les perſonnes ſenſées & bien élevées, c'eſt un goût qui croît avec l'âge. Ainſi le vers [5] de Solon, où il dit qu'en vieilliſſant il apprend toujours, lui fait honneur. Aucun plaiſir, qui flate l'eſprit, ne peut ſurpaſſer celui-là.

Il y a deux inconveniens à fuir, en ſe livrant à un goût ſi naturel & ſi louable. L'un, de croire qu'on [7]

» un tour d'imagination agréable, une con-
» verſation legere & délicate, & ſavoir
» plaire ſans ſe faire eſtimer ; être né avec
» le talent équivoque d'une conception
» prompte, & ſe croire par-là au-deſſus de
» la reflexion ; voler d'objets en objets,
» ſans en approfondir aucun ; cueillir rapi-
» dement toutes les fleurs, & ne donner ja-
» mais aux fruits le temps de parvenir à
» maturité, c'eſt une foible peinture de ce
» qu'il a plu à notre ſiécle honorer du nom
» d'eſprit.

ne incognita pro cognitis habeamus ; hiſque temerè aſſentiamur : quod vitium effugere qui volet, (omnes autem velle debent) adhibebit ad conſiderandas res & tempus, & diligentiam. Alterum eſt vitium, quod quidam nimis magnum ſtudium, multamque operam in res obſcuras atque difficiles conferunt, eaſdemque non neceſſarias. Quibus vitiis declinatis, quod in rebus honeſtis & cognitione dignis operæ curæque ponetur, id jure laudabitur.

Præclarè [8] *Plato: Beatum, cui etiam in ſenectute contigerit, ut ſapientiam, veraſque opiniones aſſequi poſſit.*

[8] De Finibus, V. 21.

fait

ſait ce qu'on ne ſait point, & d'avoir la témérité de s'y opiniâtrer. Pour ſe garantir de ce danger, ainſi que nous devons tous le vouloir, il faut donner à l'examen de chaque matiere, & l'attention, & le temps qu'elle demande. L'autre inconvénient eſt de s'appliquer, & avec trop d'ardeur, à des choſes obſcures, difficiles, & qui ne ſont point néceſſaires. Qu'on évite ces deux écueils, on ſera vraiment eſtimable de s'attacher à quelque ſcience honnête & digne de curioſité.

Heureux, dit très-bien Platon, l'homme qui peut, ne fût-ce que dans ſa vieilleſſe, parvenir à être ſage, & à penſer ſainement.

VI.

ALIUD [1] *utile interdum, aliud honeſtum videri ſolet. Falsò : nam eadem utilitatis, quæ honeſtatis eſt regula. Qui hoc non perviderit, ad hoc nulla fraus aberit, nullum facinus. Sic enim cogitans*, Eſt iſtuc quidem honeſtum, verùm hoc expedit, *res à natura copulatas audebit errore divellere : qui fons eſt fraudium, maleficiorum, ſcelerum omnium. Itaque ſi vir bonus habeat hanc vim, ut, ſi digitis concrepuerit, poſſit in locupletium teſtamenta nomen ejus irrepere ; hac vi non utatur : ne ſi exploratum quidem habeat ; id omnino neminem unquam ſuſpicaturum. Homo juſtus, iſque, quem ſentimus virum bonum, nihil cuiquam, quod in ſe transferat, detrahet. Hoc qui admiratur, is ſe, quid ſit vir*

[1] *Offic.* III. 18 & 19.

[2] Maniere de parler, qui tient du proverbe, & qui ſignifie, Faire la plus petite choſe du monde, la choſe qui dépend le plus de nous, & qui coûte le moins.

SUR LA PROBITÉ.

QUELQUEFOIS, d'un côté on croit voir l'utile; & de l'autre, l'honnête. On ſe trompe : car l'utile n'eſt jamais où n'eſt pas l'honnête. Un homme qui doute de cette vérité, ne ſauroit être qu'un fripon, qu'un ſcélérat. Il ſe dira, *Voilà l'honnête, mais voici le bon :* & du moment que l'audace & l'erreur vont juſqu'à ſéparer deux choſes, que l'ordre de la Nature a réunies, la porte eſt ouverte à toute ſorte d'injuſtices & de crimes. Quand donc un homme de bien n'auroit qu'à claquer [2] des doigts pour ſe faire coucher ſur des Teſtamens de gens riches, à l'inſçu du Teſtateur; fût-il même certain de n'en être jamais ſoupçonné, il n'uſeroit pas d'un pareil ſecret. Un homme juſte, & qui eſt ce qu'on entend par *homme de bien*, ne prendra rien à perſonne. Trouver cela étonnant, ce ſeroit abſolument ignorer ce que c'eſt que probité. Quicon-

bonus, nescire fateatur. At verò si quis voluerit animi sui complicatam notionem evolvere, jam se ipse doceat, eum virum bonum esse, qui prosit quibus possit : noceat nemini, nisi lacessitus injuriâ. Quid ergo ? hic non noceat, qui quodam quasi veneno perficiat, ut veros heredes moveat, in eorum locum ipse succedat ? Non igitur faciat [*dixerit quis*] *quod utile sit, quod expediat ? Immò intelligat, nihil nec expedire, nec utile esse, quod sit injustum. Hoc qui non didicerit, bonus vir esse non poterit.*

Incidunt [4] *sæpe causæ, cùm repugnare utilitas honestati videatur ; ut animadvertendum sit, repugnetne pla-*

[3] On auroit tort de croire que Ciceron autorise ici la vengeance. Rien n'est plus solidement, ni plus clairement établi que le pardon des injures, dans les écrits des Philosophes païens. On peut voir le *Criton* & le *Gorgias* de Platon. Hé combien d'exemples qui prouveroient que la pratique répondoit chez eux à la doctrine ? Tout ce que Ciceron veut dire, c'est que la loi naturelle nous permet de repousser l'agresseur injuste, pourvû qu'on se renferme dans les bornes que cette même loi prescrit. A

que voudra développer l'idée confuſe qu'il en a dans l'eſprit, verra par ſes propres lumieres, que l'honnête-homme eſt celui qui fait tout le bien qu'il peut, & qui ne fait de mal à perſonne, ſi ce n'eſt dans le cas [3] d'une légitime défenſe. Or celui qui avec je ne ſais quelle drogue, feroit diſparoître le nom des véritables héritiers, pour ſe mettre à leur place, ne feroit-il de mal à perſonne ?

Mais, dira quelqu'un, négligera-t-on ce qui eſt utile & avantageux ? Répondons à cela, que rien d'injuſte n'eſt avantageux, ni utile. Point de probité à eſperer de qui ne tient pas ce principe.

Il y a bien des cas où l'utile paroît oppoſé à l'honnête, & il faut alors examiner ſi l'oppoſition n'eſt qu'ap-

cela près, il n'eſt jamais permis de faire du mal à perſonne, ni par conſéquent de rendre injure pour injure. Ciceron donne à Céſar une louange bien flateuſe, en lui diſant, *Obliviſci nihil ſoles, niſi injurias.*

[4] *Offic.* III. 12.

nè, an possit cum honestate conjungi. Ejus generis hæ sunt quæstiones : Si [*exempli gratiâ*] *vir bonus Alexandriâ Rhodum magnum frumenti numerum advexerit in Rhodiorum inopia & fame, summâque annonæ caritate : si idem sciat, complures mercatores Alexandriâ solvisse, naves que in cursu, frumento onustas, petentes Rhodum, viderit : dicturusne sit id Rhodiis, an silentio suum quàm plurimo venditurus ?*

Sapientem & bonum virum fingimus : de ejus deliberatione & consultatione quærimus : qui celaturus Rhodios non sit, si id turpe judicet : sed dubitet, an turpe non sit.

In hujusmodi causis aliud Diogeni

[5] Alexandrie, ville bâtie par Alexandre le Grand sur les bords du Nil : d'où, jusqu'à Rhodes, isle célebre de la Méditerranée, le trajet est d'environ cent quarante de nos lieues.

[6] Plusieurs Philosophes ont porté ce même nom. Le plus fameux est Diogene le Cynique, qui étoit de Sinope. Celui dont il s'agit ici, fut l'un des trois députés qui allerent de la part des Athéniens à Rome, sous le Consulat de Scipion & de Marcellus, comme nous l'apprenons dans le *Lucullus* de Ciceron, chap. 45.

parente, ou ſi elle eſt réelle. Voici des cas de cette eſpèce.

On ſuppoſe, par exemple, que la famine étant à Rhodes, & le blé porté à une extrême cherté, un Marchand [5] d'Alexandrie, homme de bien, y débarque quantité de grain. Pluſieurs autres, partis d'Alexandrie, y en conduiſent auſſi; & même il les a vûs en mer. Avertira-t-il les Rhodiens? ou, ne diſant mot, vendra-t-il ſon blé au plus haut prix?

On le ſuppoſe vraiment homme de bien, & reſolu à ne rien taire, ſi la probité l'exige. Mais dans le doute ſi elle l'exige, il délibere ſur le parti qu'il prendra.

Pour l'ordinaire, ſur ces ſortes de queſtions, Diogene [6] de Babylone, Stoïcien du premier ordre, & Antipater ſon diſciple, homme de beaucoup d'eſprit, penſent différemment. Antipater ſoutient, que le vendeur doit nettement déclarer à l'acheteur tout ce qu'il ſait. Au contraire, ſelon Diogene, il n'eſt tenu qu'à ce qui eſt preſcrit par le Droit civil, c'eſt-à-dire, qu'à déclarer ſi la

Babylonio videri ſolet, magno & gravi Stoïco: aliud Antipatro, diſcipulo ejus, homini acutiſſimo. Antipatro, omnia patefacienda, ut ne quid omninò, quod venditor norit, emptor ignoret: Diogeni, venditorem, quatenus jure civili conſtitutum ſit, dicere vitia oportere: cetera ſine inſidiis agere: & quoniam vendat, velle quàm optimè vendere. Advexi, expoſui, vendo meum non pluris quàm cæteri: fortaſſe etiam minoris, cùm major eſt copia. Cui fit injuria?

Exoritur Antipatri ratio ex altera parte: Quid ais? tu cùm hominibus conſulere debeas, & ſervire humanæ ſocietati, eaque lege natus ſis, & ea habeas principia naturæ, quibus parere, & quæ ſequi debeas, ut utilitas tua, communis utilitas ſit: viciſſimque communis utilitas, tua ſit: celabis homines, quid iis adſit commoditatis & copiæ?

Reſpondebit Diogenes fortaſſe ſic: Aliud eſt celare, aliud tacere. Neque ego nunc te celo, ſi tibi non dico, quæ natura deorum ſit, quis ſit finis bonorum: quæ tibi plus prodeſſent cognita,

marchandiſe péche par quelque endroit : après quoi, toute ſupercherie à part, il n'a qu'à vendre, puiſque c'eſt ſon métier, le plus qu'il pourra. Je vous apporte du blé, je le mets en vente, je ne ſuis pas plus cher que d'autres, & peut-être le ſuis-je moins encore, quand la denrée eſt plus commune. A qui fais-je tort ?

Mais, reprend Antipater, n'êtes-vous pas obligé de vous prêter aux beſoins d'autrui, & de procurer le bien général ? Vous êtes né pour cela : & cette loi que la Nature a imprimée dans votre cœur, vous dit que votre intérêt perſonnel doit tourner à l'utilité publique, comme l'utilité publique tourne à votre avantage perſonnel. Pouvez-vous par conſéquent celer à ces Rhodiens, qui ſont des hommes auſſi-bien que vous, les reſſources & l'abondance qu'ils ſont à la veille d'avoir ?

A cela Diogene pourroit repliquer : Entre *celer* une choſe, & la *taire*, il y a de la difference. Que je me taiſe ici ſur la nature des Dieux, ou ſur notre ſouverain bien, dont il

quàm tritici utilitas *: ſed non quidquid tibi audire utile eſt , id mihi dicere neceſſe eſt. Immò verò (inquiet ille) neceſſe eſt , ſi quidem meminiſti , eſſe inter homines naturâ conjunctam ſocietatem. Memini , inquiet ille : ſed num iſta ſocietas talis eſt , ut nihil ſuum cujuſque ſit ? Quod ſi ita eſt , ne vendendum quidem quidquam eſt , ſed donandum.*

Vendat [8] *ædes vir bonus propter aliqua vitia , quæ ipſe norit , cæteri ignorent : peſtilentes ſint , & habeantur ſalubres : ignoretur in omnibus cubiculis apparere ſerpentes ; malè materiatæ , ruinoſæ : ſed hoc præter dominum , nemo ſciat. Quæro , ſi hoc emptoribus venditor non dixerit , ædeſque vendiderit pluris multò , quàm ſe venditurum putarit , num id injuſtè , an improbè fecerit ?*

[7] Toutes les éditions portent , *utilitas* , & je n'ai oſé toucher à un texte généralement reçu. Mais je ſuis bien perſuadé qu'il faut lire , *vilitas* , conjecture propoſée dans le Ciceron de M. le Dauphin. Un peu de Logique ſuffit pour ſentir la juſteſſe , ou plutôt la néceſſité de cette correction.

[8] *Offic.* III. 13.

vous ſeroit plus important d'être inſtruit, que d'avoir du blé [7] à bon compte ; eſt-ce là vous celer quelque choſe ? Tout ce qu'il vous importeroit de ſavoir, je ne ſuis pas obligé de vous l'apprendre. Vous y êtes obligé, répondra Antipater, ſi vous ſongez que les hommes ne ſont tous qu'une ſocieté, dont la Nature eſt l'auteur. J'y ſonge, repartira Diogene : mais les droits de cette ſocieté ſont-ils que perſonne n'ait rien à ſoi ? Il faut donc, ſi cela eſt, ne rien vendre, mais tout donner.

Un honnête-homme vend une maiſon, dont lui ſeul il connoît les défauts. On la croit ſaine, elle eſt empeſtée : on ignore que dans toutes les chambres il y vient des ſerpens : les matériaux n'en valent rien, elle menace ruine ; mais perſonne hors le maître, ne ſait cela. Il garde le ſilence, & vend plus cher de beaucoup, qu'il ne s'en flatoit. Je demande s'il a bleſſé la juſtice, ou la probité ?

Ille verò, inquit Antipater. Quid enim eſt aliud erranti viam non monſtrare, [quod Athenis execrationibus publicis ſancitum eſt] ſi hoc non eſt, emptorem pati ruere, & per errorem in maximam fraudem incurrere ? Plus etiam eſt, quàm viam non monſtrare, nam eſt ſcientem in errorem alterum inducere. Diogenes contrà : Num te emere coëgit, qui ne hortatus quidem eſt ? Ille, quod non placebat, proſcripſit : tu, quod placebat, emiſti. Quòd ſi qui preſcribunt, villam bonam, benèque ædificatam, *non exiſtimantur fefelliſſe, etiam ſi illa nec bona eſt, nec ædificata ratione ; multo minùs, qui domum non laudarunt. Ubi enim judicium emptoris eſt, ibi fraus venditoris quæ poteſt eſſe ? Sin autem dictum non omne*

[9] On ne ſait pas au juſte ce que c'étoit que ces *exécutions publiques* chez les Athéniens, mais en général on voit aſſez que c'étoient des Ordonnances qui ſe liſoient, ou s'affichoient publiquement, & qui menaçoient des plus grieves peines ceux qui ne les ſuivroient pas. Quant à l'article dont il eſt queſtion ici, convenons que s'il eſt honteux aux hommes d'avoir beſoin qu'on les avertiſſe d'un pareil devoir, au moins

Oui ſans doute, répond Antipater. Car, ſi c'eſt un crime, & un crime que les Athéniens [9] flétriſſent par des exécrations publiques, de ne pas montrer le chemin à un paſſant qu'on voit qui s'égare; le vendeur qui laiſſe tomber l'acheteur dans un piége, n'eſt-il pas également coupable, & plus coupable encore, puiſque c'eſt à deſſein, & avec pleine connoiſſance! Mais, reprend Diogene, vous a-t-on forcé d'acheter? on ne vous y a pas même excité. Une maiſon que je n'aime pas, je la vends; & vous, parce qu'elle ſe trouve à votre gré, vous l'acquérez. Que l'affiche porte, *Maiſon à vendre, bonne & bien bâtie*, quoique la maiſon ne ſoit ni bonne ni bien bâtie, on ne dira pas que le vendeur ſoit un fripon; & à plus forte raiſon, s'il n'a point fait l'éloge de ce qu'il vendoit. Quand l'acheteur eſt maître de juger, où ſeroit la fraude du vendeur? On n'eſt pas toujours garant de tout ce qu'on dit,

cette attention dans les Magiſtrats d'Athénes, fait bien voir juſqu'où alloit l'humanité d'un peuple ſi poli.

præstandum est : quod dictum non est, id præstandum putas ? Quid verò est stultius, quàm venditorem, ejus rei quam vendat, vitia narrare ? Quid autem tam absurdum, quàm si domini jussu ita præco prædicet, Domum pestilentem vendo.

Quæ dijudicanda sunt : non enim, ut quæreremus, exposuimus, sed ut explicaremus. Non igitur videtur nec frumentarius ille Rhodios, nec hic ædium venditor celare emptores debuisse. Neque enim id est celare, quidquid reticeas : sed cùm, quod tu scias, id ignorare emolumenti tui causâ velis eos, quorum interest id scire.

[1] Grotius, *de Jure belli & pacis*, liv. II. chap. 12. décide autrement que Ciceron, sur ce qui regarde le marchand de blé. A la vérité, dit-il, ce marchand eût fait une action louable en déclarant tout ce qu'il savoit. Quelquefois même on ne peut y manquer sans blesser les régles de la charité. Mais il ne faut pas, ajoute Grotius, poser, comme fait Ciceron, pour maxime générale, que le silence soit criminel toutes les fois que, pour son profit particulier,

le ſerai-je de ce que je n'ai point dit ? Veut-on que le marchand décrie ſa marchandiſe ? Qu'il ſeroit plaiſant d'entendre un crieur public dire par l'ordre de celui qui l'emploie, *Maiſon empeſtée à vendre.*

Préſentement [1] décidons : car je n'ai propoſé la difficulté que pour la réſoudre. Je ne trouve donc le ſilence innocent, ni dans ce marchand de blé à l'égard des Rhodiens, ni dans le vendeur de cette maiſon à l'égard de l'acheteur : & cela, non qu'il ſoit mal de ne pas toujours dire tout ce qu'on ſait : mais un ſilence affecté, qui tourne à notre profit, & au préjudice d'autrui, voilà ce qui eſt mal.

on ne dit pas une choſe, que ceux à qui vous la cachez ont intérêt de ſavoir. Cela n'a lieu qu'à l'égard des qualités & des circonſtances, qui par elles-mêmes ont quelque liaiſon avec la choſe dont il s'agit. Ainſi la différence qu'il y a entre ces deux Caſuiſtes, c'eſt que Grotius met ſur le compte de la Charité, ce que Ciceron met ſur le compte de la Juſtice. Pour moi, je pardonne volontiers à Ciceron, d'avoir preſque confondu l'un avec l'autre.

Quòd [2] *ſi vituperandi ſunt, qui reticuerunt : quid de iis exiſtimandum eſt, qui orationis vanitatem adhibuerunt ?*

C. Canius, Eques Romanus, nec infacetus, & ſatis litteratus, cùm ſe Syracuſas otiandi [*ut ipſe dicere ſolebat*] *non negotiandi causâ contuliſſet, dictitabat, ſe hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi ſe oblectare ſine interpellatoribus poſſet. Quod cùm percrebuiſſet, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracuſis, venales quidem ſe hortos non habere, ſed licere uti Canio, ſi vellet, ut ſuis : & ſimul ad cœnam hominem in hortos invitavit in poſterum diem. Cùm ille promiſiſſet, tum Pythius, qui eſſet, ut argentarius, apud omnes ordines gratioſus, piſcatores ad ſe convocavit, & ab his petivit, ut ante ſuos hortulos poſtridie piſcarentur : dixitque, quid eos facere vellet. Ad cœnam tempore venit Canius : opiparè à Pythio apparatum convi-*

[2] *Offic.* III. 14.

Puiſque

Puiſque nous blâmons un ſilence affecté, que faut-il penſer de ceux qui feroient ſervir le menſonge à leurs fins ?

Un Chevalier Romain, Canius, qui avoit de l'enjouement, & l'eſprit orné, alla paſſer quelque tems à Syracuſe, où ſon unique affaire, diſoit-il, devoit être de ne rien faire. Là, il parloit ſouvent d'acheter un petit jardin, où il pût, loin des importuns, avoir ſes amis, & ſe réjouïr avec eux. Sur le bruit qui s'en répandit, un certain Pythius, Banquier, lui dit qu'il avoit un jardin, qui n'étoit pas à vendre, mais dont il le prioit d'uſer librement. Il invita en même-tems ſon homme à y ſouper le lendemain. Canius accepta. Pythius, à qui ſa caiſſe attiroit beaucoup de conſidération, fit aſſembler les pêcheurs pour leur demander, que le lendemain ils euſſent à pêcher devant ſon jardin, & il leur détailla ſes ordres. Canius ne manqua pas au rendez-vous. Repas magnifique.

vium : cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat : ante pedes Pythii pisces abjiciebantur. Tum Canius, Quæso inquit, quid est hoc, Pythi ? tantùmne piscium ? tantùmne cymbarum ? Et ille, Quid mirum, inquit ? hoc loco est, Syracusis quidquid est piscium : hæc aquatio : hâc villâ isti carere non possunt. Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio, ut venderet. Gravate ille primò. Quid multa impetrat : emit homo cupidus & locuples, tanti, quanti Pythius voluit, & emit instructos : nomina facit : negotium conficit. Invitat Canius postridie familiares suos. Venit ipse maturè : scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nullæ, [quod sciam] inquit ille : sed hîc piscari nulli solent ; itaque heri mirabar, quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret ? nondum enim Aquilius, collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis cùm ex eo quæreretur, quid esset dolus malus, *respondebat :* Cùm esset aliud simula-

quantité de barques, qui faiſoient un ſpectacle, & qui venoient toutes à l'envi préſenter leur pêche. Les poiſſons tomboient en tas aux pieds de Pythius. Hé, dit Canius, qu'eſt-ce que ceci ? Tout ce poiſſon ? Tant de barques ? Faut-il, reprend Pythius, que cela vous étonne ? Tout le poiſſon de Syracuſe eſt ici. C'eſt le ſeul endroit où il y ait de l'eau. Sans ce lieu-ci, les pêcheurs ne ſauroient où aller. Voilà que Canius ne tient plus contre l'envie d'acheter. D'abord le Banquier ſe défend. A la fin il cede. Canius, plein de ſon idée, & ne regardant pas à l'argent, prend maiſon & meubles, donne tout ce qu'on en veut avoir, fait ſon billet. L'affaire eſt concluë. Il prie ſes amis pour le jour ſuivant. Il y arrive de bonne heure. Il ne voit pas le moindre bateau. Il s'informe du voiſin, s'il n'y a point ce jour-là quelque fête pour les pêcheurs. Aucune que je ſache, dit le voiſin : mais ordinairement on ne pêche point ici, & je ne ſavois hier à quoi attribuer ce que je voyois. Canius

tum, aliud actum. *Hoc quidem sanè luculenter, ut ab homine perito definiendi. Ergo & Pythius, & omnes aliud agentes, aliud simulantes, perfidi, improbi, malitiosi sunt.*

Explica [3] *atque excute intelligentiam tuam, ut videas, quæ sit in eâ species, forma, & notio viri boni. Cadit ergo in virum bonum mentiri emolumenti sui causâ, criminari, præripere, fallere? Nihil profectò minùs. Est ergo ulla res tanti, aut commodum ullum tum expetendum, ut viri boni & splendorem, & nomen amittas? Quid est, quod afferre tantum utilitas ista, quæ dicitur, possit, quantum auferre, si boni viri nomen eripuerit, fidem justitiamque detraxerit? Quid enim inter-*

(3) Offic. III. 20.

de s'emporter. Mais quel remede ? Aquilius, mon collégue & mon ami, n'avoit pas encore publié ſes formules contre le *dol*, où il explique très-bien ce que c'eſt que *dol*, en homme qui ſait définir. C'eſt, dit-il, donner à entendre qu'on veut une choſe, & en faire une autre. Pythius, par conſéquent, & tous autres qui ont de ſemblables détours, ſont gens artificieux, ſans foi, & ſans probité.

Rentrez en vous-même, pour ſavoir ce que c'eſt qu'être homme de bien. Voyez, en développant cette idée, ce qu'elle vous préſente. Trouverez-vous que l'homme de bien puiſſe mentir pour ſon intérêt, calomnier, ſupplanter, tromper ? Rien moins, aſſurément. Qu'eſt-ce qui peut tenir lieu de l'honneur, & vous dédommager du ſacrifice que vous ferez de votre réputation ? Pour une ombre d'utilité, vous allez donc renoncer à la bonne foi & à l'équité, c'eſt-à-dire, ceſſer d'être homme ? Qu'importe, en effet, que la figure

eſt, utrum ex homine ſe quis conferat in belluam, an in hominis figura immanitatem gerat belluæ ?

Facile [4] *de damno eſt. Quid ? ſi vita ejus in periculum veniet, ut eum aliquando neceſſe ſit, aut occupare, aut mori, quid faciet ? Poteſt hoc evenire, ut naufragio facto inveniat aliquem imbecillum, tabulæ inhærentem : aut victo exercitu, fugiens reperiat aliquem vulneratum, equo inſidentem : utrumne aut illum tabulâ, aut hunc equo deturbabit, ut ipſe poſſit evadere ? Si volet juſtus eſſe, non faciet.*

M. Attilius [6] *Regulus, cùm con-*

[4] *Fragm. lib. de Rep.* III.

[5] On trouvera Ciceron bien ſcrupuleux. Mais rappellons ici la maxime fondamentale, qui nous défend de faire à d'autres, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. *Quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris.* Voilà qui ſuffit pour appuyer la déciſion de Ciceron : à moins qu'on ne veuille, par de vaines ſubtilités, diſtinguer eſſentiellement la Juſtice d'avec la Charité.

[6] *Offic.* III. 26 & 27.

humaine vous reſte, ſi dans l'ame il n'y a plus que la férocité de la bête?

Quand il ne s'agit que du pécuniaire, il eſt aiſé de prendre ſon parti. Mais ſuppoſons que l'on ſe trouve dans la néceſſité, ou de faire périr quelqu'un, ou de périr ſoi-même. C'eſt un cas qui peut arriver, ou dans un naufrage, ſi nous rencontrons une perſonne ſaiſie d'une planche, qu'elle n'ait point la force de nous diſputer; ou dans la déroute d'une armée, ſi en fuyant nous rencontrons un homme bleſſé, qui ſoit à cheval. Prendrons-nous la planche à l'un, ou le cheval à l'autre, pour pouvoir nous ſauver? A ne conſulter que la juſtice, nous n'en [5] ferons rien.

Régulus, Conſul pour la ſeconde fois, étant à la tête de nos Troupes en Afrique, & ayant été pris dans une embuſcade par Xantippe, Lacédémonien, qui commandoit l'armée

ſul iterùm in Africa ex inſidiis captus eſſet, duce Xantippo Lacedæmonio : juratus miſſus eſt ad ſenatum, ut, niſi redditi eſſent Pœnis captivi nobiles quidam, rediret ipſe Carthaginem. Is cùm Romam veniſſet, utilitatis ſpeciem videbat : ſed eam, ut res declarat, falſam judicabit : quæ erat talis. Manere in patria, eſſe domi ſuæ cum uxore, cum liberis ; quam calamitatem accepiſſet in bello, communem fortunæ bellicæ judicantem ; tenere conſularis dignitatis gradum : quis hæc neget eſſe utilia ? Quid ſenſes ? Magnitudo animi & fortitudo negat. Num locupletiores quæris auctores ? Harum enim eſt virtutum proprium, nil extimeſcere, omnia humana deſpicere ? nihil, quod homini accidere poſſit, intolerandum putare. Itaque quid fecit ? In ſenatum venit : mandata expoſuit : ſententiam ne diceret, recuſavit : quandiu jurejurando hoſtium teneretur, non eſſe ſe ſenatorem. Atque illud etiam [ô ſtultum hominem, dixerit quiſpiam, & repugnantem utilitati ſuæ !] reddi captivos, negavit eſſe utile : illos enim adoleſcentes eſſe, & bonos duces ; ſe

ennemie,

ennemie, fut envoyé au Sénat, pour demander qu'on rendît quelques prisonniers d'un grand nom ; mais avec ſerment de retourner lui-même à Carthage, s'il n'obtenoit rien. Arrivé à Rome, il trouvoit de l'utilité à réuſſir, mais une ſorte d'utilité dont il reconnut le faux, comme l'événement le prouve. Jouir de ſa patrie, vivre chez lui avec ſa femme, avec ſes enfans, & ne regardant ſa diſgrace que comme on regarde les haſards de la guerre, tenir le rang d'un citoyen, qui a été Conſul : peut-on douter qu'il n'y ait là de l'utile ? Qu'en croyez-vous ? Mais la grandeur d'ame & le courage n'en conviendront pas. Avez-vous mieux à conſulter que ces deux vertus, dont le propre eſt de ne rien craindre, & de perſuader à l'homme que rien de flateur ne doit l'éblouir, que rien de fâcheux ne doit l'effrayer ? Régulus que fit-il donc ? Il parut au Sénat, expoſa le motif de ſon voyage, & refuſa d'opiner, ſous prétexte qu'il n'étoit point Sénateur, tant que ſon ſerment le tenoit entre les mains

jam confectum senectute. Cujus cùm valuisset auctoritas, captivi retenti sunt: ipse Carthaginem rediit; neque eum caritas patriæ retinuit, nec suorum. Neque verò tum ignorabat, sed ad crudelissimum hostem, & ad exquisita supplicia proficisci; sed jusjurandum conservandum putabat. Itaque tum, cùm vigilando necabatur, erat in meliore causa, quàm si domi senex captivus, perjurus consularis remansisset.

(7) Il y a dans le Texte, *vigilando necabatur*, & cela étoit intelligible pour les contemporains de Ciceron, qui savoient de quelle maniere Régulus avoit fini ses jours. Voici ce qu'en rapporte M. Rollin, dans son *Histoire des Carthaginois.*

» Ils (*les Carthaginois*) le tenoient long-
» temps serré dans un noir cachot, d'où
» après lui avoir coupé les paupieres, ils
» le faisoient sortir tout à coup, pour l'ex-
» poser au soleil le plus vif & le plus ar-
» dent. Ils l'enfermerent ensuite dans une
» espèce de coffre tout heriſſé de pointes,
» qui ne lui laissoient aucun moment de re-
» pos ni jour ni nuit. Enfin, après l'avoir
» ainsi long-tems tourmenté par une cruelle
» insomnie, ils l'attacherent à une croix, qui
» étoit le supplice ordinaire chez les Cartha-
» ginois, & l'y firent périr.

de l'ennemi. A la fin pourtant [le grand fou , dira-t-on , d'être allé contre ſon intérêt] il conſeilla de ne point rendre les priſonniers : que c'étoient de braves Officiers, & jeunes, au lieu que ſon âge le rendoit inutile. On s'en tint à ſon avis : de ſorte que les priſonniers furent gardés ; & lui, ſans que les douceurs de ſa patrie, ſans que ſa tendreſſe pour ſa famille balançât la fidélité qu'il croyoit devoir à ſon ſerment, il retourna à Carthage, où il n'ignoroit pas qu'une cruauté ſans bornes lui réſervoit des ſupplices inouïs. Plus heureux dans le ſein des plus cuiſantes [7] douleurs, qu'il ne l'auroit été de vieillir dans ſa maiſon, avec la honte d'avoir flétri les honneurs du Conſulat, & par ſa captivité, & par ſon parjure.

Je cite M. Rollin préférablement aux Anciens, d'où il a tiré ce recit : & cela, pour avoir occaſion de recommander la lecture de ſes ouvrages. Perſonne n'a écrit pour la Jeuneſſe, ni avec de meilleures intentions, ni avec plus de ſuccès.

Cùm [8] *rex Pyrrhus populo Romano bellum ultro intuliſſet, cùmque de imperio certamen eſſet cum rege generoſo ac potente; perfuga ab eo venit in caſtra Fabricii, eique eſt pollicitus, ſi præmium ſibi propoſuiſſet, ſe, ut clam veniſſet, ſic clam in Pyrrhi caſtra rediturum, & eum veneno necaturum. Hunc Fabricius reducendum curavit ad Pyrrhum: idque factum ejus à Senatu laudatum eſt. Atqui ſi ſpeciem utilitatis, opinionemque quærimus, magnum illud bellum perfuga unus, & gravem adverſarium imperii ſuſtuliſſet: ſed magnum dedecus & flagitium, qui-cum laudis certamen fuiſſet, eum non virtute, ſed ſcelere ſuperatum.*

Quæro, quam vim [9] *habeat libra illa Critolaï: qui cùm in alteram lan-*

(8) *Offic.* III. 22.

(9) *Tuſcul.* V. 17. Critolaüs étoit un Philoſophe Péripatéticien.

Pyrrhus avoit entrepris la guerre volontairement, & il étoit queſtion entre le peuple Romain, & ce Roi brave & puiſſant, de ſavoir à qui demeureroit l'Empire. Un transfuge, qui gagna ſecrettement le camp de Fabricius, lui promit que ſi l'on vouloit le recompenſer, il repaſſeroit avec les mêmes précautions au camp de Pyrrhus, & l'empoiſonneroit. Fabricius donna ordre qu'il fût remis entre les mains de Pyrrhus. Cette action fut louée par le Sénat. A ne conſiderer pourtant, que ce qui paroît utile, & paſſe pour tel; il ne falloit que ce transfuge pour ſe débarraſſer d'une affreuſe guerre, & d'un redoutable ennemi. Mais la gloire nous avoit mis les armes à la main contre Pyrrhus: quel opprobre, quelle noirceur d'en triompher, non par la valeur, mais par un crime!

Que ſignifie cette balance de Critolaüs, où il prétendoit que ſi l'on

cem animi bona imponat, in alteram corporis, & externa; tantum propendere illam boni lancem putet, ut terram & maria deprimat.

avoit mis, d'un côté les biens de l'ame ; & de l'autre, les biens du corps, avec tous ceux que la fortune distribue ; ce côté-là l'emporteroit, quand même on mettroit encore de celui-ci, & la terre & les mers?

VII.

NEQUE verò (1) *mihi quidquam præſtabilius videtur, quàm poſſe dicendo tenere hominum cœtus, mentes allicere, voluntates impellere quò velit; unde autem velit, deducere. Hæc una res in omni libero populo, maximèque in pacatis, tranquilliſque civitatibus, præcipuè ſemper floruit, ſemperque dominata eſt. Quid enim eſt aut tam admirabile, quàm ex infinita multitudine hominum exiſtere unum, qui id, quod omnibus naturâ ſit datum, vel ſolus, vel cum paucis facere poſſit? aut tam jucundum cognitu, atque auditu, quàm ſapientibus ſententiis, gravibuſque verbis ornata oratio, & perpolita? aut tam potens, tamque magnificum, quàm populi motus, judicum religiones, ſenatûs gravitatem, unius oratione converti? Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre ſupplicibus, excitare afflictos,*

(1) De Orat. I. 8.

SUR L'ÉLOQUENCE.

RIEN de si beau, selon moi, que de s'attirer l'attention de toute une assemblée ; que de charmer les esprits ; que de pouvoir, ou persuader, ou dissuader comme on veut. Par-tout où le peuple jouit de sa liberté, dans un temps de paix principalement, ce fut toujours là le premier mérite, & ce qui donne le plus de crédit. Qu'y a-t-il, en effet, de si digne d'admiration, qu'un homme qui, dans ce prodigieux nombre d'hommes, fait seul, ou presque seul, valoir des talens que la Nature accorde à tous ? Rien flate-t-il si délicieusement l'esprit & l'oreille, qu'un discours sagement pensé, & noblement exprimé ? Quel empire, quel ascendant comparable à celui de l'Eloquence, puisque sous elle les caprices du peuple, la religion des Juges, la gravité du Sénat, tout plie ? Qu'y a-t-il de plus généreux, de plus royal, & qui marque plus un

dare ſalutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quid autem tam neceſſarium, quàm tenere ſemper arma, quibus vel tectus ipſe eſſe poſſis, vel provocare improbos, vel te ulciſci laceſſitus?

Age verò, ne ſemper forum, ſubſellia, roſtra, curiamque meditere, quid eſſe poteſt in otio aut jucundius, aut magis proprium humanitatis, quàm ſermo facetus, ac nulla in re rudis? Hoc enim uno præſtamus vel maximè feris, quod colloquimur inter nos, & quod exprimere dicendo ſenſa poſſumus. Quamobrem quis hoc non jure miretur, ſummeque in eo elaborandum eſſe arbitretur, ut, quo uno homines maximè beſtiis præſtent, in hoc hominibus ipſis antecellat?

Ut verò jam ad illa ſumma venia-

(2) Je ne donne qu'une eſpéce d'équivalent. *Forum*, étoit le lieu où les Préteurs rendoient la juſtice. *Subſellia*, les bancs, les ſiéges où les Juges étoient aſſis. *Roſtra*, la Tribune d'où l'on haranguoit le peuple. *Curia*, le lieu où s'aſſembloit le Sénat.

grand cœur, que d'assister l'innocent, que de rétablir l'opprimé, que de proteger le foible, que de conserver la vie à ceux-ci, & de sauver l'exil à ceux-là ? Qu'y a-t-il enfin de si nécessaire, que d'avoir toujours des armes redoutables aux méchans, & qui nous mettent à couvert des insultes, ou en état de les venger ?

Mais pour laisser un peu à part (2) les procès & les affaires, le Barreau & le Sénat ; quel plus doux plaisir, & qui convienne mieux à l'homme, que d'avoir quand nous sommes maîtres de quelques momens, une conversation aimable & polie ? L'usage que nous avons de la parole, & la faculté de nous communiquer ainsi nos pensées, est ce qui nous distingue le plus des bêtes. Pouvoir donc l'emporter sur les autres hommes, en ce qui fait principalement que l'homme l'emporte sur la brute, n'est-ce pas quelque chose de merveilleux, & qui mérite qu'on fasse ses derniers efforts pour y réussir ?

Voici le plus beau trait enfin, à l'honneur de l'Eloquence. Quelle au-

mus ; quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à fera, agrestique vita ad hunc humanum cultum, civilemque deducere ? Nam [3] *fuit quoddam tempus, cùm in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant ; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur : nemo nuptias viderat legitimas : non certos quisquam inspexerat liberos : non jus æquabile quid utilitatis haberet, acceperat. Ita propter errorem, atque insscitiam, cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendam viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus. Quo tempore quidam, magnus videlicet vir & sapiens, cognovit, quæ materia esset, & quanta ad maximas res oportunitas animis inesset hominum, si quis eam posset elicere, & præcipiendo meliorem reddere : qui dispersos homines in agris, & in tectis silvestribus abditos, ratione quâdam com-*

(3) De Invent. I. 2.

tre force que celle-là, put engager les hommes disperses, & féroces qu'ils étoient, à se réunir & à se civiliser ? Car il y a eu un tems où, à la maniere des bêtes, ils erroient dans les campagnes, & se nourrissoient de leur proie. Presque tout se décidoit par la force corporelle, rien par la raison. Alors nulle religion, nul devoir : point de loi pour les mariages : un pere ne savoit de quel enfant il étoit pere. On ne sentoit pas de quelle utilité il est d'avoir des principes d'équité. Au milieu de l'ignorance & de l'erreur, on étoit tyrannisé par d'aveugles passions, à qui les forces du corps, dangereuses compagnes, fournissoient les moyens de s'assouvir. Quelqu'un, dont les lumieres étoient superieures, ayant étudié alors ce que c'est que l'homme, comprit qu'en l'instruisant, & mettant en œuvre les qualités de son ame, il y avoit de quoi en faire quelque chose de grand. Pour y réussir, il obtint que ces hommes épars dans les champs, où des feuillages leur servoient de retraite, se rassemblas-

pulit unum in locum, & congregavit, & eos in unamquamque rem inducens utilem atque honeſtam, primo propter inſolentiam reclamantes, deinde propter rationem, atque orationem ſtudioſiùs audientes, ex feris & immanibus, mites reddidit & manſuetos.

Ac mihi quidem videtur hoc nec tacita, nec inops dicendi ſapientia perficere potuiſſe, ut homines à conſuetudine ſubito converteret, & ad diverſas vitæ rationes traduceret. Age verò, urbibus conſtitutis, ut fidem colere, & juſtitiam retinere diſceret, & aliis parere ſuâ voluntate conſueſcerent, ac non modò labores excipiendos communis commodi causâ, ſed etiam vitam amittendam exiſtimarent : qui tandem fieri potuit, niſi homines ea, quæ ratione invenisſent, eloquentiâ perſuadere potuiſſent ? Profectò nemo, niſi gravi ac ſuavi commotus oratione, cùm viribus plurimùm poſſet, ad jus voluiſſet ſine vi deſcendere : ut inter quos poſſet excellere, cum iis ſe pateretur æquari, &

ſent dans un même lieu : & là, travaillant à leur mettre devant les yeux l'utile & l'honnête, d'abord il les trouva peu ſoumis à des vérités ſi nouvelles pour eux : mais gagnant leur attention de plus en plus, il leur fit enfin goûter la raiſon ; & de ſauvages, de farouches qu'ils étoient, il les rendit doux & humains.

Un changement & ſi prompt & ſi conſidérable, fut, ſans doute, l'ouvrage de l'Eloquence autant que de la Sageſſe. Et lorſqu'une fois il y eut des villes établies, auroit-on pu, ſi l'Eloquence n'avoit appuyé ce que la raiſon propoſoit, cimenter la bonne foi & la juſtice, accoûtumer les hommes à la ſubordination, & les déterminer, ne diſons pas ſeulement à ne point épargner leurs peines, mais à ſacrifier même leur vie pour le bien public ? Aſſurément il fallut la voie de la perſuaſion, pour amener ceux qui ſe ſentoient les plus forts, à trouver bon qu'un Juge décidât de leurs interêts à ſe mettre ainſi au niveau des plus foibles, & à perdre volontairement l'habitude où ils étoient de

ſua voluntate à jucundiſſima conſuetudine recederet, quæ præſertim jam naturæ vim obtineret propter vetuſtatem.

Oratorum [4] *genera eſſe dicuntur tanquam poëtarum. Id ſecus eſt: nam alterum eſt multiplex. Poëmatis enim tragici, comici, epici, melici etiam, ſuum quodvis eſt diverſum à reliquis. Itaque & in tragœdia comicum vitioſum eſt, & in comœdia turpe tragicum: & in ceteris ſuus eſt cujuſque certus ſonus, & quædam intelligentibus nota vox. Oratorum autem ſi quis ita numerat plura genera, ut alios grandes, aut graves, aût copioſos: alios tenues, aut ſubtiles, aut breves: alios eis interjectos, & tanquam medios putet; de hominibus dicet aliquid, de re parum.*

(4) Ibid. Cap. 2.

ſe faire juſtice eux-mêmes ; habitude tout-à-fait commode, & ſi ancienne, qu'elle paſſoit pour loi de la Nature.

On prétend qu'il y a divers genres d'Orateurs, ainſi que de Poëtes. C'eſt ce qui n'eſt point. A la vérité il y a des Poëtes Tragiques, il y en a de Comiques, d'Epiques, de Lyriques : & ce ſont autant de genres différens. Dans la Tragédie, le Comique fait un mauvais effet : le Tragique n'en fait pas un meilleur dans la Comédie. Ainſi des autres eſpèces de Poëſies : le ton de chacune eſt marqué, & les connoiſſeurs ne s'y trompent point. Mais dans l'art oratoire, lorſqu'on dira que ceux-ci ont de la nobleſſe, de la force, de l'abondance ; que ceux-là ſe bornent à la ſimplicité, à l'exactitude, à la préciſion ; & qu'enfin il y en a qui tiennent comme le milieu entre ces deux caracteres ; ce ſont là des différences qui portent, non ſur l'art même, mais ſur ceux qui le cultivent. On dit des Orateurs, ce qu'ils ſont : mais à l'égard de l'Elo-

In re enim, quod optimum sit, quæritur : in homine dicitur, quod est.

Optimus [5] *est orator, qui dicendo animos audientium & docet, & delectat, & permovet. Docere debitum est : delectare, honorarium : permovere, necessarium. Hæc ut alius meliùs, quàm alius concedendum est : verùm id fit, non genere, sed gradu.... Ea igitur omnia in quo summa, erit orator peritissimus : in quo media, mediocris : in quo minima, deterrimus. Et appellabuntur omnes, oratores, ut pictores appellantur etiam mali. Nec generibus inter sese, sed facultatibus different. Itaque nemo est orator, qui se Demosthenis similem esse nolit : at Menander Homeri noluit ; genus enim erat aliud. Id non est in oratoribus ; aut si est, ut alius gravitatem sequens, subtilitatem fugiat : contrà, alius acutiorem se,*

(5) *De Opt. gen. Orat.* cap. 1.

(6) Voyez l'*Index Latinus* du Ciceron de M. le Dauphin, au mot *Honorarius*.

(7) Ménandre Athenien, ne fit que des Comédies, & il y excella.

quence, il s'agit de savoir ce qu'elle doit être.

Un Orateur parfait, c'est celui qui sait instruire son auditeur, lui plaire, & le toucher. Instruire, est d'obligation : plaire, est [6] de surérogation : toucher, est de toute nécessité. Que les uns rempliſſent mieux ces devoirs, & les autres moins bien, cela dit inégalité de mérite, mais dans un même genre. Ainsi l'Orateur est parfait, ou médiocre, ou mauvais, selon qu'il remplit ses devoirs parfaitement, médiocrement, ou mal. Tous ont le titre d'Orateurs, comme le plus misérable Peintre est appellé Peintre. Ce n'est point l'art qui met de la différence entre eux, c'est le talent. Aussi n'y a-t-il point d'Orateur, qui ne voulût ressembler à Démosthène : mais [7] Ménandre n'a point voulu ressembler à Homère ; il travailloit dans un autre genre. Voilà ce qui n'est point vrai des Orateurs. Si l'un, sous prétexte qu'il cherche à mettre de la force dans son discours, néglige la précision : si l'autre, pour être plus serré,

quàm ornatiorem, velit : etiam si est in genere tolerabili, certè non est in optimo : siquidem, quod omnes laudes habet, id est optimum.

Ac mihi (8) *quidem sæpenumero in summos homines, ac summis ingeniis præditos intuenti, quærendum esse visum est, quid esset, cur plures in omnibus rebus, quàm in dicendo admirabiles extitissent. Nam quocumque te animo, & cogitatione converteris, permultos excellentes in quoque genere videbis, non mediocrium artium, sed propè maximarum. Quis enim est, qui, si clarorum hominum scientiam rerum gestarum vel utilitate, vel magnitudine metiri velit, non anteponat Oratori Imperatorem ? Quis autem dubitet, quin belli duces ex hac una civitate præstantissimos pænè innumerabiles ; in dicendo autem excellentes vix paucos proferre*

(8) De Orat. I. 2, 3, 4, 5.

ne s'attache point aux ornemens : quoique l'un & l'autre ſe faſſent ſupporter, on ne dira qu'aucun d'eux ſoit parfait ; car la perfection eſt l'aſſemblage de toutes les bonnes qualités.

Toutes les fois que je me remets devant les yeux ce qu'il y a eu de grands hommes & d'eſprits ſupérieurs, je me fais cette queſtion, d'où vient qu'il y en a plus qui ont excellé dans tous les autres arts, que dans celui de l'Eloquence. Parcourez les autres genres, où il faut du mérite ; ceux-mêmes où il en faut le plus ; & vous n'en trouverez point où beaucoup de gens ne ſoient parvenus à ſe faire admirer. Qui, par exemple, ne mettra pas au deſſus de l'Orateur, le Général d'armée, ſi c'eſt par l'utilité & par la grandeur des actions que l'on apprécie le mérite ? Rome cependant, Rome ſeule a produit une infinité d'illuſtres Guerriers, tandis qu'à peine citerons-nous un bien petit nombre de bons Orateurs. Pour des hommes ſages & capables de gou-

possimus ? Jam verò consilio ac sapientiâ qui regere ac gubernare rempublicam possent, multi nostrâ, plures patrum memoriâ, atque etiam majorum exstiterunt : cùm boni, perdiu nulli, vix autem singulis ætatibus singuli tolerabiles Oratores invenirentur.

Ac, ne quis fortè cum aliis studiis, quæ reconditis in artibus, atque in quadam varietate literarum versentur, magis hanc dicendi rationem, quàm cum imperatoris laude, aut cum boni Senatoris prudentiâ comparandam putet ; convertat animum ad ea ipsa artium genera, circumspiciatque qui in iis floruerint, quamque multi : sic facillimè, quanta Oratorum sit, semperque fuerit paucitas, judicabit.

Neque enim te fugit laudatorum artium omnium procreatricem quandam, & quasi parentem, eam, quam Philosophian *Græci vocant, ab hominibus doctissimis judicari ; in qua difficile est enumerare, quot viri, quantâ scientiâ, quantâque in suis studiis varietate, & copiâ fue-*

(9) Ciceron, dans son livre *de claris Oratoribus*, chap. 15, ne remonte qu'à Céthégus, qui fut Consul en l'année 550.

verner, nous en avons eu plusieurs de notre temps : nos peres, nos ancêtres en avoient encore plus que nous : mais des Orateurs, le premier qu'on ait pu [9] estimer, n'est venu que bien tard, & à peine chaque siécle en a-t-il fourni un de suportable.

On me dira que le mérite de l'Orateur, & celui du Général d'armée, ou d'un bon Sénateur, n'ont point assez de rapport, & qu'il vaudroit mieux ici ne parler que des arts, qui tiennent à la littérature. Renfermons-nous-y donc, & voyons dans quelque autre genre que ce soit, combien de noms célébres s'offrent à nous. Rien ne prouve mieux à quel point il est vrai, que tous les temps furent stériles en Orateurs.

Vous savez que celle des sciences qui est regardée comme la source & la mere de toutes les autres, c'est la *Philosophie*, ainsi que l'appellent les Grecs. Or il ne seroit pas aisé de compter les Philosophes, qui ont brillé par l'étendue, par la variété, par la profondeur de leur savoir ; & qui, loin de se borner à quelque ob-

rint, qui non una aliqua in re ſeparatim elaborarint, ſed omnia, quæcunque eſſent, vel ſcientiæ perveſtigatione, vel diſſerendi ratione comprehenderint. Quis ignorat, ii qui mathematici vocantur, quanta in obſcuritate rerum, & quàm recondita in arte, & multiplici, ſubtilique verſentur? quo tamen in genere ita multi perfecti homines exſtiterunt, ut nemo ferè ſtuduiſſe ei ſcientiæ vehementiùs videatur, quin, quod voluerit, conſecutus ſit. Quis muſicis, quis huic ſtudio literarum, quod profitentur ii qui grammatici vocantur, pœnitus ſe dedidit, quin omnem illarum artium pœnè infinitam vim, & materiam ſcientiâ & cognitione comprehenderit?

Verè mihi hoc videor eſſe dicturus: ex omnibus iis, qui in harum artium ſtudiis liberaliſſimis ſint, doctriniſque verſati, minimam copiam poëtarum egregiorum exſtitiſſe: atque in hoc ipſo numero, in quo perrarò exoritur aliquis excellens, ſi diligenter, & ex noſtrorum, & ex Græcorum copia comparare voles, multò tamen pauciores oratores, quàm poëtæ boni reperientur.

(1) Par ce mot, *Grammairien*, on entend

jet détaché, ont embraſſé tout, ont raiſonné ſur tout. Quoique les Mathématiques ſoient un amas de connoiſſances abſtraites, & qui demandent une grande pénétration ; tel a pourtant été le nombre des habiles Mathématiciens, qu'on diroit que perſonne n'ait voulu s'appliquer à cette ſcience, qu'il n'y ait réuſſi. Quelqu'un s'eſt-il bien mis dans l'eſprit d'apprendre de la Muſique ou d'acquerir cette ſorte d'érudition, qui eſt le partage des (1) Grammairiens, qu'il n'en ſoit venu à bout, quoique la quantité des choſes qu'il faut ſavoir pour cela, ſoit preſque infinie ?

Je crois pouvoir dire avec vérité, que la Poëſie eſt celui de tous les beaux arts, où l'on a le moins de chef-d'œuvres : & cependant, à examiner ce que Rome & la Gréce ont produit dans ce genre-là-même où il eſt ſi rare d'exceller, on verra qu'il y a encore bien moins de bons Orateurs, que de bons Poëtes.

tendoit autrefois un Savant, qui poſſedoit tout ce qu'on entend aujourd'hui par le mot de *Belles-lettres*, en François.

Quod hoc etiam mirabilius debet videri, quia ceterarum artium ſtudia ſerè reconditis, atque abditis è fontibus hauriuntur: dicendi autem omnis ratio in medio poſita, communi quodam in uſu, atque in hominum more & ſermone verſatur: ut in cæteris id maximè excellat, quod longiſſimè ſit ab imperitorum intelligentia, ſenſuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum ſit à vulgari genere orationis, atque à conſuetudine communis ſenſus abhorrere.

Ac ne illud quidem verè dici poteſt, aut plures ceteris artibus inſervire, aut majore delectatione, aut ſpe uberiore, aut præmiis ad perdiſcendum ampliori-bus commoveri. Atque ut omittam Græciam, quæ ſemper eloquentiæ princeps eſſe voluit, atque illas omnium doctrinarum inventrices Athenas, in quibus ſumma dicendi vis & inventa eſt, & perfecta: in hac ipſa civitate profectò nulla unquam vehementiùs, quàm eloquentiæ ſtudia viguerunt. Nam poſteaquam, imperio omnium gentium conſti-

Mais ce qui augmente encore ici la ſurpriſe, c'eſt que pour les autres ſciences il faut chercher au loin, & creuſer profondément : au lieu que l'Orateur n'emploie que des raiſons & des expreſſions, qui appartiennent à tout le monde. Tellement que ce qu'on admire le plus dans les autres ſciences, c'eſt ce qui eſt le moins à la portée des ignorans, & le moins intelligible : qu'en matiere d'Eloquence, au contraire, le plus inſigne défaut eſt de ne pas parler comme les autres, & pour ſe faire entendre de tous.

On ne ſauroit, au reſte, prétexter que l'Eloquence ait éte moins cultivée ; qu'elle ſoit moins attrayante d'elle-même ; qu'elle promette des récompenſes moins flateuſes. Car, ſans parler de la Grèce, où l'on s'eſt toujours piqué d'y exceller, ni d'Athènes qui a été le berceau de tous les beaux arts, & à qui l'art de la parole doit ſon origine & ſa perfection ; jamais nos Romains, depuis qu'ils ont été les maîtres de l'univers, n'ont montré plus d'ardeur pour au-

tuto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni eniten-dum putavit. Ac primo quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam vim, neque aliquod præceptum artis esse arbitrarentur; tantum, quantum ingenio, & cogitatione poterant, consequebantur. Post autem, auditis Oratoribus Græcis, cognitisque eorum litteris, adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagrarunt. Excitabat eos magnitudo, & varietas, multitudoque in omni genere causarum, ut ad eam doctrinam, quam suo quisque studio consecutus esset, adjungeretur usus frequens, qui omnium magistrorum præcepta superaret. Erant autem huic studio maxima, quæ nunc quoque sunt proposita præmia, vel ad gratiam, vel ad opes, vel ad dignitatem. Ingenia verò (ut multis rebus possumus judicare) nostrorum hominum multum ceteris hominibus omnium gentium præstiterunt.

Quibus de causis, quis non jure miretur, ex omni memoria ætatum, tem-

cune ſorte d'étude, que pour l'Eloquence. Une paix durable leur ayant dès-lors procuré du loiſir, tous ceux de nos jeunes gens que l'amour de la gloire conduiſoit, tournerent leurs vûës & leurs efforts de ce côté-là. Point de méthode d'abord: nul exercice pour ſe former, nul ſoupçon qu'il y eût des régles: ils ſe livroient à leur génie. Mais enſuite, lorſqu'ils eurent connu le goût des Grecs, entendu leurs Orateurs, & pris des maîtres, la paſſion de l'Eloquence fut portée au ſuprême degré. Une foule d'affaires importantes, & dans tous les genres, fourniſſoit ſans ceſſe l'occaſion de parler: enſorte qu'à l'étude du cabinet, on joignoit un fréquent uſage, le meilleur de tous les maîtres. Alors comme aujourd'hui, c'étoit la route de la faveur, des richeſſes, des honneurs. Ajoûtons (car le fait eſt prouvé d'ailleurs,) qu'il y a toujours eu plus d'eſprit chez les Romains, que dans le reſte du monde.

Peut-on, cela étant, n'être pas ſurpris de trouver dans toute l'Anti-

porum, civitatum, tam exiguum Oratorum numerum inveniri? Sed nimirum majus est hoc quiddam, quàm homines opinantur, & pluribus ex artibus, studiisque collectum. Quis enim aliud in maxima discentium multitudine summâ magistrorum copiâ, præstantissimis hominum ingeniis, infinitâ causarum varietate, amplissimis eloquentiæ propositis præmiis, esse causæ putet, nisi rei quandam incredibilem magnitudinem, ac difficultatem?

Est enim & scientia comprehendenda rerum plurimarum, sine qua verborum volubilitatis inanis, atque irridenda est: & ipsa oratio conformanda non solùm electione, sed etiam constructione verborum: & omnes animorum motus, quos hominum generi rerum natura tribuit, penitus pernoscendi; quod omnis vis ratioque dicendi in eorum, qui audiunt, mentibus aut sedandis, aut excitandis expromenda est. Accedat eodem oportet lepos quidam, facetiæque, & eruditio libero digna, celeritasque & brevitas, & respondendi, & lacessendi, subtilè

quité, & quelque part que ce ſoit, une ſi grande diſette d'Orateurs ? Sans doute, leur art eſt quelque choſe de plus grand, & demande plus de talens réunis, que l'on ne penſe. Car enfin, de ce qu'il y a tant de beaux génies qui s'y appliquent, tant d'habiles maîtres qui l'enſeignent, tant d'heureux & de riches ſujets à manier, tant de recompenſes, & cependant ſi peu de ſuccès : que conclure de-là, ſi ce n'eſt que l'art eſt donc d'une étonnante difficulté ?

Auſſi eſt-il néceſſaire pour y réuſſir, que l'on ait un grand fonds de connoiſſances ; ſans quoi ce ne ſeroit qu'un flux de paroles, vain & digne de riſée. Il faut un ſtyle qui frappe autant par le choix que par l'arrangement des mots. Et comme l'eſſentiel conſiſte, tantôt à émouvoir les paſſions, tantôt à les calmer, il faut connoître tous ces reſſorts ſecrets, que la Nature cacha dans le cœur humain. Joignez à cela une certaine grace, de l'enjouement, un ſavoir d'homme bien né, avec de la vivacité à repartir, & à lancer des traits

venuſtate, atque urbanitate conjunctæ. Tenenda præterea eſt omnis antiquitas, exemplorumque vis : neque legum, aut juris civilis ſcientia negligenda eſt. Nam quid ego de actione ipſâ plura dicam ? quæ motu corporis, quæ geſtu, quæ vultu, quæ vocis conformatione, ac varietate moderanda eſt : quæ ſola per ſe ipſa quanta ſit, hiſtrionum levis ars, & ſcena declarat : in qua cùm omnes in oris, & vocis, & motûs moderatione elaborent, quis ignorat, quàm pauci ſint, fuerintque, quos animo æquo ſpectare poſſimus ? Quid dicam de theſauro rerum omnium memoria ? quæ niſi cuſtos inventis cogitatiſque rebus, & verbis adhibeatur, intelligimus omnia, etiamſi præclariſſima fuerint, in oratore peritura.

Quamobrem mirari deſinamus, quæ cauſa ſit eloquentium paucitatis, cùm ex illis rebus univerſis eloquentia conſtet, quibus in ſingulis elaborare permagnum eſt.

piquans, mais fins & délicats. On doit posséder l'Antiquité, & avoir en main les exemples qu'elle fournit. On ne doit pas ignorer les Loix, ni le Droit civil. Parlerai-je de l'action, qui ambrasse tout à la fois, & les attitudes, & les gestes, & les regards, & la maniere de gouverner sa voix? Jugeons de cette difficulté par un art frivole, qui est celui des Comédiens, dont l'étude unique est de bien déclamer. Qui ne sait combien les bons Acteurs ont été rares dans tous les temps? Parlerai-je de la mémoire, qui est le dépôt universel des pensées & des paroles? Quelques thrésors que l'Orateur amasse, s'il manque de mémoire pour les conserver, ils sont perdus.

Puisque l'Eloquence réunit tant de talens, dont chacun à part exige tant de soin, ne cherchons plus d'où vient qu'il y a si peu de bons Orateurs.

VIII.

QUA)(1) *quidem* (amicitia) *haud ſcio, an, exceptâ ſapientiâ, quidquam melius homini ſit à diis immortalibus datum. Divitias alii præponunt, bonam alii valetudinem, alii potentiam, alii honores, multi etiam voluptates. Belluarum hoc quidem extremum eſt : illa autem ſuperiora, caduca & incerta, poſita non tam in noſtris conſiliis, quàm in fortunæ temeritate.*

Qui autem in virtute ſummum bonum ponunt, præclarè illi quidem : ſed hæc ipſa virtus amicitiam & gignit, & continet : nec ſine virtute amicitia eſſe ullo pacto poteſt.

Jam virtutem ex conſuetudine vita ſermoniſque noſtri interpretemur : nec eam, ut quidam docti, verborum mag-

(1) *De Amicitia*, cap. 6.

(2) Les Stoïciens. Voyez ci-deſſus, pag. 124, l'idée qu'ils donnoient de leur Sage.

SUR L'AMITIÉ.

APRÈS la ſageſſe, je regarde l'amitié comme le plus riche préſent que nous faſſent les Dieux immortels. D'autres préferent l'opulence, d'autres la ſanté, d'autres la puiſſance, d'autres les honneurs, & pluſieurs même la volupté. Ce dernier eſt le partage des brutes: & à l'égard du reſte, ce ſont choſes fragiles, incertaines, & qui dépendent moins de notre prudence, que de la fortune & de ſes caprices.

Quant à ceux qui comptent la vertu pour le bien ſuprême, ils ont grande raiſon. Mais la vertu même eſt ce qui fait naître l'amitié; elle en eſt le ſoutien, & il ne peut y avoir d'amitié ſans vertu.

A ce mot de *vertu*, n'attachons ici que l'idée qu'il préſente communément, & dans le langage reçu: ſans nous regler ſur la magnificence des termes, que certains (2) Doctes emploient. Regardons comme d'hon-

nificentiâ metiamur ; viroſque bonos eos qui habentur, numeremus, Paulos, Catones, Gallos, Scipiones, Philos. His communis vita contenta eſt. Eos autem omittamus, qui omninò nuſquam reperiuntur.

Tales igitur inter viros, amicitia tantas opportunitates habet, quantas vix queo dicere. Principio, cui poteſt eſſe vita vitalis, *ut ait Ennius, qui non in amici mutua benevolentia conquieſcat ? quid dulcius, quàm habere, quicum omnia audeas ſic loqui, ut tecum ? Quis eſſet tantus fructus in proſperis rebus, niſi haberes, qui illis æquè ac tu ipſe, gauderet ? Adverſas verò ferre difficile eſſet ſine eo, qui illas graviùs etiam, quàm tu, ferret.*

Denique ceteræ res, quæ expetuntur, opportunæ ſunt ſingulæ rebus ferè ſingulis : divitiæ, ut utare : opes, ut colare : honores, ut laudere : voluptа-

(3) L'expreſſion d'Ennius, *vita vitalis*, ne peut ſe rendre en François.

nêtes-gens ceux qu'on reconnoît pour tels, les Paulus, les Catons, les Gallus, les Scipions, les Philus. On ne demande rien de plus dans le commerce du monde. Ainſi laiſſons là ces Sages, qui ne ſe trouvent nulle part.

Une amitié donc, liée avec des gens qui reſſemblent à ceux que je nomme, devient une ſource intariſſable d'agrémens. Eſt-ce (3) vivre, que de n'avoir pas à ſe repoſer dans le ſein d'un ami ? Quelle douceur comparable à celle d'avoir avec qui parler de tout, auſſi librement qu'avec ſoi-même ? Ce qui vous arrive d'heureux, vous flateroit-il également, ſi perſonne n'y étoit auſſi ſenſible que vous ? Et dans un accident fâcheux, où trouver de la conſolation, ſi ce n'eſt dans un ami, pour qui vos peines ſont encore plus accablantes que pour vous ?

Tous les autres objets de nos deſirs ſont preſque bornés chacun à leur utilité propre. Vous aurez des richeſſes, c'eſt pour en faire uſage ; du crédit, pour être conſidéré ; des honneurs, pour être loué ; du plaiſir,

tes ut gaudeas : valetudo , ut dolore careas , & muneribus fungare corporis. Amicitia res plurimas continet : quoquò te verteris , præsto est : nullo loco excluditur : nunquam intempestiva , nunquam molesta est. Itaque non aquâ , non igni , ut aiunt , pluribus locis utimur , quàm amicitiâ.

Neque ego nunc de vulgari , aut de mediocri , (quæ tamen ipsa & delectat , & prodest) sed de vera & perfecta loquor , qualis eorum , qui pauci nominantur , fuit. Nam & secundas res , splendidiores facit amicitia , & adversas partiens communicansque , leviores. Cumque plurimas & maximas commoditates amicitia contineat , tum illa nimirum præstat omnibus , quòd bona spe prælucet in posterum , nec bebilitari animos aut cadere patitur.

Verum etiam amicum qui intuetur ,

(4) C'est ce que Ciceron éprouva pendant son exil , de la part d'Atticus. Il est donc assez visible qu'ici son dessein a été de témoigner son souvenir , & d'immortaliser sa reconnoissance , dans un Dialogue *sur l'Amitié* , dédié à Atticus.

pour le goûter ; de la ſanté, pour ne point ſouffrir, & pour réſiſter aux fatigues du corps. Mais l'amitié eſt d'une reſſource infinie. Par-tout elle s'offre à vous ; par-tout elle a lieu : jamais elle n'eſt importune, jamais onereuſe. Auſſi eſt-ce un proverbe, Que l'amitié, pour l'utilité, va de pair avec le feu & l'eau.

Je ne dis pas cela d'une amitié foible & commune, qui pourtant ne laiſſe pas d'avoir ſon prix, & ſes agrémens. Je parle d'une ſincére, d'une parfaite amitié, dont, à la vérité, on ne cite que bien peu d'exemples. Celle-ci donne à la proſpérité un nouvel éclat. Dans l'adverſité, comme elle en partage le poids, elle la rend plus legere : & parmi les bons offices qu'elle nous prodigue alors, ce qu'il y a d'eſſentiel, c'eſt qu'en nous mettant (4) un avenir favorable devant les yeux, elle ne ſouffre pas que notre courage ſuccombe.

Avoir un ami, c'eſt avoir un autre ſoi-même. Quand l'un eſt abſent, l'autre le remplace. Si l'un eſt riche, l'autre ne manque de rien. Si l'un

tanquam exemplar aliquod intuetur sui. Quocirca & absentes adsunt, & egentes abundant, & imbecilles valent, &, quod difficilius dictu est, mortui vivunt: tantus eos honos, memoria, desiderium prosequitur amicorum. Ex quo illorum beata mors videtur: horum vita laudabilis.

Sæpissimè (5) *mihi de amicitia cogitanti, maximè illud considerandum videri solet: num propter imbecillitatem atque inopiam desiderata sit amicitia; ut dandis recipiendisque meritis, quod quisque minùs per se ipse posset, id acciperet ab alio, vicissimque redderet? an esset hoc quidem proprium amicitiæ; sed antiquior, & pulchrior, & magis à naturâ ipsâ profecta alia causa?*

Amor enim (ex quo amicitia nominata,) princeps est ad benevolentiam conjungendam. Nam utilitates quidem etiam ab iis percipiuntur sæpe, qui

(5) De Amicitia, cap. 8, & 9.

est

eſt foible, l'autre lui donne des forces. Et pour dire quelque choſe de plus, celui qui meurt le premier, renaît dans la conſtante eſtime, dans le ſouvenir tendre, dans les continuels regrets de l'autre. Pour la mort, il ſemble que ce ſoit une douceur; & pour le ſurvivant, un mérite.

Quand je penſe à l'amitié, ce qui m'arrive ſouvent, je trouve qu'un point digne d'examen, c'eſt, ſi elle doit ſa naiſſance à la foibleſſe & aux beſoins de l'homme, qui font que chacun, par un commerce réciproque de bons offices, cherche à ſe procurer ce qu'il n'a point de ſon fonds: ou ſi, ces bons offices n'étant regardés que comme une ſuite de l'amitié, elle a une origine antérieure, plus noble, & qui part de la Nature même?

Parmi les raiſons qui peuvent faire qu'on ſe veuille du bien l'un à l'autre, la principale eſt de s'aimer; & c'eſt d'aimer, que vient le mot d'*amitié*. Si l'on n'a que des vûes d'utilité, ſouvent, pour y réuſſir, il ſuffit de ſe

ſimulatione amicitiæ coluntur, & obſervantur causâ temporis. In amicitia autem nihil fictum, nihil ſimulatum ; &, quidquid in ea eſt, id eſt verum & voluntarium. Quapropter à natura mihi videtur potiùs, quàm ab indigentia, orta amicitia, & applicatione magis animi cum quodam ſenſu amandi, quàm cogitatione, quantum illa res utilitatis eſſet habitura.

Quod quidem quale ſit, etiam in beſtiis quibuſdam animadverti poteſt : quæ ex ſe natos ita amant ad quoddam tempus, & ab eis ita amantur, ut facilè earum ſenſus appareat. Quod in homine multò eſt evidentius. Primùm ex ea caritate, quæ eſt inter natos & parentes : quæ dirimi, niſi deteſtabili ſcelere, non poteſt. Deinde, cùm ſimilis ſenſus extitit amoris, ſi aliquem nacti ſumus, cujus cum moribus & naturâ congruamus,

(6) Comme Brutus, le premier Conſul de Rome, lorſque ſes deux fils travaillerent à former une conſpiration pour le rétabliſſement des Tarquins. Il leur fit couper la tête. Les liens du ſang ne tiennent pas contre un crime d'Etat.

montrer aux hommes ſous le maſque de l'amitié, & dans la conjoncture où ils peuvent nous ſervir. Mais l'amitié ne connoît ni feinte ni déguiſement : tout y eſt ſincére, tout part du cœur. Je l'attribue donc à la Nature, plûtot qu'au beſoin ; & je la crois l'effet d'une ſecrette impreſſion, qui ſe fait ſentir dans l'ame, plûtot que d'aucune reflexion ſur l'utilité qui peut nous en revenir.

Vous avez dans les bêtes, une image de cette impreſſion : car, durant quelque temps, elles aiment leurs petits, & leurs petits les aiment. On voit que ce qui les guide, c'eſt le ſentiment. Il ſe manifeſte encore mieux dans l'homme, par la tendreſſe des peres & des meres pour leurs enfans ; tendreſſe ſuivie d'un parfait retour, & qu'on ne peut étouffer ni de part ni d'autre ; à moins que d'y être forcé (6) par un crime abominable. Quand il ſe trouve une perſonne, dont le caractere ſe rapporte au nôtre, un pareil ſentiment vient à éclorre dans notre ame ; & cela, ſur ce que la probité & la vertu nous pa-

quod in eo quasi lumen aliquod probitatis, & virtutis perspicere videamur. Nihil est enim amabilius virtute : nihil, quod magis alliciat homines ad diligendum : quippe cùm propter virtutem & probitatem eos etiam, quos nunquam vidimus, quodam modo diligamus. Quis est, qui C. Fabricii, M. Curii non cum caritate aliqua & benevolentia memoriam usurpet, quos nunquam viderit ? Quis autem est, qui Tarquinium Superbum, qui Sp. Cassium, Sp. Mælium non oderit ? Cum duobus ducibus, de imperio in Italia decertatum est, Pyrrho & Annibale. Ab altero, propter probitatem ejus, non nimis alienos animos habemus : alterum propter crudelitatem semper hæc civitas oderit. Quòd

(7) Il est parlé de Fabricius, & de Pyrrhus, Roi d'Epire, ci-dessus, page 173.

(8) *M. Curius Dentatus*, également célèbre par sa frugalité, par sa valeur, & par ses victoires. C'est de lui que Juvénal parle dans ce vers si connu, où il s'agit des hypocrites :

Qui Curios simulant, & Bacchanalia vivunt.

(9) *Sp. Cassius Viscellinus*, après avoir été trois fois Consul, & après avoir obtenu

roiſſent briller dans cette perſonne. Car il n'y a rien de plus attrayant, rien de plus aimable que la vertu. Elle vous intéreſſe pour des gens même, que vous ne vîtes jamais. Au ſeul nom de (7) Fabricius, ou de (8) Curius, morts avant que nous fuſſions au monde, ne ſentons-nous pas une ſorte d'inclination pour eux ?. Peut-on, au contraire, penſer ſans horreur à Tarquin le ſuperbe, à un (9) Caſſius, à un (1) Mélius ? Deux guerriers ſont venus en Italie nous diſputer l'Empire. Je parle de Pyrrhus, & d'Annibal. Aujourd'hui nous ne voulons plus guère de mal à l'un d'eux, qui avoit de la probité : mais à l'autre, ſa cruauté lui aſſure la haine éternelle des Romains. Si donc la vertu a tant d'attraits, que nous l'aimons dans ceux que nous n'avons

deux fois l'honneur du Triomphe, fut accuſé d'avoir aſpiré à la Royauté ; & il fut, en conſéquence, précipité du mont Tarpéïen, l'an de Rome 270.

(1) *Spurius Melius*, accuſé pareillement d'avoir voulu ſe faire Roi, fut tué par Servilius Ahala, Général de la Cavalerie, l'an de Rome 315.

si tanta vis probitatis est, ut eam vel in eis, quos nunquam vidimus, vel, quod majus est, in hoste etiam diligamus : quid mirum, si animi hominum moveantur, cùm eorum, quibuscum usu conjuncti esse possunt, virtutem & bonitatem perspicere videantur?

Quanquam confirmatur amor & beneficio accepto, & studio perspecto, & consuetudine adjunctâ : quibus rebus ad illum primum motum animi & amoris adhibitis, admirabilis quædam exardescit benevolentiæ magnitudo : quam si qui putant ab imbecillitate proficisci, ut sit per quem quisque assequatur, quod desideret ; humilem sanè relinquunt, & minimè generosum, ut ita dicam, ortum amicitiæ, quam ex inopia atque indigentia natam volunt. Quod si ita esset ; ut quisque minimum in se esse arbitraretur, ita ad amicitiam esset aptissimus : quod longè secus est. Ut enim quisque sibi plurimùm confidit, & ut quisque maximè virtute & sapientiâ sic munitus est, ut nullo egeat, suaque omnia in se ipso

(2) C'est Lélius qui parle, & il s'agit ici de celui des Scipions, dont il a été fait mention, page 138.

jamais vûs, &, qui plus eſt, dans nos ennemis mêmes ; eſt-il ſurprenant qu'elle faſſe impreſſion ſur nous, lorſque nous la croyons voir dans ceux avec qui nous ſommes à portée de nous lier ?

J'avoue que les bons offices, les marques d'attachement, l'aſſiduité à ſe voir, fortifient l'amitié. Tout cela joint à l'inclination, à ce premier mouvement du cœur, il en réſulte une tendreſſe ſi grande, ſi vive, qu'elle tient du prodige. Vouloir qu'elle porte ſur des motifs d'intérêt, c'eſt en faire quelque choſe de bien vil, & lui donner une origine bien ignoble. On pourroit conclure de-là, que moins un homme croit avoir de reſſource en lui-même, plus il ſeroit propre à l'amitié : & c'eſt pourtant le contraire. Car l'homme le plus riche de ſon propre fonds, & dont la ſageſſe, dont la vertu eſt comme un rempart, qui le garantit du beſoin ; c'eſt l'homme le plus ſenſible aux charmes de l'amitié, & le plus exact à en remplir les devoirs. Quel beſoin Scipion (2) avoit-il de moi ? Aucun. Je

posita judicet : ita in amicitiis expetendis colendisque maximè excellit. Quid enim Africanus indigens mei ? minimè herclè. Ac ne ego quidem illius. Sed ego admiratione quâdam virtutis ejus : ille vicissim opinione fortasse nonnullâ, quam de meis moribus habebat, me dilexit. Auxit benevolentiam consuetudo. Sed quanquam utilitates multæ & magnæ consecutæ sunt, non sunt tamen ab earum spe causæ diligendi profectæ.

Ut enim benefici liberalesque sumus ; non ut exigamus gratiam, (neque enim beneficium fœneramur) sed naturâ propensi ad liberalitatem sumus : sic amicitiam, non spe mercedis adducti, sed quod omnis ejus fructus in ipso amore inest, expetendam putamus. Ab iis, qui pecudum ritu ad voluptatem omnia referunt, longè dissentimur ; nec mirum : nihil enim altum, nihil magnificum ac divinum suscipere possunt, qui suas omnes cogitationes abjecerunt in rem tam humilem, tamque contemptam. Quamobrem hos quidem ab hoc sermone removeamus : ipsi autem intelligamus, naturâ gigni sensum diligendi, & benevo-

(3) Les Epicuriens.

pouvois

pouvois également me passer de lui. Mais moi, rempli d'admiration pour sa vertu, & lui, peut-être un peu prévenu en ma faveur, nous conçumes de l'inclination l'un pour l'autre. L'habitude en serra les nœuds. Mais, quoique cette liaison nous ait beaucoup servi, & dans beaucoup d'occasions; l'idée qu'elle dût jamais nous être utile, n'y étoit cependant entrée pour rien.

On est obligeant & généreux, non pour avoir du retour, mais parce qu'on se livre à son penchant naturel. Un bienfait, & l'usure ne vont pas ensemble. Aussi doit-on, tout intérêt à part, ne chercher dans l'amitié que ce qui provient d'elle, l'avantage d'aimer & d'être aimé. Ce n'est pas ainsi que raisonnent ceux qui, comme les bêtes, rapportent tout à la volupté. Je n'en suis pas surpris. Des gens (3) occupés d'un objet si bas & si méprisable, ne peuvent rien concevoir de grand, rien de noble & de divin. Ici donc nulle mention d'eux. L'amitié, selon nous, est un sentiment, que la Nature forme dans nos cœurs, en nous faisant voir dans quel-

lentiæ caritatem, facta significatione probitatis : quam qui appetiverunt, applicant sese, & propiùs admovent, ut & usu ejus, quem diligere cœperunt, fruantur, & moribus : sintque pares in amore, & æquales : propensioresque ad bene merendum, quàm ad reposcendum. Atque hæc inter eos sit honesta certatio. Sic & utilitates ex amicitia maximæ capientur : & erit ejus ortus à natura, quàm ab imbecillitate, & gravior, & verior. Nam si utilitas amicitias conglutinaret, eadem commutata dissolveret. Sed quia natura mutari non potest, idcirco veræ amicitiæ sempiternæ sunt.

Quibusdam, quos (5) *audio sapientes*

(4) Voyez ci-dessus, pag. 112. Rem. 1.

(5) *De Amicitia*, cap. 13.

(6) Du temps de Lélius, que Ciceron fait parler ici, les études des Grecs n'étoient pas encore communes à Rome. Voilà ce qui fait que Ciceron, pour observer le *decorum* du Dialogue, ne prête à Lélius qu'un ouï-dire, touchant les opinions qui avoient cours parmi leurs Philosophes

qu'un, l'image de la vertu. Attirés par cette image, des cœurs s'approchent, ſi j'oſe ainſi parler, ils s'attachent réciproquement, pour goûter les douceurs que le caractere de l'un promet à l'autre. Touchés au même degré, épris d'une égale tendreſſe, c'eſt à qui marquera le plus de généroſité. Une ſi louable émulation fait que l'amitié devient très-utile, ſans que l'utilité ſoit le fondement de l'amitié. Elle a dans la Nature une origine & plus honnête, & plus ſolide. Car ſi deux cœurs n'étoient unis que par l'intérêt, ils ceſſeroient de l'être, quand l'intérêt change. Mais la Nature ne pouvant jamais changer, les véritables (4) amitiés ſont éternelles.

J'entends (6) dire qu'en Gréce on regarde comme des Sages, certains amateurs de paradoxes, gens qui, avec leurs vaines ſubtilités, entreprennent de prouver tout. Ils vous diſent, qu'il faut éviter d'être trop amis, afin qu'un ſeul n'ait point à s'embarraſſer pour pluſieurs : que

habitos in Græcia placuisse opinor mirabilia quædam ; sed nihil est, quod illi non persequantur suis argutiis : partim fugiendas esse nimias amicitias, ne necesse sit unum sollicitum esse pro pluribus : satis superque esse sibi suarum cuique rerum : alienis nimis implicari molestum esse : commodissimum esse, quàm laxissimas habenas habere amicitiæ ; quas vel adducas, cùm velis, vel remittas. Caput enim esse ad beatè vivendum, securitatem ; quâ frui non possit animus, si tanquam parturiat unus pro pluribus.

Alios autem dicere aiunt multò etiam inhumaniùs, (quem locum breviter perstrinxit paulo antè) præsidii adjumentique causâ, non benevolentiæ, neque caritatis, amicitias esse expetendas. Itaque ut quisque minimum firmitatis habeat, minimumque virium, ita amicitias appetere maximè. Ex eo fieri, ut mulierculæ magis amicitiarum præsidia quærant, quàm viri ; & inopes, quàm opulenti ; calamitosi, quàm ii qui putantur beati.

O præclaram sapientiam ! Solem enim à mundo tollere videntur, qui amicitiam

chacun a bien assez, & n'a que trop de ses propres affaires : qu'il est fâcheux d'entrer trop avant dans celles d'autrui : que le mieux est de tenir les rênes de l'amitié, pour être toujours maîtres de les alonger, ou de les accourcir quand il nous plaît. Car disent-ils, l'essentiel pour vivre heureux, c'est la tranquillité : & il n'est pas possible d'en jouïr, si des intérêts étrangers nous agitent sans cesse.

On prête à d'autres une opinion encore bien moins raisonnable, & dont j'ai déja touché un mot : Qu'il faut se faire de l'amitié, non pas un attachement de cœur, mais une liaison utile. Qu'ainsi, moins on a de quoi se soûtenir par soi-même, plus il faut songer à se faire des amis. Que par cette raison, les femmes y songent plus que les hommes ; les pauvres, plus que les riches ; ceux à qui la fortune est contraire, plus que ceux à qui elle rit.

O la belle Philosophie ! Oter aux hommes l'amitié, qui est ce que les Dieux leur ont donné, & de meil-

è vita tollunt : quâ à diis immortalibus nihil melius habemus, nihil jucundius.

Non ergo (7) *erunt homines deliciis diffluentes audiendi, ſi quando de amicitia, quam nec uſu, nec ratione habent cognitam, diſputabunt. Nam quis eſt, proh deûm fidem, atque hominum! qui velit, ut neque diligat quemquam, nec ipſe ab ullo diligatur, circumfluere omnibus copiis, atque in omnium rerum abundantia vivere? Hæc enim eſt tyrannorum vita, in qua nimirum nulla fides, nulla caritas, nulla ſtabilis benevolentiæ poteſt eſſe fiducia : omnia ſemper ſuſpecta, atque ſollicita : nullus locus amicitiæ. Quis enim aut eum diligat, quem metuit; aut eum, à quo ſe metui putat? Coluntur tamen ſimulatione duntaxat ad tempus. Quòd ſi fortè (ut fit plerumque) ceciderint : tum intelligitur, quàm fuerint inopes amicorum.*

Quod Tarquinium dixiſſe ferunt tum exultantem ſe intellexiſſe, quos fidos

(7) De Amicitia, cap. 15.

leur ; & de plus agréable, c'eſt comme ſi l'on ôtoit le Soleil à l'Univers.

On n'en croira donc point ces riches voluptueux, lorſqu'ils veulent raiſonner ſur l'amitié, dont ils n'éprouverent jamais les douceurs, & dont ils n'ont pas même l'idée. Qui eſt-ce, ô Ciel ! qui voudroit regorger de biens, mais à condition de n'aimer perſonne, & de n'être aimé de perſonne ? Tel eſt le ſort des Tyrans. Pour eux, nul attachement ſolide, qui vienne du cœur, & qui ſoit à l'épreuve. Toujours nouveaux ſoupçons, nouvelles inquiétudes ; point d'amitié. Aimeroit-on des gens qu'on craint, ou dont on ſe perſuade qu'on eſt craint ? On ſauve les dehors avec eux, tant qu'ils ſont en place. Quand ils tombent, comme il leur arrive ordinairement, alors on voit combien peu ils avoient d'amis.

Tarquin, dans ſon exil, diſoit que ſes vrais & ſes faux amis lui étoient connus, depuis qu'il ne pouvoit marquer du retour, ni aux uns, ni aux

amicos habuisset, quos, infidos, cùm jam neutris gratiam referre posset. Quanquam miror, illâ superbiâ & importunitate si quemquam habere potuit. Atque ut hujus, quem dixi, mores, veros amicos parere non potuêre : sic multorum opes præpotentium excludunt amicitias fideles. Non enim solùm ipsa fortuna cæca est, sed eos etiam plerumque efficit cæcos, quos complexa est. Itaque efferuntur illi ferè fastidio & contumaciâ : neque quidquam insipiente fortunato intolerabilius fieri potest. Atque hoc quidem videre licet, eos, qui antea commodis fuerunt moribus, imperio, potestate, prosperis rebus immutari, spernique ab iis veteres amicitias, indulgere novis.

Quid autem stultius, quàm, cùm plurimum copiis, facultatibus, opibus possint, cetera parare, quæ parantur pecuniâ, equos, famulos, vestem egregiam, vasa pretiosa : amicos non parare, optimam & pulcherrimam vitæ, ut ita dicam, supellectilem ? Etenim cetera cùm parant, cui parent, nesciunt,

autres. J'ai peine à croire qu'il pût en avoir de vrais. Un homme ſi orgueilleux, ſi féroce, n'étoit pas d'un caractere à pouvoir être aimé ; & la plûpart de ceux qui ſont extrêmement puiſſans, ont cela de commun avec lui. Car non ſeulement la Fortune eſt aveugle, mais pour l'ordinaire elle aveugle ſes favoris. Preſque tous dédaigneux, arrogans. Rien au monde n'eſt plus inſupportable qu'un fou dans la proſperité. On voit même des gens, qui étoient auparavant d'un commerce doux & facile, lorſqu'ils paſſent à un poſte élevé, changer tout d'un coup, & mépriſer leurs anciens amis, pour ſe livrer à de nouveaux.

Qu'y a-t-il de moins ſenſé, que d'employer les ſecours qu'on tire d'une grande fortune, à ſe procurer les choſes qu'on a pour de l'argent, chevaux, valets, ſuperbes habits, vaſes précieux ; & de ne pas ſonger à s'acquerir des amis, qui ſont, pour ainſi parler, le meilleur & le plus beau meuble qu'on puiſſe avoir ? Toutes nos autres acquiſitions, nous

nec cujus causâ laborent. Ejus enim est istorum quidque, qui vincit viribus : amicitiarum sua cuique permanet stabilis & certa possessio : ut, etiam si illa maneant, quæ sunt quasi dona fortunæ, tamen vita inculta & deserta ab amicis non possit esse jucunda.

Constituendi (8) *sunt, qui sint in amicitia fines, & quasi termini diligendi : de quibus tres video sententias ferri ; quarum nullam probo. Unam, ut eodem modo erga amicum affecti simus, quo erga nosmetipsos. Alteram, ut nostra in amicos benevolentia, illorum erga nos benevolentiæ pariter æqualiterque respondeat. Tertiam, ut, quanti quisque seipse facit, tanti fiat ab amicis. Harum trium sententiarum nulli prorsus assentior.*

Nec enim illa prima vera est, ut,

(8) De Amicitia, cap. 16, 17.

ne ſavons à qui elles iront ; car elles ſont deſtinées à être un jour la proie du plus fort : au lieu que la poſſeſſion de nos amis ne peut nous être diſputée ; & quand même tous les préſens de la Fortune demeureroient entre nos mains, il n'y auroit pas de quoi nous rendre la vie agréable, ſi nous manquions d'amis.

On doit preſcrire des bornes à l'amitié, ſavoir juſqu'où elle doit aller. Je connois là-deſſus trois opinions, que je n'adopte point. La premiere, que nous ſoyons pour nos amis dans les diſpoſitions où nous ſommes à notre égard. La ſeconde, que notre bienveillance pour eux ſoit exactement proportionnée à celle qu'ils ont pour nous. Et la troiſieme, que nous penſions pour nos amis comme ils penſent eux-mêmes ſur leur ſujet. Aucun de ces trois ſentimens n'eſt de mon goût.

Premierement, Que nous devions être pour un ami dans les diſpoſitions où nous ſommes à notre égard, cela

quemadmodum in se quisque, sic in amicum sit animatus. Quam multa enim, quæ nostrâ causâ nunquam faceremus, facimus causâ amicorum? precari ab indigno, supplicare: tum acerbiùs in aliquem invehi, insectarique vehementiùs: quæ in nostris rebus non satis honestè, in amicorum fiunt honestissimè. Multæ quoque res sunt, in quibus de suis commodis viri boni multa detrahunt, detrahique patiuntur, ut iis amici potiùs, quàm ipsi, fruantur.

Altera sententia est, quæ definit amicitiam paribus officiis ac voluntatibus. Hoc quidem est nimis exiguè & exiliter ad calculos vocare amicitiam, ut par sit ratio acceptorum & datorum. Divitior mihi, & affluentiòr videtur esse vera amicitia: nec observare restrictè, ne plus reddat, quàm acceperit. Neque enim verendum est, ne quid excidat, aut ne quid in terram defluat, aut ne plus æquo quid in amicitiam congeratur.

Tertius verò ille finis deterrimus, ut, quanti quisque se ipse faciat, tanti fiat

eſt faux. Combien de choſes qu'on ne feroit pas pour ſoi, & qu'on fait pour un ami ? Prier qui l'on mépriſe, & paroître devant lui en poſture de ſuppliant ; traiter durement quelqu'un, & le pouſſer avec trop de chaleur ; on rougiroit de le faire pour ſoi : il eſt beau de le faire pour un ami. Il y a d'ailleurs bien des cas où les honnêtes-gens préférent, & approuvent qu'on préfére à leurs propres intérêts, ceux d'un ami.

Vouloir en ſecond lieu, que la bienveillance d'une part, ſe meſure préciſément ſur celle qui eſt de l'autre part, c'eſt avoir la petiteſſe de calculer tous les ſervices rendus & reçus, afin que ceux-ci égalent ceux-là. Pour moi, je tiens que la vraie amitié eſt plus riche, plus généreuſe ; & n'examine pas à la rigueur, de quel côté ſe trouve le plus ou le moins. Jamais ne craignons d'en faire trop, ni qu'il y ait quelque choſe de ce que nous faiſons, qui tombe à terre.

Quant à la troiſieme opinion, qu'il faut ſe conformer à la maniere dont

ab amicis. Sæpe enim in quibuſdam aut animus abjectior eſt, aut ſpes amplificandæ fortunæ fractior. Non eſt igitur amici, talem eſſe in eum, qualis ille in ſe eſt : ſed potiùs eniti & efficere, ut amici jacentem animum excitet, inducatque in ſpem cogitationemque meliorem.

Alius igitur finis veræ amicitiæ conſtituendus eſt, ſi priùs, quid maximè reprehendere Scipio ſolitus ſit, edixero. Negabat ullam vocem inimiciorem amicitiæ potuiſſe reperiri, quàm ejus, qui dixiſſet, ita amare oportere, ut ſi aliquando eſſet oſurus. *Nec verò ſe adduci poſſe, ut hoc, quemadmodum putaretur, à Biante eſſe dictum crederet, qui ſapiens habitus eſſet unus è ſeptem ; ſed impuri cujuſdam, aut ambitioſi, aut omnia ad ſuam potentiam revocantis eſſe ſententiam. Quonam enim modo quiſquam amicus eſſe poterit, cui ſe putabit inimicum eſſe poſſe ? Quinetiam neceſſe erit cupere & optare, ut quàm ſæpiſſimè peccet amicus, quò plures det ſibi tanquam anſas ad reprehendendum : rurſum autem rectè factis commodiſque*

nos amis penſent eux-mêmes, c'eſt bien la plus mauvaiſe. Car il n'eſt point rare de trouver des gens plus humbles qu'il ne faudroit, ou qui deſeſperent trop aiſément de réuſſir. Il ne ſeroit pas d'un ami de penſer comme eux. Tâchons, au contraire, d'obtenir qu'ils rappellent leur courage, & faiſons-leur concevoir des eſpérances plus flateuſes.

Pour fixer donc les bornes de la véritable amitié, cherchons quelque autre régle : mais après avoir parlé d'une maxime, dont Scipion étoit ſouverainement bleſſé, *Qu'on doit aimer, comme pouvant haïr un jour.* Rien, diſoit-il, n'eſt plus oppoſé à l'amitié : & il ne croyoit point que cette maxime fût, comme on le croit, de Bias, l'un des ſept Sages : mais il la croyoit de quelque ame corrompue, de quelque ambitieux, qui n'eſt occupé que de ſa fortune. Peut-on, en effet, aimer quelqu'un, & avoir tout à la fois dans l'eſprit, qu'un jour on le haïra ? On en ſera donc réduit à ſouhaiter que ſouvent il ſe mette dans ſon tort, afin d'avoir toujours un

amicorum neceſſe erit angi, dolere, invidere. Quare hoc quidem præceptum, cujuſcumque eſt, ad tollendam amicitiam valet. Illud potiùs præcipiendum fuit, ut eam diligentiam adhiberemus in amicitiis comparandis, ut nequando amare inciperemus eum, quem aliquando odiſſe poſſemus. Quinetiam ſi minùs felices in diligendo fuiſſemus, ferendum id Scipio potiùs, quàm inimicitiarum tempus cogitandum, putabat.

His igitur finibus utendum arbitror, ut cùm emendati mores amicorum ſint, tum ſit inter eos omnium rerum, conſiliorum, voluntatum, ſine ulla exceptione communitas: ut etiam ſi qua fortuna.

(9) Par divers autres endroits de Ciceron, il eſt clair que ce qu'il entend ici, c'eſt qu'un Orateur peut entreprendre la défenſe de ſon ami, quoiqu'au fond de l'ame il ſache que ſon ami n'eſt pas tout-à-fait innocent. C'eſt ainſi qu'il en uſa lui-même dans l'affaire de Milon. Pour ſentir qu'il n'autoriſe pas une plus grande liberté de *s'écarter du droit chemin*, il ne faut que lire ſes Offices, liv. III, chap. 10. *At neque contra Rempublicam, neque contra jusjurandum ac fidem, amici cauſâ, vir bonus faciet: ne ſi judex quidem erit de ipſo amico. Ponit* prétexte

prétexte de rompre avec lui. On ſera fâché qu'il ſe conduiſe bien ; & jaloux, s'il réuſſit. Que cette maxime ſoit de qui l'on voudra, elle porte un coup mortel à l'amitié. Il falloit plutôt nous recommander d'être attentifs à faire un ſi bon choix, qu'il ne tombât point ſur une perſonne capable de mériter un jour notre haine. Quand même nous aurions eu le malheur de nous y tromper, encore vaut-il mieux prendre patience, diſoit Scipion, que de ſe mettre devant les yeux une haine cachée dans l'avenir.

Voici donc enfin, ſelon moi, les régles qu'il faut ſe preſcrire. Qu'entre des amis, honnêtes-gens, tout ſoit commun, & qu'ils ſe faſſent part l'un à l'autre de toutes leurs penſées, de toutes leurs intentions, ſans réſerve. Que ſi par haſard l'un fait un faux pas, qui le mette en danger de perdre l'honneur ou la vie ; l'autre, pour l'en tirer, s'écarte un peu (9) du droit

enim perſonam amici, cùm induit judicis. Tantùm debet amicitiæ, ut veram amici cauſam eſſe malit ; & ut orandæ liti tempus, quoad per leges liceat, accommodet.

acciderit, ut minus juſtæ amicorum voluntates adjuvandæ ſint, in quibus eorum aut caput agatur, aut fama, declinandum ſit de via, modò ne ſumma turpitudo ſequatur. Eſt enim quatenus amicitiæ dari venia poſſit.

Sunt (1) *firmi, & ſtabiles, & conſtantes eligendi; cujus generis eſt magna penuria: & judicare difficile eſt ſanè, niſi expertum. Experiendum autem eſt in ipſa amicitia. Ita præcurrit amicitia judicium, tollitque experiendi poteſtatem.*

Eſt igitur prudentis, ſuſtinere, ut currum, ſic impetum benevolentiæ: quò utamur quaſi equis tentatis, ſic amicitiis, aliquâ parte periclitatis moribus amicorum. Quidam ſæpe in parva pecunia perſpiciuntur, quàm ſint leves: quidam, quos parva movere non potuit, cognoſcuntur in magna. Sin verò erunt aliqui reperti, qui pecuniam præferre amicitiæ, ſordidum exiſtiment: ubi eos

(1) *De Amicitia*, cap. 17.
(2) Alluſion à un vers cité dans les Lettres à Atticus, XIII. 21.

chemin, à moins que ce ne fût abſolument ſe diffamer lui-même. On veut bien, mais juſqu'à un certain point, nous pardonner en faveur de l'amitié.

Pour nous faire des amis, il faut ne s'attacher qu'à des caracteres décidés, & capables de conſtance. Il y en a peu, & il n'eſt pas aiſé de les connoître, ſans en avoir fait l'épreuve. Mais cette épreuve, il n'y a que dans le cours de l'amitié qu'on puiſſe la faire. Ainſi la liaiſon ſe forme avant que d'avoir pu ſe connoître; & le parti pris, il n'y a plus d'examen.

Un homme prudent ira bride en main, comme quand on veut (2) eſſayer des chevaux. Avant que de ſe livrer, il cherchera un peu à connoître ſes gens. Pour découvrir leur foible, ſouvent le plus mince intérêt pécuniaire ſuffit. Une ſomme plus conſidérable en démaſquera d'autres. Quelqu'un eût-il aſſez de nobleſſe pour préférer l'amitié à l'argent; la préférera-t-il aux honneurs, aux ma-

inveniemus, qui honores, magiſtratus, imperia, poteſtates, opes amicitiæ non anteponent? ut, cùm ex altera parte propoſita hæc ſint, ex altera jus amicitiæ, non multò illa malint? Imbecilla enim natura eſt ad contemnendam potentiam: quam etiam ſi neglectâ amicitiâ conſecuti ſunt, excuſatum iri ſe arbitrantur, quia non ſine magna cauſa ſit neglecta amicitia. Itaque veræ amicitiæ difficillimè reperiuntur in iis, qui in honoribus reque publica verſantur. Ubi enim iſtum invenias, qui honorem amici anteponat ſuo?

Eſt etiam (3) *quaſi quædam calamitas in amicitiis dimittendis nonnunquam neceſſaria: jàm enim à ſapientium familiaritatibus ad vulgares amicitias oratio noſtra delabitur. Erumpunt ſæpe vitia amicorum cùm in ipſos amicos, tum in alienos; quorum tamen ad amicos redundet infamia. Tales igitur amicitiæ ſunt remiſſione uſûs eluendæ, & (ut Catonem dicere audivi)* diſſuendæ magis, quàm diſcindendæ: *niſi quæ-*

(3) De Amicitia, cap. 12.

giſtratures, au commandement d'une armée ? Quand il ne trouvera pour tout obſtacle à ſon aggrandiſſement, que les droits de l'amitié ; héſitera-t-il ? Car le mépris de la grandeur paſſe les forces du cœur humain : & lorſqu'il n'en coûte pour s'élever, que de ſacrifier un ami, on ſe perſuade que le ſuccès porte ſon excuſe avec ſoi. Auſſi eſt-il bien difficile que la ſincére amitié ſe rencontre avec l'ambition. Voit-on, en effet, quelqu'un préférer à ſa propre élevation, celle de ſon ami?

On éprouve quelquefois la dure néceſſité d'en venir à une rupture. Je parle des liaiſons ordinaires, & non de celles qui ſe forment entre des Sages. Quelquefois il arrive que la probité de nos amis ſe dément, ou à notre égard, ou à l'égard de quelque autre, mais de maniere que la honte en réjaillit ſur nous. Alors, en ceſſant peu à peu de ſe voir, on vient à ceſſer d'être ami : & il faut, comme diſoit Caton, *plutôt découdre, que déchirer :* à moins qu'il ne s'agiſſe d'une

dam admodum intolerabilis injuriæ exarserit, ut neque rectum, neque honestum sit, neque fieri possit, ut non statim alienatio disjunctoque facienda sit.

Plerique (4) *perversè, ne dicam impudenter, amicum habere talem volunt, quales ipsi esse non possunt: quæque ipsi non tribuunt amicis, hæc ab iis desiderant. Par est autem, primum ipsum esse virum bonum, tum alterum similem sui quærere. In talibus ea, quam jamdudum tractamus, stabilitas amicitiæ confirmari potest: cùm homines benevolentiâ conjuncti, primum cupiditatibus iis, quibus ceteri serviunt, imperabunt: deinde æquitate justitiaque gaudebunt, omniaque alter pro altero suscipiet: neque quidquam unquam nisi honestum & rectum alter ab altero postulabit: neque solum colent inter se, ac diligent, sed etiam verebuntur. Nam maximum ornamentum amicitiæ tollit, qui ex ea tollit verecundiam. Itaque in iis pernicioſus est error, qui existimant, libidi-*

(4) De Amicitia, cap. 22.

noirceur, qui nous porte à une ſéparation & à un éclat, qu'il ne ſoit ni juſte, ni honnête, ni poſſible de différer.

Une injuſtice, pour ne pas dire une impudence bien commune parmi les hommes, c'eſt de vouloir que les bonnes qualités, dont ils ſont dépourvûs, ſe trouvent dans leur ami; & qu'on ait pour eux des égards, dont ils ſe diſpenſent. La raiſon veut que nous commencions par être honnêtes-gens, & qu'enſuite nous cherchions qui nous reſſemble. Toute liaiſon, pour être durable, ſuppoſe qu'on a triomphé des paſſions, qui commandent au reſte des hommes: qu'on aime la droiture & la juſtice: qu'on eſt diſpoſé à tout entreprendre l'un pour l'autre: qu'on ne ſe demande jamais rien que de conforme à l'honneur & à la probité: qu'on a l'un pour l'autre, non-ſeulement de la déférence, mais du reſpect. Car dépouillée du reſpect, l'amitié perd le plus beau de ſes ornemens. Ainſi, de croire qu'on puiſſe entre amis pren-

num peccatorumque omnium pater in amicitia licentiam. Virtutum amicitia adjutrix à natura data eſt, non vitiorum comes.

Una eſt (5) *amicitia in rebus humanis, de cujus utilitate omnes uno ore conſentiant. Quanquam à multis ipſa virtus contemnitur, & venditatio quædam atque oſtentatio eſſe dicitur: multi divitias deſpiciunt, quos parvo contentos tenuis victus cultuſque delectat: honores verò, quorum cupiditate quidam inflammantur, quàm multi ita contemnunt, ut nihil inanius, nihil levius eſſe exiſtiment: idemque cetera, quæ quibuſdam admirabilia videntur, permulti ſunt, qui pro nihilo putent. De amicitia omnes unum idem ſentiunt: & ii, qui ad rempublicam ſe contulerunt, & ii, qui rerum cognitione doctrinâque delectantur: & ii, qui ſuum negotium gerunt otioſi: poſtremò ii, qui ſe totos tradiderunt voluptatibus, ſine amicitia vitam eſſe nullam ſentiunt, ſi modò velint aliqua ex parte liberaliter vivere.*

(5) De Amicitia, cap. 23.

dre

dre toute sorte de libertés, c'est une pernicieuse erreur. L'amitié nous est donnée par la Nature, non pour favoriser le vice, mais pour aider la vertu.

Rien au monde n'est reconnu généralement pour utile que l'amitié. Plusieurs mépriſent la vertu elle-même, & ne la regardent que comme une sorte d'oſtentation. Pluſieurs contens de peu, & qui ne connoiſſent ni bonne chere, ni luxe, ne font nul cas des richeſſes. Pour une infinité d'autres, rien de ſi frivole, rien de ſi vain que ces mêmes honneurs, qui ont tant d'appas pour certaines gens. Ainſi de tout le reſte: ce qui enchante les uns, eſt néant aux yeux des autres. Mais ſur l'amitié, il n'y a qu'une voix: & ceux qui gouvernent les affaires publiques, & ceux qui ſe livrent par goût à l'étude, & ceux qui ſe bornent à leurs affaires particulieres, & ceux, enfin, que le plaiſir occupe uniquement; tous, ſans exception, trouvent que de vivre ſans amis, c'eſt ne pas vivre, ſi l'on veut tenir de l'honnête-homme par quelque endroit.

Serpit enim neſcio quomodo per omnium vitam amicitia, nec ullam ætatis degendæ rationem patitur eſſe expertem ſui. Quinetiam ſi quis eâ aſperitate eſt, & immanitate naturæ, congreſſus ut hominum fugiat atque oderit, qualem fuiſſe Athenis Timonem neſcio quem accepimus: tamen is pati non poſſit, ut non anquirat aliquem apud quem evomat virus acerbitatis ſuæ.

Atque hoc maximè judicaretur, ſi quid tale poſſet contingere, ut aliquis nos Deus ex hac hominum frequentia tolleret, & in ſolitudine uſpiam collocaret, atque tibi ſuppeditans omnium rerum, quas natura deſiderat, abundantiam & copiam, hominis omnino adſpiciendi poteſtatem eriperet. Quis tam eſſet ferreus, qui eam vitam ferre poſſet, cuique non auferret fructum voluptatum omnium ſolitudo?

Verum ergo illud eſt, quod à Tarentino Archyta, ut opinor, dici ſolitum,

A tout âge, dans toute condition, l'amitié ſe fait, je ne ſais comment, une route dans tous les cœurs, & ne ſouffre point qu'on ſe paſſe d'elle. Un homme fût-il aſſez farouche, aſſez dénaturé pour fuir tout commerce avec les autres hommes, & pour les haïr, comme faiſoit, à ce qu'on dit, un certain Timon d'Athenes; encore ne ſeroit-il pas en ſon pouvoir de ne pas chercher quelqu'un, dans le ſein de qui le poiſon de ſa mauvaiſe humeur pût trouver à ſe répandre.

On ſentiroit mieux cette verité, s'il étoit poſſible qu'un Dieu, en nous dérobant à la ſociété des hommes, nous tranſportât dans un deſert, où il nous fourniroit abondamment tout ce qui peut flater les ſens, mais de maniere qu'il n'y eût pour nous aucun moyen, aucune eſpérance de voir perſonne. Quel eſt le cœur d'airain, qui pût à ce prix-là ſupporter la vie, & dans cette affreuſe ſolitude, trouver du goût aux plaiſirs qu'on lui offriroit?

Archytas de Tarente, (au moins il me ſemble que c'eſt lui) étoit donc

noſtros ſenes commemorare audivi, ab aliis ſenibus auditum : Si quis in cœlum aſcendiſſet, naturamque mundi, & pulchritudinem ſiderum perſpexiſſet, inſuavem illam admirationem ei fore ; quæ jucundiſſima fuiſſet, ſi aliquem, cui narraret, habuiſſet. *Sic natura ſolitarium nihil amat, ſemperque ad aliquod tanquam adminiculum annititur : quod in amiciſſimo quoque dulciſſimum eſt.*

Cujus (7) *aures veritati clauſæ ſunt, ut ab amico verum audire nequeat, hujus ſalus deſperanda eſt. Scitum eſt enim illud Catonis :* Multò meliùs de quibuſdam acerbos inimicos mereri, quàm eos amicos qui dulces videantur ; illos verum ſœpè dicere, hos nunquam. *Atque illud abſurdum eſt, quòd ii, qui monentur, eam moleſtiam,*

(6) Entre Archytas & Lélius, par qui Ciceron fait dire ceci, il y avoit près de deux ſiécles, puiſqu'Archytas étoit contemporain de Platon. Voyez *de Senectute*, chap. 12. Mais c'eſt, comme je l'ai déja dit, pour obſerver les bienſéances du Dialogue, que Ciceron évite de faire parler

bien fondé à dire une choſe que je tiens (6) de nos peres, qui la tenoient des leurs, *Que ſi quelqu'un étoit monté au Ciel, d'où il découvriroit la beauté des aſtres & la ſtructure de l'univers, cette vuë, quoique ſi merveilleuſe & ſi raviſſante, deviendroit inſipide pour lui, parce qu'il n'auroit pas à qui raconter ce qu'il voit.* Tant il eſt vrai, que le dégoût pour la ſolitude nous eſt naturel. On eſt porté à chercher toujours quelque ſorte d'appui. Or l'ami le plus tendre eſt l'appui le plus agréable.

Regardons comme un malade incurable, l'homme que la vérité offenſe dans la bouche de ſon ami. *On a bien plus d'obligation*, diſoit Caton, *à des ennemis durs & mordans, qu'à ces ſortes d'amis, qui paroiſſent la douceur même : ceux-là nous diſent ſouvent la vérité, ceux-ci ne la diſent jamais.* On eſt cependant ſi peu raiſonnable, qu'on ne ſe fait pas une peine de ce

Lélius avec une ſorte d'exactitude, qui marqueroit trop de ſavoir.

(7) *De Amicitia*, cap. 27.

quam debent capere, non capiunt : eam capiunt, quâ debent vacare. Peccasse enim se non anguntur, objurgari molestè ferunt : quod contrà oportebat : delicto dolere, correctione gaudere.

Ut igitur & monere, & moneri proprium est veræ amicitiæ, & alterum liberè facere, non asperè ; alterum patienter accipere, non repugnanter : sic habendum est, nullam in amicitiis pestem esse majorem, quàm adulationem, blanditiam, assentationem. Quamvis enim multis nominibus est hoc vitium notandum, levium hominum atque fallacium, ad voluptatem loquentium omnia, nihil ad veritatem. Cùm autem omnium rerum simulatio est vitiosa, (tollit enim judicium veri, idque adulterat) tum amicitiæ repugnat, maximè : delet enim veritatem, sine qua nomen amicitiæ valere non potest.

Nam cùm amicitiæ vis sit in eo, ut unus quasi animus fiat ex pluribus : quî id fieri poterit, si ne in uno quidem quo-

qui devroit chagriner, & qu'on ſe chagrine de ce qui ne devroit pas être une peine. Au lieu d'être fâché d'avoir tort, & charmé d'être repris, on ne ſe reproche point l'un, & on ne peut ſouffrir l'autre.

Puiſque les avis réciproques ſont un devoir eſſentiel de l'amitié, il faut donc les donner librement, & ſans aigreur; les recevoir avec ſoumiſſion, & ſans répugnance. Par la même raiſon, il n'y a rien de ſi pernicieux dans l'amitié, que la flaterie, les manieres doucereuſes, la complaiſance outrée. Je me ſers de pluſieurs expreſſions, pour mieux peindre ces hommes frivoles & artificieux, qui n'ouvrent la bouche que pour plaire, & aux dépens de la vérité. Tout déguiſement eſt un mal, puiſqu'il altére le vrai, & nous empêche de le diſcerner. Mais ſur-tout il ne s'allie point avec l'amitié : car il exclut la vérité, ſans quoi l'amitié n'eſt rien.

Tel eſt le pouvoir de l'amitié, que de pluſieurs ames elle n'en fait, pour ainſi dire, qu'une ſeule. Or cela ſe

que unus animus erit, idemque semper? sed varius, commutabilis, multiplex? Quid enim potest esse tam flexibile, tam devium, quàm animus ejus, qui ad alterius non modò sensum ac voluntatem, sed etiam vultum atque nutum convertitur?

Negat quis? nego. Ait? aio. Postremò imperavi egomet mihi, omnia assentari,

ut ait idem Terentius: sed ille sub Gnathonis persona: quod amici genus adhibere, omnino levitatis est. Multi autem Gnathonum similes, cùm sint loco, fortunâ, famâ superiores: horum est assentatio molesta, cùm ad vanitatem accessit auctoritas. Secerni autem blandus amicus à vero, & internosci tam potest, adhibitâ diligentiâ, quàm omnia fucata, & simulata à sinceris atque viris.

(8) Dans l'Eunuque, Acte II. Sc. 2.

peut-il, lorſqu'il y a dans l'un des prétendus amis, non une ame ſimple, & toujours la même; mais une ame double & qui ſe diverſifie à chaque inſtant ? Quelle ſoupleſſe, que celle d'une ame qui ſe plie & ſe replie comme elle veut, pour ſe conformer, ne diſons pas ſeulement aux volontés de quelqu'un, mais à l'air qu'on lui voit, & au moindre ſigne qu'il fait ?

On dit non, je dis non : on dit oui, je le dis :
Jamais je ne conteſte, & toujours j'applaudis.

Térence (8) fait parler ainſi Gnathon, un paraſite. Il y a bien de l'imprudence à ſe lier avec de telles gens : mais le caractere de ces Gnathons n'étant point rare dans les perſonnes d'un tout autre rang, il eſt à craindre que la flaterie accompagnée de la réputation, de la fortune, & du crédit, ne trouve à ſe faire écouter. Qui voudra pourtant y regarder de près, diſtinguera le flateur d'avec l'ami, comme on diſcerne le faux & le fardé, d'avec le vrai & le naturel.

IX.

QUIBUS (1) *nihil opis eſt in ipſis ad bene beateque vivendum, iis omnis gravis eſt ætas : qui autem omnia bona à ſe ipſi petunt, iis nihil poteſt malum videri, quod naturæ neceſſitas afferat. Quo in genere in primis eſt ſenectus : quam ut adipiſcantur omnes optant, eandem accuſant adepti : tanta eſt inconſtantia ſtultitiæ, atque perverſitas. Obrepere aiunt eam citiùs quàm putaſſent. Primùm, quis coëgit eos falſum putare ? qui enim citiùs adoleſcentiæ ſenectus, quàm pueritiæ adoleſcentia obrepit ? Deinde, qui minùs gravis eſſet iis ſenectus, ſi octingenteſimum annum agerent, quàm octogeſimum ? præterita enim ætas, quamvis longa, cùm effluxiſſet, nullâ conſolatione permulcere poſſet ſtultam ſenectutem.*

(1) De Senectute, cap. 2.

Sur la Vieillesse.

POUR ceux qui n'ont point de reſſource dans eux-mêmes, tout âge eſt difficile à paſſer. Mais, lorſqu'on tire de ſon propre fonds toute ſa félicité, on ne trouve rien de fâcheux dans les ordres de la Nature. Appliquons cela ſur-tout à la vieilleſſe. Tout le monde ſouhaite d'y parvenir: & quand on y eſt arrivé, tout le monde s'en plaint. Tant il y a d'inconſtance & d'injuſtice dans les hommes qui ne raiſonnent pas. La vieilleſſe, diſent-ils, eſt venue à eux ſourdement, & bien plus vîte qu'ils ne s'y attendoient. Mais, s'ils ont mal ſupputé, à qui la faute? Car la vieilleſſe s'eſt-elle plus vîte gliſſée après la jeuneſſe, que la jeuneſſe après l'enfance? Mais de plus, leur ſeroit-elle moins onéreuſe au bout de huit cens ans, qu'elle ne l'eſt au bout de quatre-vingts? Tout le paſſé, quelque long qu'il fût, ne pourroit, étant paſſé, conſoler une folle vieilleſſe, & l'adoucir.

Quocirca si sapientiam meam admirari soletis, (quæ utinam digna esset opinione vestrâ, nostroque cognomine!) in hoc sumus sapientes, quòd naturam optimam ducem, tanquam deum, sequimur, eique paremus: à qua non verisimile est, cùm ceteræ partes ætatis bene descriptæ sint extremum actum, tanquam ab inerti poëta, esse neglectum. Sed tamen necesse fuit esse aliquid extremum, &, tanquam in arborum baccis terræque frugibus, maturitate tempestivâ, quasi vietum & caducum: quod ferendum est molliter sapienti. Quid enim est aliud, gigantum modo bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?

Etenim (3) *cùm contemplor animo, reperio quatuor causas, cur senectus misera videatur: unam, quòd avocet à rebus gerendis: alteram, quòd corpus faciat infirmius: tertiam, quòd pri-*

(2) Celui qui parle ici, & dans tout le reste de l'Article, c'est Caton l'ancien, dont Plutarque a écrit la vie.

(3) *De Senectute*, cap. 5.

Ainſi (2) ma ſageſſe (hé que ne répond-elle à l'idée que vous en avez, & au ſurnom que l'on me donne !) cette ſageſſe qui vous cauſe, dites-vous, de l'admiration, ne conſiſte qu'en ce que je ſuis pas à pas le meilleur de tous les guides, la Nature. Je lui obéïs comme à un Dieu. Puiſqu'elle a ſi bien arrangé les autres parties, dont la vie humaine eſt compoſée, il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ait négligé, comme feroit un Poëte ignorant, le dernier acte de la piéce. Mais enfin, comme les fruits, à un certain point de maturité, ſe flétriſſent, & ne tiennent preſque plus à l'arbre ; il y a néceſſairement pour nous quelque choſe de ſemblable, & c'eſt un état que l'homme ſage prend en gré. Vouloir s'oppoſer à la Nature, ne ſeroit-ce pas, à la maniere des Géants, déclarer la guerre aux Dieux ?

Pour moi, quand j'examine par où la vieilleſſe paroît attaquer notre bonheur, je vois que cela ſe réduit à quatre points, dont le premier eſt, qu'elle nous rend incapables d'agir ;

vet omnibus ferè voluptatibus : quartam, quòd haud procul abſit à morte. Earum, ſi placet, cauſarum quanta, quamque ſit juſta unaquæque, videamus.

A rebus (4) *gerendis ſenectus abſtrahit ? Quibus ? an iis, quæ in juventute geruntur & viribus ? Nullæne igitur res ſunt ſeniles, quæ vel infirmis corporibus, animo tamen adminiſtrentur ?*

Qui (5) *in re gerenda verſari ſenectutem negant, ſimiles ſunt iis qui gubernatorem in navigando agere nihil dicant, cùm alii malos ſcandant, alii per foros curſent, alii ſentinam exhauriant : ille autem clavum tenens ſedeat in puppi quietus. Non faciat ea, quæ juvenes. At verò multo majora & meliora facit. Non viribus, aut velocitatibus, aut ce-*

(4) De Senectute, cap. 6.

(5) Ibid.

le ſecond, qu'elle affoiblit le corps : le troiſieme, qu'elle nous prive preſque de tout plaiſir : le quatrieme, qu'elle n'eſt pas bien éloignée de la mort. Voyons, s'il vous plaît, ce que chacune de ces raiſons a de force & de ſolidité.

Un vieillard n'eſt plus capable d'agir ? Et dans quelles occaſions ? Dans celles où il faudroit la vigueur de la jeuneſſe ? Mais n'y en a-t-il donc point, où ce ſoit aſſez que l'eſprit agiſſe, quelque foible que ſoit le corps ?

Prétendre que la vieilleſſe n'eſt bonne à rien, c'eſt comme qui diroit que le Pilote eſt inutile dans un vaiſſeau, ſous prétexte que les uns montent au haut des mâts, les autres pompent au fond de cale, les autres manœuvrent çà & là ; tandis que le Pilote, qui tient le gouvernail, eſt tranquillement aſſis ſur la pouppe. Un vieillard ne fait pas les mêmes choſes, que de jeunes gens : mais il en fait, & de bien plus importantes & de bien meilleures. Ce qui décide les

leritate corporum res magnæ geruntur : ſed conſilio , auctoritate , ſententiâ , quibus non modò non orbari, ſed etiam augeri ſenectus ſolet. Niſi fortè ego vobis, qui & Miles , & Tribunus , & Legatus , & Conſul verſatus ſum in vario genere bellorum , ceſſare nunc videor , cùm bella non gero. At Senatui, quæ ſunt gerenda , præſcribo , & quomodo.

Quod (6) *ſi legere , aut audire voletis externa , maximas reſpublicas ab adoleſcentibus labefactas , à ſenibus ſuſtentatas & reſtitutas reperietis.*

Cedò , quî veſtram rempublicam tantam amiſiſtis tam citò ?

Sic enim percontanti , ut eſt in Nævii poëtæ ludo , reſpondentur & alia , & hæc in primis ,

Proveniebant oratores novi , ſtulti , adoleſcentuli.

(6) *De Senect.* cap. 6.

grandes

grandes affaires : ce n'eſt pas la force, la vîteſſe, l'agilité du corps ; c'eſt la prudence, l'autorité, un avis ouvert à propos. Or cette eſpéce de mérite, loin de périr, augmente pour l'ordinaire avec l'âge. J'ai long-temps fait le métier des armes, en qualité de Soldat, de Tribun, de Lieutenant, de Conſul. Aujourd'hui, parce que je ne vais plus à l'armée, me croyez-vous inutile ? Je ne marche pas en perſonne : mais le Sénat apprend de moi en quels lieux il doit porter la guerre, & comment.

Vous trouverez dans les Hiſtoires étrangeres, que les plus grandes Républiques ont été renverſées par de jeunes gens ; ſoutenues & rétablies par des vieillards. On demande, dans une Comédie de Névius :

Comment vous êtes-vous ſi-tôt précipités
Du faîte de votre puiſſance ?

Parmi les choſes qu'on en allégue, la principale eſt celle-ci :

En nommant aux emplois de jeunes éventés,
Sans cervelle & ſans connoiſſance ;

Temeritas eſt videlicet florentis ætatis : prudentia, ſeneſcentis.

At memoria minuitur. Credo, niſi eam exerceas, aut ſi ſis naturâ tardior.

Nec verò (7) *quemquam ſenum audivi oblitum, quo loco theſaurum obruiſſet. Omnia, quæ curant, meminerunt : vadimonia conſtituta ; qui ſibi, quibus ipſi debeant.*

Quid Juriſconſulti ? quid Pontifices ? quid Augures ? quid Philoſophi ſenes ? quàm multa meminerunt ? manent ingenia ſenibus, modò permaneat ſtudium & induſtria : nec ea ſolum in claris & honoratis viris, ſed in vita etiam privata & quieta. Sophocles ad ſummam ſenectutem tragœdias fecit : quod propter ſtudium, cùm rem familiarem negligere videretur, à filiis in judicium vocatus eſt : ut, quemadmodum noſtro more malè rem gerentibus patribus bonis interdici ſolet ; ſic illum, quaſi deſipientem, à re familiari removerent judices. Tum ſenex dicitur eam fabulam, quam in manibus habebat, & proximè ſcripſerat, Œdi-

(7) De Senectute, cap. 7.

Auſſi eſt il bien vrai qu'à la fleur de l'âge, la témérité domine, & la prudence, lorſqu'on eſt ſur le déclin.

Mais la mémoire ſe perd ? Oui, quand elle n'a jamais été bonne, ou qu'on néglige de l'exercer.

Je n'entendis jamais dire qu'un vieillard eût oublié dans quel endroit il avoit caché ſon tréſor. Toute affaire qui le touche, une aſſignation donnée ou reçue, ceux qui lui doivent, ceux à qui lui-même il doit, il ne l'oubliera point.

Parlerai-je des Juriſconſultes, des Pontifes, des Augures, des Philoſophes, qui pouſſent loin leur carriere ? Quel amas de connoiſſances ils conſervent juſqu'à la fin ! Pourvû qu'on ne diſcontinue pas de s'appliquer, l'eſprit ne baiſſe point avec l'âge. Vous le voyez dans la vie privée, auſſi bien que dans les grandes places. Témoin Sophocle, qui, dans une extrême vieilleſſe, compoſoit encore des Tragédies. Occupé de ſes vers, il paroiſſoit négliger ſes affaires domeſtiques : & là-deſſus, ſelon ce qui ſe pratique chez nous à l'égard

pum Coloneum recitasse judicibus, quæsisseque, num illud carmen desipientis videretur. Quo recitato, sententiis judicum est liberatus.

Possum (9) *nominare ex agro Sabino rusticos Romanos vicinos & familiares meos, quibus absentibus, nunquam ferè ulla in agro majora opera fiunt, non serendis, non percipiendis, non condendis fructibus. Quanquam in illis minùs hoc mirum. Nemo enim est tam senex, qui se annum non putet posse vivere. Sed iidem elaborant in eis, quæ sciunt nihil omnino ad se pertinere.*

(8) *Œdipe Colone*, ou plus clairement, *Œdipe retiré sur une colline.* On a de Sophocle deux Tragédies d'Œdipe ; & pour les distinguer, le titre de celle-ci renferme le lieu de la scéne.

(9) *De Senectute, cap. 7.*

(1) Je dis *à la campagne*, en général ; mais le Texte dit, *dans les pays des Sabins ;* & c'est là que Caton, quoique né à Tusculum, *se tenoit & vivoit*, avant que d'aller à la guerre, *en quelques terres & possessions, que son pere*, dit le Plutarque d'Amyot, *lui avoit laissées.*

(2) Les *Synéphébes*, comme qui diroit, *les jeunes Camarades*, étoient une comédie Grecque de Ménandre, traduite ou imitée en Latin par Cécilius, qui est appellé *Sta-*

des peres dissipateurs, ses enfans demanderent qu'il fût interdit, comme ne sachant ce qu'il faisoit. Alors, dit-on, ce bon vieillard étant allé réciter à ses Jugés son *Œdipe* (8) *Colone*, qu'il venoit seulement d'achever, il leur demanda si c'étoit là l'ouvrage d'un imbécille : & ses Juges, après avoir entendu la piéce, le renvoyerent absous.

J'ai pour amis, & pour voisins (1) à la campagne, des vieillards qui ne permettroient pas qu'il se fît rien de considérable chez eux, comme de semer, de moissonner, de serrer les grains sans qu'ils y fussent préséns. A la vérité, cela n'est pas bien étonnant : car il n'y a personne d'assez décrepit, pour ne pas se flater qu'on pourra bien vivre encore une année. Mais le merveilleux est, qu'un vieillard se donne des peines, dont il est sûr de ne pas recueillir le fruit : &, comme dit Cécilius, dans (2) les Synéphébes.

tius dans le texte. *Statius*, nom servile, est une espéce de sobriquet, qui lui étoit resté de sa fonction d'esclave.

Serit arbores, quæ alteri ſeculo
proſint.

ut ait Statius noſter in Synephebis. Nec verò dubitet agricola, quamvis ſenex, quærenti, cui ſerat, reſpondere : Diis immortalibus, qui me non accipere modò hæc à majoribus voluerunt, ſed etiam poſteris prodere.

Nec (3) *nunc quidem vires deſidero adoleſcentis, (is enim erat locus alter de vitiis ſenectutis) non plus, quàm adoleſcens tauri, aut elephanti deſiderabam. Quod eſt, eo decet uti : & quidquid agas, agere pro viribus.*

Etſi (4) *iſta ipſa defectio virium adoleſcentiæ vitiis efficitur ſæpius, quàm ſenectutis. Libidinoſa etenim, & intemperans adoleſcentia effœtum corpus tradit ſenectuti.*

(3) De Senectute, cap. 9.
(4) Ibid.

Il s'occupe à planter pour le ſiécle prochain.

Allez lui demander, Pour qui plantez-vous ? Il vous répondra, Pour les Dieux immortels, qui ont voulu, & que je profite du travail de ceux qui m'ont précédé, & que ceux qui me ſuivront, profitent du mien.

A l'égard des forces corporelles ; ſur quoi porte le ſecond reproche qu'on fait à la vieilleſſe : préſentement je deſire tout auſſi peu d'être fort comme un jeune homme, que je deſirois autrefois d'être fort comme un taureau, ou comme un éléphant. Il s'agit d'employer ce que vous avez de forces, & de faire toujours de votre mieux ce que vous pouvez.

Il eſt pourtant vrai que c'eſt à la jeuneſſe encore plus ſouvent qu'à la vieilleſſe, qu'on doit imputer le dépériſſement de nos forces. Une jeuneſſe qui ſe livre à ſes paſſions, & ſans meſure, ne tranſmet à la vieilleſſe qu'un corps uſé.

Arbitror (5) *te audire, Scipio, hospes tuus avitus Maſſiniſſa quæ faciat hodie, nonaginta annos natus : cùm ingreſſus iter pedidus ſit, in equum omnino non aſcendere ; cùm equo, ex equo non deſcendere : nullo imbre, nullo frigore adduci, ut capite operto ſit : ſummam in eo eſſe corporis ſiccitatem : itaque exequi omnia regis officia & munera. Poteſt igitur exercitatio, & temperantia etiam ſenectuti conſervare aliquid priſtini roboris.*

Nunquam (7) *ſum aſſenſus veteri illi laudatoque proverbio, quod monet, maturè fieri ſenem, ſi diù velis eſſe ſenex. Ego verò me minùs diù ſenem eſſe mallem, quàm eſſe ſenem antè quàm eſſem.*

Reſiſtendum (8) *ſenectuti eſt, ejuſque vitia diligentiâ compenſanda ſunt. Pu-*

(5) *De Senectute*, cap. 10.

(6) On verra ci-après dans le *Songe de Scipion*, quelle étoit l'étroite liaiſon de Maſiniſſa, Roi de Numidie, avec la famille des Scipions. Au commencement de la ſeconde guerre Punique, il avoit ſuivi le parti des Carthaginois : mais un de ſes neveux ayant été fait priſonnier, & renvoyé ſans rançon par Scipion l'ancien, cette grace le toucha ſi fort, qu'il ſe déclara entiere-

Vous

Vous ſavez ſans doute, Scipion, ce que fait encore aujourd'hui l'hôte (6) de vos aïeux, Maſiniſſa, qui eſt dans ſa quatre-vingt-dixieme année. A pied, à cheval, il eſt infatigable: toujours la tête nue, quelque pluie & quelque froid qu'il faſſe: point chargé de chair ni d'humeurs: rempliſſant tous ſes devoirs, faiſant toutes ſes fonctions de Roi. Ainſi l'exercice & la tempérance ſont capables de conſerver aux vieillards quelque choſe de leur premiere vigueur.

Je n'ai jamais goûté ce vieux proverbe qui eſt ſi commun, que pour être long-temps vieux, il faut l'être de bonne heure. Pour moi, plutôt que de l'être avant terme, j'aime mieux l'être moins long-temps.

Roidiſſons-nous contre la vieilleſſe. Que l'attention redoublée de no-

ment pour les Romains. Il ne leur fut pas inutile, & pour recompenſe de ſes ſervices, non-ſeulement ils l'affermirent ſur ſon Trône, mais ils lui donnerent quelques-unes des terres qu'ils avoient priſes aux Carthaginois.

(7) *De Senectute*, cap. 11.

(8) Ibid.

gnandum, tanquam contra morbum; sic contra senectutem. Habenda ratio valetudinis: utendum exercitationibus modicis, tantum cibi & potionis adhibendum, ut reficiantur vires, non opprimantur. Nec verò corpori soli subveniendum est, sed menti atque animo multò magis. Nam hæc quoque, nisi tanquam lumini oleum instilles, extinguuntur senectute.... Nam quos ait Cæcilius, comicos stultos senes, *hos significat credulos, oblivioſos, dissolutos: quæ vitia sunt non senectutis, sed inertis, ignavæ, somniculoſæ senectutis.*

Ut (9) *adolescentem, in quo senile aliquid; sic senem, in quo est adolescentis aliquid, probo: quod qui sequitur, corpore senex esse poterit, animo nunquam erit.*

Sequitur (1) *tertia vituperatio senectutis, quòd eam carere dicunt voluptate.*

(9) De Senectute, cap. 11.
(1) Ibid. cap. 12.

tre part, compenſe les torts qu'elle peut avoir. Traitons-la comme une maladie, contre laquelle il faut lutter. Prenons ſoin de notre ſanté ; faiſons un exercice modéré : bûvons & mangeons pour réparer nos forces ſeulement, & non juſqu'à les outrer. Mais pourvoyons aux beſoins de l'eſprit, autant & plus qu'à ceux du corps. C'eſt une lampe où il faut remettre de l'huile, ſans quoi la vieilleſſe l'éteint. Car ces *ſots vieillards de Comédie*, ainſi que parle Cécilius, c'eſt-à-dire, qui ſont crédules, oublieux, négligens, ce n'eſt point leur âge qui les rend tels, c'eſt leur pareſſe, c'eſt qu'ils ne ſavent rien faire, c'eſt qu'ils ne font que dormir.

J'aime que le jeune homme tienne un peu du vieillard, & que le vieillard tienne un peu du jeune homme. Obſervons cette régle, & notre corps pourra bien vieillir ; mais notre eſprit, non.

On reproche, en troiſieme lieu, à la vieilleſſe, de n'être plus propre à

tibus. O præclarum munus ætatis, si quidem id aufert nobis, quod est in adolescentia vitiosissimum !

Accipite enim, optimi adolescentes, veterem orationem Archytæ Tarentini, magni in primis, & præclari viri, quæ mihi tradita est, cùm essem adolescens Tarenti cum Q. Maximo. Nullam capitaliorem pestem, quàm corporis voluptatem, hominibus dicebat à natura datam : cujus voluptatis avidæ libidines temerè & effrenatè ad potiundum incitarentur. Hinc patriæ proditiones, hinc rerumpublicarum everſiones, hinc cum hostibus clandestina colloquia nasci : nullum denique scelus, nullum malum facinus esse, ad quod suscipiendum non libido voluptatis impelleret : stupra verò, & adulteria, & omne tale flagitium, nullis aliis illecebris excitari, nisi voluptatis. Cùmque homini sive natura, sive quis deus nihil mente præsta-

(2) Caton, dans ce Dialogue sur la Vieillesse, chapitre cinq, dit en quelle qualité, & à quelle occasion il s'étoit trouvé à Tarente avec le grand Fabius, surnommé *le Temporiseur.*

(3) C'est un trait qui porte sur ce qui se passa au siége même de Tarente, où Fabius

goûter le plaiſir. Que nous lui ſommes donc redevables, d'avoir écarté de nous ce que la jeuneſſe a de plus dangereux !

Jeunes gens, écoutez ce que diſoit un des grands hommes qu'il y ait eu, Archytas de Tarente. J'ai entendu raconter ſon diſcours à Tarente même, où j'étois dans ma jeuneſſe avec (2) Fabius. La volupté, diſoit-il, eſt le plus terrible fléau du genre humain, puiſque c'eſt la ſoif de la volupté, qui allume les plus violentes paſſions. Pour la ſatisfaire on trahit ſa patrie, on renverſe les Républiques, on a de ſecrets (3) entretiens avec l'ennemi, on ſe porte à tous les crimes, à tous les attentats poſſibles. On ne connoîtroit ni adulteres, ni autres horreurs de cette eſpece, ſans les amorces du plaiſir. Et comme le plus riche préſent que l'homme ait reçu, ou de la Nature, ou de quelque Dieu, c'eſt la raiſon : auſſi la raiſon n'a-t-elle point de plus mor-

fit habilement ſervir à ſes fins, un commerce de galanterie. On peut voir *Polyæni ſtratagemata*, VIII, 14.

bilius dediſſet ; huic divino muneri ac dono nihil eſſe tam inimicum, quàm voluptatem. Nec enim libidine dominante temperantiæ locum eſſe ; neque omnino in voluptatis regno virtutem poſſe conſiſtere. Quod quò magis intelligi poſſet ; fingere animo aliquem jubebat, tantâ incitatum voluptate corporis, quanta percipi poſſet maxima : nemini cenſebat fore dubium, quin tamdiu, dum ita gauderet, nihil agitare mente, nihil ratione, nihil cogitatione conſequi poſſet. Quocirca nihil eſſe tam deteſtabile, tàmque peſtiferum, quàm voluptatem : ſi quidem ea, cùm major eſſet atque longior, omne animi lumen extingueret.

Bene (4) *Sophocles, cùm ex eo quidam jam affecto ætate quæreret, utereturne rebus venereis :* Dii meliora, *inquit.* Libenter verò iſtinc, tanquam à Domino agreſti ac furioſo profugi.

Quarta (5) *reſtat cauſa, quæ maximè angere atque ſollicitam habere noſtram ætatem videtur, appropinquatio*

(4) De Senectute, cap. 14.
(5) *Ibid.* cap. 19.

telle ennemie que la volupté. Où la volupté domine, il n'y a plus de retenuë, & là vertu ne séjourne point où la volupté regne. Pour le mieux comprendre, figurez-vous quelqu'un, disoit Archytas, dans l'accès du plaisir le plus vif que les sens puissent goûter. Tant que durera ce transport, assurément l'esprit de cet homme-là ne sauroit faire aucune fonction. Rien donc de si déteſtable, rien de si nuisible que la volupté, puisque l'effet qu'elle produit, lorsqu'elle a le plus de force & de durée, c'est d'éteindre le flambeau de l'ame.

On demandoit à Sophocle, qui étoit déja sur le retour de l'âge, s'il avoit encore quelque commerce avec Vénus. *Que les Dieux m'en préservent*, dit-il sagement. *J'ai été ravi de me tirer de-là, comme d'entre les mains d'un maître brutal & furieux.*

Reste un quatrieme sujet de plainte contre la vieillesse : qu'elle n'est pas éloignée de la mort. Voilà principalement ce qui cause la mauvaise hu-

mortis, quæ certè à senectute non potest longè abesse. O miserum senem, qui mortem contemnendam esse in tam longa ætate non viderit!

Quanquam quis est tàm stultus, quamvis sit adolescens, qui sit exploratum, se ad vesperum esse victurum? Quin etiam ætas illa multò plures, quàm nostra, mortis casus habet. Facilius in morbos incidunt adolescentes, graviùs ægrotant, tristiùs curantur. Itaque pauci veniunt ad senectutem: quod ni ita accideret, meliùs & prudentiùs viveretur. Mens enim, & ratio, & consilium, in senibus est.

At sperat (6) *adolescens, diù se victurum: quod sperare idem senex non potest. Insipienter sperat. Quid enim stultius, quàm incerta pro certis habere, falsa pro veris? Senex ne quod speret quidem habet. At est eo meliore conditione, quàm adolescens: cùm id, quod ille sperat, hic jàm consecutus est. Ille vult diu vivere: hîc diu vixit.*

Breve tempus ætatis, satis est lon-

(6) De Senectute, cap. 19.

meur d'un vieillard. O qu'il eſt digne de pitié, d'avoir tant vêcu, ſans avoir appris à mépriſer la mort!

Quel eſt l'inſenſé, qui tienne pour ſûr, fût-il à la fleur de l'âge, qu'il vivra juſqu'au ſoir? Un jeune homme a même plus de riſque à courir que nous. C'eſt un âge où les maladies ſont plus communes, plus aiguës, plus longues. Auſſi voit-on peu de gens vieillir. On s'en trouveroit bien mieux, que cela fût autrement; car le bon ſens & la prudence n'appartiennent qu'aux vieillards.

Mais le vieillard ne peut eſperer de vivre long-tems, au lieu que le jeune homme s'en flate. C'eſt follement qu'il s'en flate. Quelle illuſion moins raiſonnable, que de compter ſur l'incertain, & de prendre le faux pour le vrai? Un vieillard eſt ſans eſpérance: d'accord. Mais ſa condition eſt la plus avantageuſe, en cela même qu'il poſſede déja ce que l'autre ne fait qu'eſperer. Celui-ci veut vivre long-tems: l'autre a long-tems vêcu.

Quelque peu qu'on vive, c'eſt aſſez

gum ad bene honeſteque vivendum. Sin proceſſeris longius, non magis dolendum eſt, quàm agricolæ dolent, præteritâ verni temporis ſuavitate, æſtatem autumnumque veniſſe. Ver enim, tanquam adoleſcentiam ſignificat, oſtenditque fructus futuros, reliqua tempora demetendis fructibus, & percipiendis accommodata ſunt. Fructus autem ſenectutis eſt (ut ſæpe dixi) antè partorum bonorum memoria & copia.

Nec tamen (7) *omnes poſſunt eſſe Scipiones, aut Maximi, ut urbium expugnationes, ut pedeſtres navaleſve pugnas, ut bella à ſe geſta, ut triumphos recordentur. Eſt etiam quietè, & purè, & eleguntur actæ ætatis placida, ac lenis ſenectus: qualem accepimus Platonis, qui uno & octogeſimo anno ſcribens mortuus eſt. Qualem Iſocratis, qui eum librum, qui Panathenaïcus inſcribitur,*

(7) *De Senectute*, cap. 5.

(8) C'eſt le titre d'un long diſcours à la louange des Athéniens.

pour bien vivre. Si votre carriere eſt plus longue, imitez alors le laboureur, qui ne s'attriſte pas de voir que l'aimable printemps ait diſparu, pour faire place à l'été & à l'automne. Le printemps, image de la jeuneſſe, donne l'eſperance des fruits, dont la récolte eſt deſtinée à d'autres ſaiſons. Avoir de bonnes actions, & un grand nombre de bonnes actions, à repaſſer dans ſon eſprit, c'eſt, comme je l'ai dit ſouvent, le fruit reſervé à la vieilleſſe.

Tous les hommes, il eſt vrai, ne ſauroient être des Scipions, ou des Fabius : avoir la mémoire remplie de villes priſes, de combats ſur terre & ſur mer, de victoires, de triomphes. Mais à des jours paſſés tranquillement, innocemment, en honnête-homme, ſuccéde auſſi une douce & paiſible vieilleſſe. Telle fut celle de Platon, mort dans ſa quatre-vingt-unieme année, la plume à la main. Telle fut celle d'Iſocrate, qui, lorſqu'il fit ſon (8) Panathénaïque, avoit,

quarto & nonageſimo anno ſcripſiſſe dicitur, vixitque quinquennium poſteà : cujus magiſter, Leontinus Gorgias, centum & ſeptem complevit annos : neque unquam in ſuo ſtudio, atque opere ceſſavit. Qui, cùm ex eo quæreretur, cur tamdiu vellet eſſe in vita : Nihil habeo, *inquit*, quòd incuſem ſenectutem. *Præclarum reſponſum, & docto homine dignum. Sua enim vitia inſipientes, & ſuam culpam in ſenectutem conferunt : quod non faciebat Ennius,*

Sicut fortis equus, ſpatio qui
ſæpe ſupremo
Vicit Olympia, nunc ſenio
confectu quieſcit.

Equi fortis & victoris ſenecluti comparat ſuam.

dit-on, quatre-vingt-quatorze ans, & vêcut encore cinq ans au delà. Gorgias, qui avoit été son maître, vêcut cent sept ans accomplis, & il étudia, il travailla jusqu'au bout. Quelqu'un lui ayant demandé comment il ne se dégoûtoit point de la vie, *C'est*, dit-il, *que je n'ai point à me plaindre de la vieillesse*. Réponse bien digne d'un savant homme : car les fous, au contraire, rendent la vieillesse responsable de leurs propres défauts : injustice dont Ennius fut exempt, comme on le voit par cette comparaison, qu'il s'applique à lui-même :

Tel qu'un Coursier fameux, qui, jeune & plein d'ardeur,
De l'Elide vingt fois remporta tout l'honneur,
Par les ans accablé, sans perdre sa noblesse,
Abandonne au repos une lente vieillesse.

X.

NIHIL (1) *in malis ducamus, quod ſit vel à diis immortalibus, vel à natura parente omnium conſtitutum. Non enim temerè nec fortuitò ſati & creati ſumus : ſed profectò fuit quædam vis, quæ generi conſuleret humano : nec id gigneret, aut aleret, quod, cùm exanclaviſſet omnes labores, tum inciderent in mortis malum ſempiternum. Portum potiùs paratum nobis & perfugium putemus, quò utinam velis paſſis pervehi liceat ! Sin reflantibus ventis rejiciemur, tamen eodem paulò tardiùs referamur neceſſe eſt. Quod autem omnibus neceſſe eſt, idnè miſerum eſſe uni poteſt?*

(1) *Tuſcul. I. 49.*

(2) Selon l'idée que la raiſon des Païens ſe formoit d'un être ſuprême, ils ne le conſidéroient que comme une Bonté infinie. Mais la Religion nous enſeigne, qu'en Dieu la bonté eſt inſéparable de la juſtice ; & que comme il y a des recompenſes éternelles pour les gens de bien, il y a des peines éternelles pour les coupables.

Sur La Mort.

RIEN de ce qui a été déterminé, ou par les Dieux immortels, ou par notre commune mère la Nature, ne doit être compté pour un mal. Car enfin, ce n'eſt pas le hazard, ce n'eſt pas une cauſe aveugle, qui nous a créés : mais nous devons l'être certainement par quelque Puiſſance, qui veille ſur le genre humain. Elle ne s'eſt pas donné le ſoin de nous produire, & de conſerver nos jours, pour nous précipiter, après nous avoir fait éprouver toutes les miſéres de ce monde, dans une mort ſuivie (2) d'un mal éternel. Regardons plûtôt la mort comme un aſyle, comme un port qui nous attend. Plût à Dieu que nous y fuſſions menés à pleines voiles ! Mais les vents auront beau nous retarder, il faudra néceſſairement que nous arrivions, quoiqu'un peu plus tard. Or, ce qui eſt pour tous une néceſſité, ſeroit-il pour moi ſeul un mal ?

Mulieres (3) *in India, cùm eſt cujuſvis earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit. Plures enim ſingulis ſolent eſſe nuptæ. Quæ eſt victrix, ea læta, proſequentibus ſuis, unà cum viro in rogum imponitur : illa victa, mœſta diſcedit. Nunquam naturam mos vinceret : eſt enim ea ſemper invicta.*

Pellantur (4) *iſtæ ineptiæ penè aniles, ante tempus mori miſerum eſſe. Quod tandem tempus ; Naturæne ? Ac ea quidem dedit uſuram vitæ, tanquam pecuniæ, nullâ præſtitutâ die. Quid eſt igitur, quod querare, ſi repetit, cùm vult ? eâ enim conditione acceperas.*

Idem, ſi puer parvus occidit, æque

(3) Tuſcul. V. 27.
(4) Tuſcul. I. 39.

Aux

Aux Indes la pluralité des femmes eſt reçuë. Quand un homme eſt mort, ſes veuves ſe rendent devant le Juge, pour faire décider laquelle a été le plus tendrement cherie : & celle qui remporte la victoire, court d'un air gai, ſuivie de ſes parens, ſe placer ſur le bûcher de ſon époux ; tandis que l'autre ſe retire, accablée de triſteſſe. Jamais coûtume n'eût fait braver la mort, ſi la mort étoit contre la nature : car la Nature eſt toujours au deſſus de tout.

Peut-on donner dans ce préjugé ridicule, qu'il eſt bien triſte de mourir avant le temps ? Et de quel temps veut-on parler ? De celui que la Nature a fixé ? Mais elle nous donne la vie, comme on prête de l'argent, ſans fixer le terme du rembourſement. Pourquoi trouver étrange qu'elle la reprenne, quand il lui plaît ? Vous ne l'avez reçuë qu'à cette condition.

Qu'un petit enfant meure, on s'en

animo ferendum putant : ſi verò in cunis, ne querendum quidem. Atqui ab hoc acerbiùs exegit natura, quod dederat. Nondum guſtaverat, inquiunt, vitæ ſuavitatem : hic autem jam ſperabat magna, quibus frui cœperat. Ad id quidem ipſum in cæteris rebus melius putatur, aliquam partem, quàm nullam, attingere ; cur in vita ſecus ? Quanquam non malè ait Callimachus, multo ſæpius lacrymaſſe Priamum, quàm Troïlum.

Eorum autem, qui exactâ ætate moriuntur, fortuna laudatur. Cur ? Nam, reor, nullis, ſi vita longior daretur, poſſet eſſe jucundior. Nihil eſt enim profectò homini prudentiâ dulcius ; quam, ut cætera auferat, affert certè ſenectus.

Quæ verò ætas longa eſt ? Aut quid

(5) Priam étant mort âgé, & après avoir eſſuyé tant de diſgraces, il a eu certainement plus d'occaſion de pleurer, que Troïle ſon fils, qui à la fleur de l'âge fut tué par Achille.

console. Qu'il en meure un au berceau, on n'y songe seulement pas. C'est pourtant d'eux que la Nature a exigé le plus durement sa dette. Mais dit-on, ils n'avoient pas encore goûté les douceurs de la vie; au lieu que tel autre, pris dans un âge plus avancé se promettoit une fortune riante, & déja commençoit à en jouïr. D'où vient qu'il n'en est donc pas de la vie comme des autres biens, dont on aime mieux avoir une partie, que de manquer le tout? *Priam*, dit Callimaque, & c'est une sage réfléxion, *Priam a plus souvent* (5) *pleuré que Troïle*

On loue la destinée de ceux qui meurent de vieillesse. Par quelle raison? Il me semble, au contraire, que si les vieillards avoient plus de temps à vivre, c'est eux dont la vie seroit la plus agréable. Car de tous les avantages dont l'homme peut se flater, la prudence est certainement le plus satisfaisant; & quand il seroit vrai que la vieillesse nous prive de tous les autres, du moins nous procure-t-elle celui-là.

Mais qu'appelle-t-on vivre long-

omninò homini longum ? Nonne modò pueros, modò adoleſcentes, in curſu, à tergo inſequens, nec opinantes aſſecuta eſt ſenectus ? Sed quia ultra nihil habemus, hoc longum ducimus. Omnia iſta, perinde ut cuique data ſunt, pro rata parte aut longa aut brevia dicuntur. Apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit, Ariſtoteles ait beſtiolas quaſdam naſci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur, horâ octavâ quæ mortua eſt, provectâ ætate mortua eſt : quæ vero occidente ſole, decrepita : eo magis, ſi etiam ſolſtitiali die. Confer noſtram longiſſimam ætatem cum æternitate : in eadem propemodum brevitate, quâ illæ beſtiolæ, reperiemur.

Non deterret (6) *ſapientem mors, quæ*

(6) Tuſcul. I. 38.

tems ? Hé qu'y a-t-il pour nous qu'on puiſſe appeller durable ? Il n'y a qu'un pas de l'enfance à la jeuneſſe ; & notre courſe eſt à peine commencée, que la vieilleſſe nous atteint, ſans que nous y penſions. Comme la vieilleſſe eſt notre borne, nous appellons cela un grand âge. Vous n'êtes cenſé vivre peu, ou beaucoup, que relativement à ce que vivent ceux-ci, ou ceux-là. Ariſtote dit que ſur les bords du fleuve Hypanis, qui tombe du côté de l'Europe dans le Pont-Euxin, il ſe forme de certaines petites bêtes, qui ne vivent que l'eſpace d'un jour. Celle qui meurt à deux heures après midi, meurt bien âgée ; & celle qui va juſqu'au coucher du Soleil, meurt décrépite, ſur-tout un grand jour d'été. Si vous comparez avec l'éternité la vie de l'homme la plus longue, vous trouverez que ces petites bêtes y tiennent preſque autant de place que nous.

Quoiqu'à toute heure mille accidens nous menacent de la mort, &

propter incertos casûs quotidie imminet; propter brevitatem vitæ nunquam longè potest abesse, quo minùs in omne tempus reipublicæ suisque consulat, & posteritatem ipsam, cujus sensum habiturus non sit, ad se putet pertinere. Quare licet etiam mortalem esse animum judicantem, æterna moliri, non gloriæ cupiditate, quam sensurus, non sit, sed virtutis, quam necessariò gloria, etiam si tu id non agas, consequatur.

Sed (7) *profectò mors tum æquissimo animo oppetitur, cùm suis se laudibus vita occidens consolari potest. Nemo patrum diu vixit, qui virtutis perfectæ perfecto functus est munere.*

In animi (8) *cognitione dubitare non possumus, nisi planè in physicis plumbei*

(7) Tuscul. I. 45.
(8) Ibid. 29.

que même ſans accident, elle ne puiſſe jamais être bien éloignée, vû la brieveté de nos jours; cependant elle n'empêche pas le Sage de porter ſes vûës le plus loin qu'il peut dans l'avenir, & de regarder l'avenir comme étant à lui, en tant que la patrie & les ſiens y ſont intereſſés. Tout mortel qu'il ſe croit, il travaille pour l'éternité. Et le motif qui l'anime, ce n'eſt pas la gloire, car il ſait qu'après ſa mort elle ne le touchera point: mais c'eſt la vertu, dont la gloire eſt toujours une ſuite néceſſaire, ſans que l'on n'y ait même penſé.

A l'heure de la mort, c'eſt une reſſource bien conſolante, que le ſouvenir d'une belle vie. En quelque temps que meure un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a point à ſe plaindre de n'avoir pas vécu aſſez.

A moins que d'être d'une craſſe ignorance en Phyſique, on ne peut

sumus, quin nihil sit animus admixtum, nihil concertum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod cùm ita sit, certè nec secerni, nec dividi, nec discepti, nec distrahi potest: nec interire igitur. Est enim interitus quasi discessus, & secretio, ac diremptus earum partium, quæ antè interitum junctione aliquâ tenebantur.

His & talibus rationibus adductus Socrates, nec patronum quæsivit ad judicium capitis, nec judicibus supplex fuit: adhibuitque liberam contumaciam, à magnitudine animi ductam, non à superbia; & supremo vitæ die de hoc ipso multa disseruit; & paucis antè diebus, cùm facilè posset educi è custodia, noluit: & cùm pœnè in manu jàm mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut non ad mortem trudi, verum in cœlum videretur ascendere.

Ita enim censebat, itaque disseruit; duas esse vias, dupliceſque cursus animorum è corpore excedentium. Nam qui

douter

douter que l'ame ne ſoit une ſubſtance très-ſimple, qui n'admet point de mêlange, point de compoſition. Il ſuit de là que l'ame eſt indiviſible, & par conſéquent immortelle : car la mort n'eſt autre choſe qu'une ſéparation, qu'une deſunion des parties, qui auparavant étoient liées enſemble.

Pénétré de ces principes, Socrate, au point d'être condamné à mort, ne daigna, ni faire plaider ſa cauſe, ni ſe montrer devant les Juges en poſture de ſuppliant. Il conſerva une noble fierté, qui venoit, non d'orgueil, mais de grandeur d'ame. Le jour même de ſa mort, il diſcourut longtemps ſur le ſujet que nous traitons. Peu de jours auparavant, maître de s'évader de ſa priſon, il ne l'avoit point voulu ; & dans le temps qu'on alloit lui apporter le breuvage mortel, il parla, non en homme à qui l'on arrache la vie, mais en homme qui monte au ciel.

Deux chemins, diſoit-il, s'offrent aux ames, lorſqu'elles ſortent des corps. Celles qui dominées & aveu-

se humanis vitiis contaminavissent, & se totos libidinibus dedissent, quibus cæcati vel domesticis vitiis atque flagitiis se inquinavissent, vel in republica violanda fraudes inexpiabiles concepissent, iis devium quoddam interesse, seclusum à concilio deorum. Qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum : his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere.

Neque (9) *assentior iis, qui hæc nuper differere cœperunt cum corporibus simul animos interire, atque omnia morte deleri. Plus apud me antiquorum auctoritas valet, vel nostrorum majorum, qui mortuis tam religiosa jura tribuerunt ; quod non fecissent profectò, si nihil ad eos pertinere arbitrarentur : vel eorum, qui in hac terra fuerunt, magnamque Græciam (quæ nunc quidem deleta est ; tum florebat) institutis &*

(9) De Amicitia, cap. 4.

glées par les passions humaines, ont à se reprocher, ou des vices personnels & domestiques, ou des injustices irréparables, prennent un chemin tout opposé à celui qui mene au séjour des Dieux. Pour celles qui ont, au contraire, conservé leur innocence & leur pureté; qui se sont sauvées, tant qu'elles ont pu, de la contagion des sens; & qui, dans des corps humains, ont imité la vie des Dieux; le chemin du ciel, d'où elles sont venues, leur est ouvert.

Je ne crois nullement que l'ame périsse avec le corps, ainsi que l'enseignent des Philosophes (1) modernes, qui veulent que la mort soit un anéantissement total. Je défére bien plus au sentiment de nos peres, qui étoit celui de l'Antiquité : car ils n'auroient pas si religieusement prescrit ce qui se doit aux morts, s'ils avoient cru que les morts ne fussent plus sensibles à rien. Et le sentiment, pour

(1) Les Epicuriens. Ciceron dans son

præceptis ſuis erudierunt : vel ejus, qui Apollinis oraculo ſapientiſſimus eſt judicatus ; qui non tum hoc, tum illud, ut in pleriſque, ſed idem dicebat ſemper, animos hominum eſſe divinos ; iiſque, cùm è corpore exceſſiſſent, reditum in cœlum patere, optimoque & juſtiſſimo cuique expeditiſſimum.

Tota (4) Philoſophorum vita, *ut ait idem*, commentatio mortis eſt. *Nam quid aliud agimus, cùm à voluptate, id eſt, à corpore, cùm à re familiari, quæ eſt miniſtra & famula corporis, cùm à republica, cùm à negotio omni ſevocamus animum ? Quid, inquam, tum agimus, niſi animum ad ſeipſum*

Dialogue ſur l'Amitié, fait parler ainſi Lélius, à l'égard duquel Epicure n'étoit qu'un moderne. Lélius étoit né trente à quarante ans après la mort d'Epicure.

(2) On appella *Grande Gréce*, cette partie de l'Italie qui fait aujourd'hui le Royaume de Naples. Ce fut-là que Pythagore, le premier qui ait pris le nom de *Philoſophe*, enſeigna ſa doctrine, ſous le régne de Tarquin le Superbe.

(3) Socrate. (4) *Tuſcul. I. 31.*

lequel je me déclare, fut auſſi celui de ces ſavans hommes, qui répandus autrefois dans nos contrées, annoncerent leur doctrine à la grande (2) Gréce, aujourd'hui deſerte, mais alors floriſſante. Ce fut celui de cet (3) Athénien, que l'Oracle d'Apollon reconnut pour le plus ſage des hommes. Aſſez incertain preſque ſur tout le reſte: mais à cet égard, ſoutenant toujours que nos ames ſont d'une nature divine; qu'au ſortir du corps elles retournent au ciel; & que plus elles ont été innocentes, plus elles y arrivent rapidement.

Toute la vie des Philoſophes, diſoit encore Socrate, *eſt une continuelle méditation ſur la mort.* Car enfin, que faiſons-nous en nous éloignant des voluptés ſenſuelles, de tout emploi public, de toute ſorte d'embarras, & même du ſoin de nos affaires domeſtiques, qui ont pour objet l'entretien de notre corps? Que faiſons-nous, dis-je, autre choſe, que rappeller notre eſprit à lui-même, que

advocamus, ſecum eſſe cogimus, maximeque à corpore adducimus? Secernere autem à corpore animum, nec quidquam aliud eſt quàm emori diſcere.

Quare hoc commentemur, mihi crede, disjungamuſque nos à corporibus, id eſt, conſueſcamus mori. Hoc &, dum erimus in terris, erit illi vitæ cœleſti ſimile; &, cùm illuc ex his vinculis emiſſi feremur, minùs tardabitur curſus animorum.

Utrum (5) *ſit melius* (vivere, an mori) *dii immortales ſciunt: hominem quidem ſcire arbitror neminem.*

(5) Tuſcul. I. 41.

le forcer à être à lui-même, & que l'éloigner de son corps, tout autant que cela se peut ? Or, détacher l'esprit du corps, n'est-ce pas apprendre à mourir ?

Pensons-y donc sérieusement, croyez-moi, séparons-nous ainsi de nos corps, accoutumons-nous à mourir. Par ce moyen, & notre vie tiendra déja d'une vie céleste, & nous en serons mieux disposés à prendre notre essor, quand nos chaînes se briseront.

Vivre, ou mourir, lequel vaut le mieux ? Les Dieux immortels le savent, mais je crois qu'aucun homme ne le sait.

XI.

CUM in Africam (1) *veniſſem ; M'. Manilio conſuli ad quartam legionem tribunus* (*ut ſcitis*) *militum ; nihil mihi potius fuit, quàm ut Maſiniſſam convenirem, regem familiæ noſtræ juſtis de cauſis amiciſſimum.*

Ad quem ut veni, complexus me ſenex collacrimavit, aliquantòque poſt ſuſpexit in cœlum : &, Grates, inquit, tibi ago, ſumme Sol, vobiſque reliqui cœlites, quod antè quàm ex hac vitâ migro, conſpicio in meo regno, & his tectis P. Cornelium Scipionem, cujus ego nomine ipſo recreor : ita nunquam ex animo meo diſcedit illius optimi, atque invictiſſimi viri memoria.

(1) *Fragm. lib.* VI, *de Rep.* cap. 1.

(2) C'eſt Scipion qui parle. Mais comme inceſſamment il s'agira d'un autre Scipion, c'eſt une néceſſité de les bien diſtinguer l'un d'avec l'autre. Tous deux eurent le ſurnom d'*Africain*. Celui qui parle ici, étoit fils de *Paul-Emile*. Nous en avons déja dit un mot ci-deſſus, page 138.

SONGE DE SCIPION.

QUAND (2) j'arrivai en Afrique, où comme vous le savez, je fus chargé par le Consul Manilius de commander la quatrieme Légion ; ma premiere attention fut de visiter le Roi (3) Masinissa, prince qui pour de justes raisons étoit lié d'une étroite amitié avec ma famille.

J'aborde ce vieillard, il me tend les bras, il m'arrose de ses larmes ; & un moment après, ayant levé les yeux au Ciel : Souverain Soleil, dit-il, & autres Dieux célestes, je vous rends graces à tous, de ce qu'avant que de quitter la vie, je vois dans mon Royaume, & dans ce palais, Publius Cornelius Scipion, dont le nom seul me ravit de joie : tant l'idée de l'honnête-homme, & de l'invincible guerrier, qui a rendu ce nom si glorieux, est pour jamais présente à mon esprit.

(3) Masinissa, Roi de Numidie, dont il est parlé ci-dessus, page 264.

Deinde ego illum de ſuo regno : ille mè de noſtra Republica percontatus eſt : multiſque verbis ultro citroque habitis, ille nobis conſumptus eſt dies. Poſt autem regio apparatu accepti, ſermonem in multam noctem produximus, cùm ſenex nihil niſi de Africano loqueretur, omniaque ejus non facta ſolùm, ſed etiam dicta meminiſſet. Deinde, ut cubitum diſceſſimus, me & de via, & qui ad multam noctem vigilaſſem, arctior, quàm ſolebat, ſomnus complexus eſt.

Hîc mihi (credo equidem ex hoc, quod eramus locuti : ſit enim ferè, ut cogitationes, ſermoneſque noſtri pariant aliquid in ſomno tale, quale de Homero ſcribit Ennius, de quo videlicet ſæpiſſimè vigilans ſolebat cogitare, & loqui)

(4) Je dis l'*Africain* tout court, afin que l'on ne confonde point ce Scipion avec l'autre dont je parlois tout à l'heure. Celui-ci, après beaucoup d'autres exploits, porta la guerre en Afrique, où victorieux d'Aſdrubal & d'Annibal, il força Carthage à demander la paix. C'eſt ce qui le fit ſurnommer l'*Africain*. Il eſt le premier des Romains, à qui l'on ait donné un ſurnom tiré de ſes conquêtes. Mais dans la ſuite, quantité d'autres Guerriers, ſans avoir ni les ver-

Je le mis enſuite ſur les affaires de ſon Royaume ; il me queſtionna ſur celles de notre République : ainſi ſe paſſa le reſte de la journée à nous entretenir. Sur le ſoir, la table fut ſervie avec une magnificence royale, & nous pouſſames la converſation bien avant dans la nuit. Tous ſes diſcours rouloient ſur (4) l'Africain : il en ſavoit toutes les actions, toutes les paroles remarquables. Enfin nous allâmes nous repoſer ; & comme j'étois fatigué du chemin, & d'avoir veillé ſi tard, je dormis plus profondément qu'à l'ordinaire.

Quelquefois ce qui nous a fort occupés de jour, nous revient pendant le ſommeil, & occaſionne des ſonges ſemblables à celui d'Ennius, qui, tout plein d'Homére, & ſans ceſſe parlant de ce Poëte, crut le voir en dormant. Pour moi, de même, tout plein de ce que m'avoit dit Maſiniſſa, je crus voir

tus, ni les ſuccés de Scipion, obtinrent que leur orgueil fût flatté de ſemblables titres. *Exemplo deinde hujus*, dit Tite-Live, *nequaquam victoriâ pares, inſignes imaginum titulos, clarâque cognomina familiæ fecêre.*

Africanus se ostendit eâ formâ, quæ mihi ex imagine ejus, quàm ex ipso, erat notior. Quem ut agnovi, equidem cohorrui. Sed ille, Ades, inquit, animo, & omitte timorem, Scipio, & quæ dicam, trade memoriæ.

Videsne (6) illam urbem, quæ parere populo Romano coacta per me, renovat pristina bella, nec potest quiescere? (*ostendebat autem Carthaginem de excelso, & pleno stellarum, illustri, & claro quodam loco*) *ad quam tu oppugnandam nunc venis pænè miles. Hanc hoc biennio consul evertes, eritque cognomen id tibi per te partum, quod habes adhuc à nobis hereditarium.*

Cùm autem Carthaginem deleveris, triumphum egeris, censorque fueris, & obieris legatus Ægyptum, Syriam, Asiam, Græciam, deligere iterum con-

(5) Quoique le Texte paroisse dire, *moins pour l'avoir vû lui-même, que pour avoir vû son portrait*, j'ai tranché la difficulté : & cela sur la foi de Sigonius, qui assûre que le jeune Scipion l'Africain, celui qui parle ici, vint au monde la même année, &, qui plus est, le jour même que l'autre mourut.

(6) *Cap.* 2.

l'Africain. Il m'apparut ſous la forme que je lui connoiſſois, non pour [5] l'avoir vû, mais par ſon portrait. A ſon aſpect je friſſonnai. Mais lui : Scipion, me dit-il, raſſurez-vous, ne craignez point, & retenez bien ce que vous allez entendre.

Voyez-vous cette Ville [c'étoit Carthage ; il me la montroit du haut des Cieux, où je me croyois avec lui, dans un endroit tout ſemé de brillantes étoiles] Voyez-vous cette Ville, qui forcée par moi à obéir au peuple Romain, reſſuſcite nos guerres anciennes, & ne peut vivre dans le repos ? Aujourd'hui, à peine ſorti du rang de ſimple ſoldat, vous la venez attaquer. Avant qu'il ſoit deux ans, vous la detruirez étant Conſul : & ce ſurnom d'Africain, qui juſqu'à preſent ne vous appartient que comme une portion de mon héritage, vous l'aurez mérité alors par vous-même.

Après la ruine de Carthage, vous recevrez les honneurs du Triomphe : vous ſerez Cenſeur : vous irez par l'ordre de la République, viſiter l'Egypte, la Syrie, l'Aſie, la Gréce ;

ſul abſens, bellumque maximum confi-cies, Numantiam exſcindes.

Sed cùm eris curru Capitolium invectus, offendes rempublicam perturbatam conſiliis nepotis mei. Hîc tu, Africane, oſtendas oportebit patriæ, lumen animi, ingenii, conſiliique tui.

Sed ejus temporis ancipitem video quaſi fatorum viam. Nam cùm ætas tua ſeptenos octies ſolis anfractus, redituſque converterit, duoque hi numeri, quo-

(7) Il y a dans le texte : *deligere iterum Conſul abſens.* Mais l'autorité de Valére Maxime, VIII, 15, ne permet pas de prendre littéralement ce mot *abſens.* Il ſignifie, non pas que Scipion fût abſent de Rome le jour que les Conſuls devoient être élus, mais que ne s'étant point montré dans le champ de Mars en robe blanche, ſelon l'uſage de ceux qui briguoient le Conſulat, c'étoit la même choſe que s'il avoit été abſent.

(8) Tibérius Gracchus, qui, étant Tribun, excita le peuple à ſe révolter contre le Sénat. Sa mere étoit fille de Scipion l'ancien. C'étoit l'illuſtre Cornélie, qui fut l'ornement de ſon ſiécle par ſon eſprit, & la gloire de ſon ſexe par ſa vertu.

(9) Cinquante-ſix ans. Il mourut effectivement à cet âge-là : ayant été, à ce qu'on croit, empoiſonné par ſa femme, qui étoit ſœur de ce Tibérius Gracchus.

vous ſerez une ſeconde fois élu Conſul, ſans vous être (7) préſenté : & par la deſtruction de Numance, vous terminerez une guerre des plus ſanglantes.

Mais, au retour de cette expédition, après que vous aurez été conduit ſur un char au Capitole, vous trouverez la République agitée par les pratiques de mon (8) petit-fils : & c'eſt alors, Scipion, qu'il faudra montrer à votre Patrie ce que vous avez de courage, d'eſprit, de prudence.

Je vois les deſtinées de ce temps là, incertaines, pour ainſi dire, de la route qu'elles prendront. Car, quand vous compterez (9) par vos jours huit fois ſept révolutions du Soleil ; & que l'heure fatale aura été marquée par le concours de ces deux nombres, dont chacun, mais par diverſes (1) raiſons, eſt regardé comme un nombre par-

(1) Quelles ſont ces raiſons ? Si ce ſont celles que rapporte Macrobe dans ſon Commentaire ſur le Songe de Scipion, ne les regardons que comme des imaginations creuſes, qui ne pouvant nous être d'aucune uti-

rum uterque plenus, alter altera de cau-sa, habetur, circuitu naturali ſummam tibi fatalem confecerint : in te unum, atque in tuum nomen, ſe tota convertet civitas : te Senatus, te omnes boni, te ſocii, te Latini intuebuntur : tu eris unus, in quo nitatur civitatis ſalus ; ac ne multa, dictator rempublicam conſti-tuas oportet, ſi impias propinquorum manus effugeris.

Hic cùm exclamaſſet Lælius, inge-muiſſentque ceteri vehementiùs : leniter arridens Scipio, Quæſo, inquit, ne me è ſomno excitetis, & [3] parum re-bus : audite cetera.

Sed [4] quò ſis, Africane, alacrior ad tutandum rempublicam, ſic habeto : Omnibus, qui patriam conſervarint,

lité, ne méritent pas que l'on daigne s'en inſtruire. Le temps eſt trop cher.

(2) Lélius, dont l'intime liaiſon avec Scipion eſt ſi connue par le Dialogue ſur l'*Amitié*, étoit un des Interlocuteurs du Dialogue *ſur la République*, dont le Songe de Scipion faiſoit la concluſion. A l'égard des autres Interlocuteurs, voyez leurs noms dans les Epîtres à Atticus, IV, 16.

(3) On voit aſſez que dans ces mots, *& parum rebus*, il y a quelque choſe de cor-

fait

fait; alors vous ſerez l'unique objet, l'unique eſperance de Rome; c'eſt ſur vous que le Sénat, que tous les bons Romains, que nos Alliés, que toute l'Italie tournera ſes regards; vous ſerez l'appui de Rome, vous ſeul: enfin, revêtu du pouvoir ſuprême de Dictateur, vous rétablirez l'ordre dans l'Etat, pourvû que vous puiſſiez échapper aux parricides mains de vos proches.

Ici (2) Lélius ayant marqué ſon inquiétude par un cri, & le reſte de la compagnie par de profonds ſoupirs: Je vous en prie, leur dit Scipion avec un ſoûrire gracieux, ne me réveillez pas; ſilence; écoutez le reſte.

Pour animer votre zéle, ajoûta l'Africain, ſoyez bien perſuadé qu'il y a dans le Ciel, pour tous ceux qui auront travaillé à la conſervation, à la défenſe & à l'aggrandiſſement de la Patrie, un lieu marqué, où ils vivront heureux à jamais. Car, de tout

rompu, ou d'oublié. Les Critiques ont propoſé diverſes conjectures, dont aucune n'a toute l'évidence qu'on voudroit.

(4) *Cap. 3.*

adjuverint, auxerint, certum esse in cœlo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruantur. Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quàm concilia, cœtusque hominum, jure sociati, quæ civitates appellantur: harum rectores, & conservatores hinc profecti, huc revertuntur.

Hîc ego, etsi eram perterritus, non tam metu mortis, quàm insidiarum à meis, quæsivi tamen, viveretne ipse & Paulus pater, & alii, quos nos extinctos arbitraremur.

Immò verò, inquit, ii vivunt, qui ex corporum vinculis, tanquam è carcere, evolaverunt: vestra verò, quæ dicitur vita, mors est. Quin tu aspicias ad te venientem Paulum patrem.

Quem ut vidi, equidem vim lacrymarum profudi. Ille autem me complexus, atque osculans, flere prohibebat. Atque ego ut primùm, fletu represso, loqui posse cœpi: Quæso, inquam, pa-

(5) Paul Emile, surnommé le *Macédonique*, pour avoir vaincu Persée Roi de Macédoine, & fait de son royaume une province du peuple Romain.

ce qui se fait sur la terre, rien n'est plus agréable à ce Dieu suprême, par qui l'Univers est conduit, que ce qu'on appelle des Villes, c'est-à-dire, des assemblées, des sociétés d'hommes réunis sous l'autorité des loix. D'ici partent ceux qui les gouvernent, qui les conservent; & ils retournent ici.

A ces mots, quoique troublé, moins par l'appréhension de la mort, que par l'idée de cette perfidie dont j'étois menacé, je ne laissai pas de lui demander s'il étoit donc bien vrai que lui, Paulus mon pere, & les autres qu'on croyoit morts, fussent vivans?

Oui, sans doute, reprit l'Africain: & ceux-là seuls sont vivans, qui délivrés des liens du corps, s'en sont sauvés, comme d'une prison. Mais ce que vous autres vous appellez vivre, c'est être mort. Regardez, voilà que Paulus (5) votre pere vient à vous.

Je le vis. A l'instant mes larmes coulerent en abondance. Mais lui, en m'embrassant, & me baisant: Ne pleurez point, me disoit-il. Pour moi, dès que mes pleurs me laisserent la liberté de parler, O mon pere, m'écriai-

ter ſanctiſſime, atque optime, quoniam hæc eſt vita, (ut Africanum audio dicere) quid moror in terris, quin huc ad vos venire propero ?

Non eſt ita, inquit ille : niſi enim Deus is, cujus hoc templum eſt omne quod conſpicis, iſtis te corporis cuſtodiis liberaverit, huc tibi aditus patere non poteſt. Homines enim ſunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in hoc templo medium vides, quæ terra dicitur : hiſque animus datus eſt ex illis ſempiternis ignibus, quæ ſidera, & ſtellas vocatis : quæ globoſæ, & rotundæ, divinis animatæ mentibus, circulos ſuos, orbeſque conficiunt celeritate mirabili. Quare & tibi, Publi, & piis omnibus retinendus eſt animus in cuſtodia corporis : nec injuſſu ejus, à quo ille eſt vobis datus, ex hominum vita migrandum eſt, ne munus humanum aſſignatum à Deo defugiſſe videamini. Sed ſic, Scipio, ut avus hic tuus ut ego, qui te genui, juſtitiam cole, & pietatem : quæ, cùm ſit magna in parentibus, & propinquis, tum in patria maxima eſt. Ea vita, via eſt in

je ! Vous, dont la ſainteté, dont les vertus ſont l'objet de ma vénération ! Puiſque la véritable vie n'eſt que dans ces lieux, comme je l'apprens de l'Africain ; que fais-je donc plus long-temps ſur la terre ? pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre ?

A moins, me répondit-il, que ce Dieu, dont le Temple eſt tout ce que vous découvrez ici, n'ait lui-même briſé les chaînes qui vous lient à votre corps, vous ne ſauriez être admis en ces lieux. Car les hommes ont reçu l'être à une condition, qui eſt de travailler à la conſervation du globe que voilà au milieu de ce Temple, & que l'on appelle la Terre. Ils ont une ame, portion de ces feux éternels, que vous nommez Etoiles, Aſtres, qui ſont des corps ſphériques, animés par des intelligences divines, & dont la révolution ſe fait avec une prodigieuſe rapidité. Vous donc, mon fils, & tous ceux qui ont de la religion, vous devez conſtamment retenir votre ame dans le corps où elle a ſon poſte, & ſans l'ordre exprès de celui qui vous l'a donnée, ne point ſortir

cœlum, & in hunc cœtum eorum, qui jam vixerunt, & corpore laxati, illum incolunt locum quem vides.

Erat autem iis splendidissimo candore inter flammas circulus elucens, quem vos, ut à Græcis accepistis, orbem lacteum nuncupatis.

Ex quo omnia mihi contemplanti præclara cetera, & mirabilia videbantur. Erant autem eæ stellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus; & eæ magnitudines omnium, quas esse nunquam suspicati sumus: ex quibus erat illa minima, quæ ultima cœlo, citima terris,

(6) Scipion reprend ici la parole, & l'on ne sait plus ce que devient son pere.

(7) On dit en françois, *la Voie lactée*, & populairement, *le chemin de saint Jacques*. C'est un amas d'étoiles, qui par leur proximité & par leur arrangement, tracent dans le Ciel une espèce de chemin. Voyez sur ce sujet les diverses opinions des Anciens, dans l'ouvrage attribué à Plutarque, *de Plac. Philos.* III. 1.

(8) Il y a des étoiles si éloignées de nous, que nous ne saurions les voir. C'est ce que prouve l'invention moderne du Télescope, à l'aide duquel on a découvert beaucoup d'étoiles, qui n'étoient pas connuës des Anciens.

de cette vie mortelle ; parce qu'autrement vous paroîtriez avoir voulu ſecouer l'emploi, dont la volonté divine vous a chargé. Ainſi ce que vous avez à faire préſentement, c'eſt d'imiter l'Africain votre aïeul, & moi votre pere ; de cultiver à notre exemple la juſtice ; d'aimer vos parens & vos amis, mais votre patrie plus que tout le reſte. Voilà par où l'on arrive au ciel & dans cette aſſemblée de gens, qui, après avoir vêcu ſur la terre, maintenant dégagés de leur corps, habitent le lieu que vous voyez.

Il me parloit (6) de ce cercle brillant, que ſon éclatante blancheur fait remarquer entre toutes les conſtellations, & que vous appellez *le Cercle* (7) *de Lait*, comme les Grecs vous l'ont appris.

Promenant de là mes yeux ſur le reſte de l'Univers, je n'y découvrois que du beau, du merveilleux. J'y voyois des étoiles qui n'ont jamais (8) été apperçues d'ici : & toutes, ſoit celles-là, ſoit les autres qui nous ſont connues, je les voyois d'une grandeur que jamais nous n'avons imaginée.

luce lucebat alienâ. Stellarum autem globi terræ magnitudinem facilè vincebant. Jam ipsa terra ita mihi parva visa est, ut me imperii nostri, quo quasi punctum ejus attingimus, pœniteret.

Quam (1) *cùm magis intuerer, Quæso, inquit Africanus, quòusque humi defixa tua mens erit? nonne adspicis, quæ in templa veneris? Novem tibi orbibus, vel potiùs globis, connexa sunt omnia: quorum unus est cœlestis, extimus, qui reliquos omnes complectitur, summus ipse Deus, arcens, & continens ceteros: in quo infixi sunt illi, qui*

(9) On ne sauroit dire préciſément de quelle grandeur eſt une étoile. Pour en juger par les régles de l'Optique, il faudroit ſavoir juſte à quelle diſtance eſt de la terre, l'étoile qu'on veut meſurer. Le ſavant M. Huygens, dans ſon *Coſmotheoros*, prétend qu'un boulet de canon emploieroit près de 70000 ans pour parvenir juſqu'aux étoiles fixes; & il ſuppoſe que ce boulet, allant toujours de la même vîteſſe, parcourt environ cent toiſes en une ſeconde. Ainſi c'eſt trois mille ſix cens toiſes par heure. L'imagination ſe perd dans ce calcul.

(1) *Cap.* 4.

(2) Pour tout Commentaire, il ne faut qu'avoir ici une Sphere devant les yeux.

La moindre qui étoit la plus éloignée du Ciel, & la plus proche de la Terre, ne brilloit que d'une lumiere d'emprunt. A l'égard des autres globes, ils surpassoient (9) de beaucoup en grandeur le globe de la Terre. Mais pour celui-ci, il me parut bien si petit, que notre empire, dont l'étendue n'en occupe que comme un point, me fit pitié.

Je continuois à regarder fixement la Terre. Jusques à quand, me dit l'Africain, aurez-vous l'esprit collé sur cet objet? Quoi! les Temples superbes où vous voici, ne méritent pas votre attention? Voyez comme le tout est composé (2) de neuf cercles, ou plutôt de neuf globes, l'un desquels est ce globe céleste, qui, placé au-dessus de tous les autres, les embrasse tous, & les soutient de tous côtés. A celui-là sont attachées les étoiles fixes, qui de toute éternité se meuvent dans le même sens que ce premier Ciel. Plus bas sont sept autres globes, qui ont un mouvement de rétrogradation. Un de ces globes est celui que les habitans de la Terre

volvuntur, ſtellarum curſus ſempiterni: cui ſubjecti ſunt ſeptem, qui verſantur retro, contrario motu, atque cœlum: ex quibus unum globum poſſidet illa, quam in terris Saturniam nominant. Deinde eſt hominum generi proſperus & ſalutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis. Tum rutilus, horribiliſque terris, quem Martem dicitis. Deinde ſubter mediam ferè regionem Sol obtinet, dux, & princeps, & moderator luminum reliquorum, mens mundi, & temperatio, tantâ magnitudine, ut cuncta ſuâ luce illuſtret, & compleat. Hunc ut comites conſequuntur, alter Veneris, alter Mercurii curſus, in infimoque orbe Luna, radiis ſolis accenſa convertitur. Infrà autem jam nihil eſt, niſi mortale & caducum, præter animos generi hominum, munere deorum datos. Supra lunam ſunt æterna omnia. Nam ea, quæ eſt media, & nona tellus, neque movetur, & infima eſt, & in eam feruntur omnia ſuo nutu pondera.

(3) On peut conclure de-là, que Ciceron n'étoit pas pour la pluralité des mondes peuplés. Car, s'il n'y a point de corruption au-deſſus de la Lune, il n'y a donc point de génération, & par conſéquent point d'animaux. A l'égard de la Lune, beaucoup

appellent Saturne. Un autre nommé Jupiter, dont les influences ſont favorables & ſalutaires aux hommes. Après on voit le feu étincelant & terrible, que vous appellez Mars. Preſque au milieu de ce grand eſpace, vous voyez le Soleil, qui eſt le conducteur & le chef des autres Planétes, l'intelligence & la regle de l'Univers, & dont la grandeur eſt telle, que de ſes rayons il éclaire, il remplit tout. A ſa ſuite, & comme pour l'accompagner, ſont Venus & Mercure. Vous avez enfin la Lune, dont le globe n'a de lumiere que ce qu'il en reçoit du Soleil. Au-deſſous il n'y a plus rien, qui ne ſoit corruptible & mortel : ſi ce n'eſt les ames humaines, préſent des Dieux. Au-deſſus de la Lune tout eſt [3] éternel. Quant à la Terre, qui eſt le neuvieme globe, & qui occupe le centre, elle n'a point de mouvement ; elle eſt placée au lieu le plus pas ; & c'eſt où tendent naturellement tous les corps entraînés par leur poids.

d'Anciens la croyoient habitée comme la Terre. Voyez *Acad.* II. 39.

Quæ (4) *cùm intuerer ſtupens, ut nihil recepi, Quid! hic, inquam, quis eſt, qui complet aures meas tantus, & tam dulcis ſonus? Hic eſt, inquit ille, qui intervallis conjunctus imparibus, ſed tamen pro rata portione diſtinctis, impulſu & motu ipſorum orbium conficitur:*

(4) *Cap. 5.*

(5) Je dois cette remarque & la ſuivante, à M. Burette, que j'ai conſulté ſur cette matiere, comme celui de tous nos Savans qui connoît le mieux la Muſique des Anciens.

» Ciceron, conformément au ſyſtême » imaginaire de Pythagore, compare ici les » mouvemens des ſept Planétes, & de l'orbe » des étoiles fixes, (ce qui remplit le nom- » bre de huit) aux vibrations ou ébranle- » mens des huit cordes, qui compoſoient » l'ancien inſtrument appellé *Octacorde*, for- » mé de deux *Tétracordes* disjoints, ou de » huit cordes en tout, qui dans le genre » diatonique, rendoient ces huit ſons de » notre muſique, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut* » *ré*, *mi*: en ſorte que la Lune, la plus » baſſe des planétes, répond au *mi*, le plus » grave des huit ſons; Mercure, au *fa*; Vé- » nus, au *ſol*; le Soleil, au *la*; Mars, au *ſi*; » Jupiter, à l'*ut*; Saturne au *ré*; & l'orbe » des étoiles, qui eſt le plus élevé de tous, » au *mi*, le ſon le plus aigu, & faiſant l'oc- » tave avec le plus grave. Ces huit ſons, » comme l'on voit, ſont ſéparés de huit in-

J'étois saisi d'étonnement à la vue d'un tel spectacle. Quand je me fus un peu remis : Mais, dis-je à l'Africain, quel est ce son si éclatant & si agréable, dont j'ai l'oreille remplie ? C'est, dit-il, l'harmonie qui résulte du mouvement des spheres ; & qui composée [5] d'intervalles inégaux, mais pourtant distingués l'un de l'autre suivant de justes proportions, forme régulierement par le mêlange des sons aigus avec les graves, differens concerts. Il n'est pas possible en effet, que de si grands mouvemens se fassent sans bruit : & c'est conformément aux loix naturelles, que des deux extrêmes où se termine l'assemblage de tous ces intervalles, l'un fait entendre le son grave, & l'autre le son aigu. Par cette

» tervalles, suivant certaines proportions : » de maniere que du *mi* au *fa*, se trouve la » distance d'un demi ton ; du *mi* au *sol*, celle » d'une tierce mineure ; du *mi* au *la*, » celle d'une quarte ; du *mi* au *si*, celle » d'une quinte ; du *mi* à l'*ut*, celle d'une sixte » mineure ; & du *mi* au *ré*, celle d'une sep- » tiéme mineure : lesquels avec l'octave sont » en tout sept accords.

qui acuta cum gravibus temperans varios æquabiliter concentus efficit. Nec enim silentio tanti motus incitari possunt, & natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acutè sonent. Quam ob causam summus ille cœli stelliferi cursus, cujus conversio est concitatior, acuto & excitato movetur sono : gravissimo autem hic lunaris, atque infimus. Nam terra, nona, immobilis manens, imâ sede semper hæret, complexa medium mundi locum. Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos : qui numerus rerum omnium ferè nodus est.

» (6) Ciceron dit : *Illi autem octo cursus ;* » *in quibus eadem vis est duorum*, &c. Sur » quoi nous remarquerons, que ces deux » mots, *eadem vis*, pourroient à la rigueur » se prendre en deux sens différens, ou pour » les révolutions de deux astres, si peu iné- » gales entre elles, qu'elles pussent répon- » dre aux vibrations de deux cordes de l'oc- » tacorde montées à l'unisson ; ou pour les » révolutions de deux astres, dont l'une fût » une fois plus rapide que l'autre, & qui, » par-là, répondissent aux vibrations des » deux cordes extrêmes de l'octacorde, c'est- » à-dire, des deux *mi*, qui sont à l'octave

raiſon l'orbe des étoiles fixes, comme le plus élevé, & dont le mouvement eſt le plus rapide, doit rendre un ſon très-aigu; pendant que l'orbe de la Lune, comme le plus bas de tous ceux qui ſe meuvent, doit rendre un ſon des plus graves. Car pour la Terre, dont le globe fait le neuvieme, elle demeure immobile, & toujours fixe au plus bas lieu, qui eſt le centre de l'Univers. Ainſi les révolutions de ces huit orbes, deux deſquelles [6] ont même puiſſance, produiſent ſept différens ſons; & il n'y a preſque rien dont le nombre ſeptenaire ne ſoit le nœud.

» l'un de l'autre. C'eſt dans ce dernier ſens
» qu'on doit prendre l'*eadem vis eſt duorum*
» du paſſage latin; tel qu'il ſe lit dans l'édi-
» tion de Grævius, en cela conforme à plu-
» ſieurs manuſcrits: auquel cas, tous les
» accords principaux ſe trouvent employés
» dans la comparaiſon. Au lieu que ſi l'on
» ajoute *Mercurii & Veneris* à l'*eadem vis eſt*
» *duorum*, comme on le voit dans quelques
» éditions, appuyées auſſi de l'autorité de
» quelques manuſcrits, il faudra y donner
» le premier ſens, & faire diſparoître l'oc-
» tave pour y ſubſtituer l'uniſſon, qui n'eſt
» point un accord. En effet l'orbe des étoi-

Quod docti homines nervis imitati, atque cantibus, aperuere sibi reditum in hunc locum: sicut alii, qui præstantibus ingeniis, in vita humana, divina studia coluerunt.

Hoc sonitu oppletæ aures hominum obsurduerunt: nec est ullus hebetior sensus in vobis: sicut ubi Nilus ad illa, quæ Catadupa nominantur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens, quæ illum locum accolit, propter magnitudinem sonitûs, sensu audiendi caret. Hic verò tantus est totius mundi incitatissimâ conversione sonitus, ut eum aures hominum

» les ne sera plus alors à l'octave de l'orbe
» de la Lune; mais il n'en sera qu'à la sep-
» tieme, puisque Mercure & Vénus étant
» presque à l'unisson, à cause du peu d'iné-
» galité qui se trouve dans leurs révolutions,
» disent quelques Interprétes; ils ne seront
» l'un & l'autre, qu'environ à un demi ton
» de la Lune; & par conséquent le système
» des Astres répondra, non à l'*Octacorde*,
» mais seulement à l'*Heptacorde*, ou instru-
» ment à sept cordes, composé de six ac-
» cords ou intervales, & destitué totalement
» de l'octave, qui est pourtant l'une des
» consonances principales, & comme le
» complément du système harmonique. Ce
» qui fait conjecturer à quelques-uns, que

On a imité cette harmonie céleſte, ſoit avec des inſtrumens, ſoit avec la voix; & les grands Muſiciens (7) ſe ſont par-là ouvert un chemin pour revenir ici; de même que tous ces ſublimes génies, qui pendant le cours d'une vie mortelle ont cultivé les ſciences divines.

Que ſi cette harmonie ne s'entend point ſur la terre, c'eſt qu'un ſi grand bruit a rendu les hommes ſourds. Auſſi le ſens de l'ouïe eſt le plus foible & le plus obtus de tous les ſens. Il eſt arrivé de même au peuple qui habite auprès des cataractes du Nil, d'être aſſourdi par l'épouvantable bruit que fait ce fleuve en ſe précipitant du haut des montagnes. Et quant à ce prodigieux ſon, que toutes les ſphéres enſemble forment en ſe mouvant avec tant de rapidité, vos oreilles ne ſont non plus capables de le recevoir, que vos yeux de ſoutenir l'é-

» ces mots *Mercurii* & *Veneris*, pourroient » bien n'être qu'une gloſe écrite d'abord à » la marge du manuſcrit, d'où elle auroit » enſuite paſſé dans le texte.

(7) Amphion, Linus, Orphée, &c.

capere non poſſint : ſicut intueri ſolem adverſum nequitis, ejuſque radiis acies veſtra, ſenſuſque vincitur.

Hæc [8] *ego admirans, referebam tamen oculos ad terram identidem. Tum Africanus, Sentio, inquit, te ſedem etiam nunc hominum ac domum contemplari : quæ ſi tibi parva, ut eſt, ita videtur, hæc cœleſtia ſemper ſpectato ; illa humana contemnito. Tu enim quam celebritatem ſermonis hominum, aut quam expetendam gloriam conſequi potes ? Vides habitari in terra, raris & anguſtis in locis : & in ipſis quaſi maculis, ubi habitatur, vaſtas ſolitudines interjectas : hoſque, qui incolunt terram, non modò interruptos ita eſſe, ut nihil inter ipſos ab aliis ad alios manare poſſit : ſed partim obliquos, partim averſos, partim etiam adverſos ſtare vobis : à quibus exſpectare gloriam certè nullam poteſtis. Cernis autem eandem terram, quaſi quibuſdam redimitam & circumdatam cingulis : è quibus duos maximè inter ſe diverſos, & cœli verticibus ipſis ex utraque parte ſubnixos,*

[8] Cap. 6.

clat du soleil, si vous le regardez fixement.

Tout en m'occupant de ces merveilles, je ne laissois pas de jetter toujours de temps en temps les yeux sur la Terre. Vos regards, me dit l'Africain, cherchent encore, à ce que je vois, l'habitation des mortels. Mais quoi? puisqu'elle vous paroît si petite, comme effectivement elle l'est, n'ayez pour elle que du mépris, & ne regardez jamais que le Ciel. Qu'est-ce après tout, que cette renommée, & de quel prix est cette gloire, où il vous est possible d'atteindre? Vous voyez que la terre est peuplée dans un bien petit nombre d'endroits, qui sont chacun de peu d'étenduë, & si fort coupés par de vastes solitudes, qu'ils nous paroissent d'ici comme des taches répanduës de loin à loin sur votre globe. Tellement que ceux qui habitent la terre, dispersés comme ils le sont, & non point sur une même ligne, mais ceux-ci d'un côté, ceux-là de l'autre, ne peuvent avoir de commerce ensemble, ni par conséquent être utiles à vo-

obriguisse pruinâ vides : medium autem illum, & maximum, solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles : quorum australis ille, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent vestigia. Nihil ad vestrum genus. Hic autem alter subjectus aquiloni, quem incolitis, cerne, quàm tenui vos parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur à vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod Magnum, quem Oceanum appellatis in terris : qui tamen tanto nomine, quàm sit parvus, vides.

(9) Virgile, *Georg.* I, 233. Ovide, *Metam.* I, 49. ; Pline, II, 69; tous les Anciens, en un mot, étoient persuadés, que des cinq Zones il n'y en avoit que deux d'habitées, ni même d'habitables. Leur ignorance à cet égard, cessera de nous étonner, si nous considerons qu'aujourd'hui encore, malgré les secours du commerce & de la navigation, nous ne connoissons pas, à beaucoup près, tout ce qu'il y a de pays habités. Ces sortes de découvertes sont l'ouvrage, non de l'esprit humain, mais du tems, & du hasard.

(1) *Le Caucase*, montagne de la Colchide, vers l'embouchure du Phase.

Le Gange, fleuve de l'Inde.

tre gloire. Remarquez auſſi ces Zones, qui partagent le globe terreſtre. Vous en voyez deux, qui ſont les plus éloignées l'une de l'autre, & préciſément ſous les deux pôles, aſſiégées de glaces & de frimas. Au milieu eſt la plus grande, brûlée par l'ardeur du Soleil. Il n'y [9] en a d'habitables que deux : l'Auſtrale, qui eſt occupée par vos antipodes, avec leſquels vous n'avez nulle communication : & la Septentrionale, qui eſt celle où vous êtes ſitués. Or jugez combien eſt mince la portion qui vous en revient. Car, à prendre tout ce que contient votre Zone, qui a quelque largeur au milieu, mais qui eſt fort ſerrée aux deux extrémités ; cela ne fait qu'une eſpèce de petite iſle, entourée de cette Mer que vous appellez l'Atlantique, la grande Mer, l'Océan : & dont, malgré ces titres pompeux, vous voyez quelle eſt la petiteſſe. Votre renommée, ou celle de quelque autre Romain, a-t-elle jamais pu, de ces pays que vous connoiſſez, paſſer au de-là [1] du Caucaſe ou du Gange, montagne & fleuve que vous

Ex his ipsis cultis, notisque terris, num aut tuum aut cujusquam nostrûm nomen, vel caucasum hunc, quem cernis, transcendere potuit, vel illum Gangem transnare? Quis in reliquis Orientis, aut obeuntis solis ultimis, aut aquilonis, austrive partibus tuum nomen audiet? quibus amputatis, cernis profectò, quantis in angustiis vestra gloria se dilatari velit.

Ipsi [2] *autem, qui de vobis loquuntur, quàm loquentur diù? Quin etiam, si cupiat proles illa futurorum hominum deinceps laudes uniuscujusque nostrûm à patribus acceptas posteris prodere, tamen propter eluviones, exustionesque terrarum, quas accidere tempore certo necesse est, non modò non æternam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi possumus.*

Quid autem interest, ab iis, qui posteà nascentur, sermonem fore de te, cùm ab iis nullus fuerit, qui antè nati sint? qui nec pauciores, & certè meliores fuerunt viri.

[2] Cap. 7.

avez là ſous les yeux ? Qui, dans le reſte de l'Orient, & aux extrémités de l'Occident, du Septentrion, du Midi, entendra parler de Scipion ? Toutes ces parties de la terre n'étant donc à compter pour rien par rapport à vous, comprenez à quoi ſe réduit l'eſpace, que votre ambition ſe propoſe de remplir.

Mais de plus : ceux qui parleront de vous, combien de temps en parleront-ils ? Quand même la génération ſuivante auroit envie de tranſmettre à une génération plus éloignée, les éloges qu'elle aura entendu faire de nous : il n'eſt pas poſſible que notre gloire ſoit, je ne dis pas éternelle, mais de quelque durée, à cauſe des inondations & des incendies, que le cours de la nature doit néceſſairement amener.

Que vous importe d'ailleurs, d'avoir un nom parmi les hommes qui vous ſuivront, puiſque ceux qui vous ont précédé, dont le nombre n'eſt pas moindre, & dont le mérite certainement a été ſupérieur, n'ont point parlé de vous ?

Cùm præsertim apud eos ipsos, à quibus audiri nomen nostrum potest, nemo unius anni memoriam consequi possit : homines enim populariter annum tantummodò solis, id est, unius astri reditu metiuntur, cùm autem ad idem, unde semel profecta sunt, cuncta astra redierint, eandemque totius cœli descriptionem, longis intervallis retulerint, tum ille verè vertens annus appellari potest : in quo vix dicere audeo, quàm multa secula hominum teneantur. Namque, ut olim deficere sol hominibus, exstinguique visus est, cùm Romuli animus hæc ipsa in templa penetravit : ita quandoque eâdem parte sol, eodemque tempore iterum defecerit, tum signis omnibus ad idem principium, stelliſque revocatis, expletum annum habeto. Hujus quidem anni nondum vicesimam partem scito esse conversam.

(3) En supposant que l'époque de ce Songe est l'année du Consulat de Manilius, & que Romulus, selon le P. Petau, mourut l'an de Rome 38, on trouve 568 ans ; & puisque cet espace de temps ne faisoit pas encore la vingtieme partie d'une grande année, cela justifie ce que l'on rapporte de Ciceron dans le Dialogue *de Causis cor.*

Ajoutons

Ajoutons que tous ceux qui peuvent jamais vous connoître, ne sauroient faire que votre mémoire vive seulement l'espace d'une année. On appelle en termes populaires une année, ce que le Soleil, qui n'est qu'un astre seul, met de temps à faire son cours. Mais l'année vraiment complette, est celle où généralement tous les astres revenus au même point d'où ils étoient partis, raménent après un long intervalle de temps le même plan du ciel tout entier. Je n'ose presque dire combien pour cela il faut de ce que vous appellez siécles. Autrefois lorsque l'ame de Romulus pénétra dans ces lieux, il y eut sur la terre une éclipse de Soleil. Quand tous les astres, toutes les planétes se retrouvant dans la même position, il arrivera que le Soleil au même point, au même temps, s'éclipsera tout de nouveau, alors vous aurez une année complette. Or sachez que presentement (3) vous n'en avez pas encore la vingtieme partie de révolue.

(3) *Eloq. cap. 16*, que selon lui cette grande année n'arrive qu'au bout de 12854 ans.

Quocirca si reditum in hunc locum desperaveris, in quo omnia sunt magnis & præstantibus viris; quanti tandem est ista hominum gloria, quæ pertinere vix ad unius anni partem exiguam potest?

Igitur altè spectare si voles, atque hanc sedem, & æternam domum contueri: neque te sermonibus vulgi dederis, nec in præmiis humanis spem posueris rerum tuarum: suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus. Quid de te alii loquantur, ipsi videant: sed loquentur tamen. Sermo autem omnis ille, & angustiis cingitur iis regionum, quas vides; nec unquam de ullo perennis fuit; & obruitur hominum interitu, & oblivione posteritatis extinguitur.

Quæ [4] *cùm dixisset, Ego verò inquam, ô Africane, si quidem bene me-*

[4] Cap. 8.

Perdez-vous donc l'eſpérance de revenir dans ces Temples, l'unique objet des grandes ames ? Que vous reſte-t-il dès-lors, & qu'eſt-ce que cette gloire humaine, dont à peine la durée embraſſe quelque petite partie d'une année ?

Vos regards, au contraire, vos vœux ſe portent-ils à cette demeure éternelle ? Que les diſcours du vulgaire ne faſſent point d'impreſſion ſur vous : ne fondez point votre eſpoir ſur des récompenſes terreſtres : il faut que la vertu elle-même vous attire par ſes propres charmes au véritable honneur. On parlera de vous dans le monde : c'eſt l'affaire des autres, de voir comment ils en doivent parler. Mais enfin leurs diſcours quels qu'ils ſoient, ne paſſent pas les bornes étroites des régions que vous voyez. Et d'ailleurs, nulle réputation durable. A meſure que les hommes meurent, les noms qui leur étoient connus, ſe perdent, & ſont éteints par l'oubli de la poſtérité.

Pour moi, lui dis-je alors, quoique depuis mon enfance, marchant

ritis de patria quasi limes ad cœli aditum patet, quanquam à pueritiâ vestigiis ingressus patriis, & tuis, decori vestro non defui : nunc tamen, tanto præmio proposito, enitar multò vigilantiùs.

Et ille, Tu verò enitere, & sic habeto, non esse te mortalem, sed corpus hoc. Nec enim tu is es, quem forma ista declarat : sed mens cujusque, is est quisque : non ea figura, quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur scito esse : si quidem Deus est, qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui tam regit, & moderatur, & movet id corpus, cui præpositus est, quàm hunc mundum princeps ille Deus : & ut mundum ex quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet.

(5) Tous les Anciens croyoient l'Univers incorruptible, quant à la matiere ; c'est-à-dire, ils croyoient que la matiere dont il est composé, ne pouvoit être anéantie. Mais la plûpart, & les Stoïciens principalement, le tenoient corruptible & périssable, quant à la forme. Voyez *de Plac. Phiesc.* II, 4.

ſur vos traces, & ſur celles de mon pere, je n'ai pas dégénéré : cependant, puiſque l'entrée du Ciel eſt ouverte à ceux qui ont bien ſervi leur patrie, déſormais la vûe d'une ſi grande récompenſe me fera redoubler mes efforts.

Oui, reprit-il, vous le devez : & tenez pour certain, que votre corps eſt tout ce qu'il y a de mortel en vous. Quand je dis *vous*, je n'entens pas cette figure qui nous tombe ſous les ſens. Tout homme eſt ce qu'il eſt, non par ſon corps, mais par ſon eſprit. Apprenez, cela étant, que vous êtes un Dieu : parce qu'effectivement c'eſt être un Dieu, que de poſſéder en ſoi la vie & le ſentiment ; que d'être capable de mémoire & de prévoyance ; que d'avoir ſur le corps, à la conduite duquel on eſt prépoſé, tout autant d'empire, qu'en a le ſouverain Dieu ſur l'Univers : auſſi maître de gouverner ce corps fragile, & de le mouvoir à votre gré, que l'eſt ce Dieu éternel de gouverner & de mouvoir l'Univers, qui, à certains égards, n'eſt pas moins (5) corruptible que votre corps.

Nam quod ſemper movetur, æternum eſt : quod autem motum affert alicui, quodque ipſum agitatur aliunde ; quando finem habet motûs, vivendi finem habeat neceſſe eſt. Solum igitur, quod ſeſe movet, quia nunquam deſeritur à ſe, nunquam ne moveri quidem deſinit : quin etiam cæteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium eſt movendi.

Principio autem nulla eſt origo. Nam ex principio oriuntur omnia : ipſum autem nulla ex re alia naſci poteſt : nec enim id eſſet principium, quod gigneretur aliunde. Quod ſi nunquam oritur, ne occidit quidem unquam. Nam principium exſtinctum, nec ipſum ab alio renaſcetur, nec ex ſe aliud creabit, ſi quidem neceſſe eſt à principio oriri omnia.

Ita fit, ut motûs principium ex eo ſit, quod ipſum à ſe movetur : id autem nec naſci poteſt, nec mori vel concidat

(6) J'ai eſſayé dans ma Traduction de la premiere Tuſculane, chap. 23, de montrer par où ce raiſonnement de Platon eſt peu concluant, ou même dangereux.

Un être qui ſe [6] meut toujours, exiſtera toujours. Mais celui qui donne le mouvement à un autre, & qui le recoit lui-même d'un autre, ceſſe néceſſairement d'exiſter, lorſqu'il perd ſon mouvement. Il n'y a donc que l'être mû par ſa propre vertu, qui ne perde jamais ſon mouvement, parce qu'il ne ſe manque jamais à lui-même. Et de plus il eſt pour toutes les autres choſes qui ont du mouvement, la ſource & le principe du mouvement qu'elles ont.

Or qui dit principe, dit ce qui n'a point d'origine. Car c'eſt du principe que tout vient, & le principe ne ſauroit venir de nulle autre choſe : il ne ſeroit pas principe, s'il venoit d'ailleurs ; & n'ayant point d'origine, il n'aura par conſéquent point de fin. Car il ne pourroit, étant détruit, ni être lui-même reproduit par un autre principe, ni en produire un autre, puiſqu'un principe ne ſuppoſe rien d'antérieur.

Ainſi le principe du mouvement eſt dans l'être mû par ſa propre vertu, principe qui ne ſauroit être, ni pro-

omne cœlum, omniſque natura conſiſtat neceſſe eſt, nec vim ullam nanciſcatur, quâ, ut primò impulſa, moveatur.

Cùm (7) *pateat igitur æternum id eſſe, quod à ſe ipſo moveatur, quis eſt, qui hanc naturam animis eſſe tributam neget? Inanimum eſt enim omne, quod pulſu agitatur externo: quod autem animal eſt, id motu cietur interiore, & ſuo. Nam hæc eſt natura propria animæ, atque vis. Quæ ſi eſt una ex omnibus, quæ ſeſe moveat: neque nata eſt certè, & æterna eſt.*

Hanc tu exerce in optimis rebus. Sunt autem optimæ curæ, de ſalute patriæ: quibus agitatus & exercitatus animus, velociùs in hanc ſedem, & domum ſuam pervolabit.

Idque ocyùs faciet, ſi jam tum, cùm

(7) Cap. 9.

duit;

duit, ni détruit. Autrement il faut que le ciel & la terre ſoient bouleverſés, & qu'ils tombent dans un éternel repos, ſans pouvoir jamais recouvrer une force, qui comme auparavant, les faſſe mouvoir.

Il eſt donc évident, que ce qui ſe meut par ſa propre vertu, exiſtera toujours. Et peût-on nier que la faculté de ſe mouvoir ainſi, ne ſoit un attribut de l'ame ? Car tout ce qui n'eſt mû que par une cauſe étrangère, eſt inanimé : mais ce qui eſt animé, eſt mû par ſa propre vertu, par ſon action intérieure. Telle eſt la nature de l'ame, telle eſt ſa propriété. Donc l'ame, étant de tout ce qui exiſte, la ſeule choſe qui ſe meuve toujours elle-même ; concluons de-là qu'elle n'eſt point née, & qu'elle ne mourra jamais.

Occupez-la dignement. Rien de mieux, que de travailler au ſalut de la patrie. Une ame, que ces ſortes de ſoins auront occupée, revient d'un vol plus rapide dans ce lieu-ci, qui eſt ſon véritable ſéjour.

Vous lui donnerez encore plus

erit incluſus in corpore, eminebit foras, & ea, quæ extrà erunt, contemplans, quàm maximè ſe à corpore abſtrahet.

Namque eorum animi, qui ſe corporis voluptatibus dediderunt, earúmque ſe quaſi miniſtros præbuerunt, impulſúque libidinum voluptatibus obedientium, deorum & hominum jura violaverunt: corporibus elapſi circum terram ipſam volutantur; nec hunc in locum, niſi multis exagitati ſæculis, revertuntur.

Ille diſceſſit: ego ſomno ſolutus ſum;

d'agilité, ſi, pendant qu'elle eſt renfermée dans le corps, vous faites que ſouvent elle en ſorte par la contemplation des objets céleſtes, & qu'elle ait le moins qu'il ſe peut de commerce avec les ſens.

A l'égard de ces ames ſervilement livrées au plaiſir, & qui, pour n'écouter que la voix des paſſions, eſclaves de la volupté, auront violé toutes les loix, & divines & humaines; leur partage, lorſqu'elles ſortiront du corps, ſera d'errer autour de la terre, & de n'obtenir qu'après une punition de pluſieurs ſiécles, leur retour en ces lieux.

Après ces paroles, l'Africain diſparut: & moi, je me réveillai.

XII.

QUOD si tales (1) *nos naturâ genuisset, ut eam ipsam intueri & perspicere, eâdémque optimâ duce cursum vitæ conficere possemus : haud erat sanè, quòd quisquam rationem ac doctrinam requireret. Nunc parvulos nobis dedit igniculos, quos celeriter malis moribus opinionibúsque depravatis sic restinguimus, ut nusquam naturæ lumen appareat. Sunt enim ingeniis nostris semina innata virtutum, quæ si adolescere liceret, ipsa nos ad beatam vitam natura perduceret. Nunc autem, simul atque editi in lucem & suscepti sumus, in omni continuò pravitate & in summa opinionum perversitate versamur, ut pœnè cum lacte nutricis errorem suxisse videamur. Cùm verò parentibus redditi, demum magistris traditi sumus, tum ita variis imbuimur erroribus, ut vanitati veritas, & opinioni*

(1) Tuscul. III. 1.

PENSÉES DIVERSES.

ON n'auroit eu beſoin ni de préceptes ni d'étude, ſi l'homme naiſſoit avec la faculté de bien voir la Nature elle-même, & quel chemin cet excellent guide voudroit nous faire tenir. Mais elle ne nous donne que de foibles lueurs, qui bientôt viennent à être ſi fort obſcurcies par la corruption des mœurs, & par de fauſſes idées, que le flambeau de la Nature ne paroît plus. Ces ſemences de vertu, avec leſquelles nous naiſſons, ſuffiroient pour nous rendre la vie heureuſe, ſi nous leur laiſſions la liberté de croître & de fructifier. Mais à peine reſpirons-nous, que c'eſt pour ne rien voir, pour ne rien entendre, qui ne ſoit pernicieux. Vous diriez que nous ſuçons l'erreur avec le lait de la nourrice. Remis entre les mains de nos parens, & livrés enſuite à des maîtres, nous recevons tant de mauvaiſes impreſſions, qu'enfin la force du préjugé l'emporte ſur les principes

confirmatæ natura ipſa cedat. Accedunt etiam Poëtæ : qui cùm magnam ſpeciem doctrinæ , ſapientiæque præ ſe tulerunt , audiuntur , leguntur , ediſcuntur , & inhæreſcunt penitùs in mentibus. Cùm verò accedit eodem quaſi maximus quidam magiſter , populus , atque omnis undique ad vitia conſentiens multitudo , tum planè inficimur opinionum pravitate , à naturâque deſciſcimus.

Cæteris (2) ſpecimen eſto. *Quod ſi eſt , tenemus omnia. Ut enim cupiditatibus principum & vitiis infici ſolet tota civitas , ſic emendari & corrigi continentiâ. Vir magnus , L. Lucullus , ferebatur quàm commodiſſimè reſpondiſſe , cùm eſſet objecta magnificentia villæ Tuſculanæ , duo ſe habere vicinos : ſuperiorem , equitem Romanum ; inferiorem , libertinum : quorum cùm eſſent magnificæ villæ , concedi ſibi oportere ,*

(2) De Legibus , III. 13. 14.

de la Nature, & le menſonge ſur la vérité. Joignez à cela les Poëtes : on ſe laiſſe prévenir d'une haute eſtime pour leur ſavoir, on les écoute, on les lit, on les apprend par cœur, & leurs leçons ne s'oublient point. Joignez-y encore la principale école, qui eſt le monde : c'eſt bien là que nous achevons de nous gâter l'eſprit, & que nous perdons abſolument de vûe la Nature, parmi cette multitude d'hommes, qui, tous d'un commun accord ſe portent au mal.

Que les Grands ſoient un modele pour le Public. Tout ira bien, ſi cela eſt. Pour infecter la ville entière, il ſuffit que leurs paſſions & leurs vices éclatent : comme auſſi, pour y mettre la réforme, c'eſt aſſez qu'ils ſe contiennent. On reprochoit à Lucullus, homme du premier rang, d'avoir ſi magnifiquement bâti à Tuſculum, & là-deſſus il fit une réponſe qu'on trouvoit fort belle : Qu'il avoit pour voiſins, plus haut, un Chevalier Romain, & plus bas, le fils d'un Affran-

quod iis, qui inferioris ordinis essent, liceret. Non vides, Luculle, à te id ipsum natum, ut illi cuperent, quibus id, si tu non faceres, non liceret. Quis enim ferret istos, cùm videret eorum villas signis & tabulis refertas, partim publicis, partim etiam sacris & religiosis? quis non frangeret eorum libidines, nisi illi ipsi, qui eas frangere deberent, eisdem tenerentur? Nec enim tantum mali est peccare principes, (quanquam est magnum hoc per se ipsum malum) quantum illud, quòd permulti imitatores principum existunt.

Nam licet videre, si velis replicare memoriam temporum, qualescumque summi civitatis viri fuerint, talem civitatem fuisse: quæcumque mutatio morum in principes extiterit, eandem in populo secutam. Idque haud paulo est verius, quàm quod Platoni nostro placet, qui

chi, lesquels étant superbement logés tous les deux, on pouvoit bien lui passer ce qui n'étoit pas défendu à des gens de moindre condition. Mais, Lucullus, ne voyez-vous pas que c'est vous qui leur en avez fait naître l'idée, dont, si votre exemple ne les autorisoit pas, on leur feroit un crime? Verroit-on tranquillement, que des gens de cette sorte eussent des maisons de campagne remplies de statues & de tableaux, qui appartiennent, ou à des monumens publics, ou à des temples? Quel soulevement contre un tel desordre, si ceux qui devroient l'arrêter, n'y tomboient pas eux-mêmes! Car que les Grands s'écartent de la règle, c'est un mal, qui, tout considérable qu'il est par lui-même, l'est infiniment plus, en ce qu'ils ont quantité d'imitateurs.

Rappellez-vous la mémoire des tems passés, & vous verrez que ce qu'ont été les Grands, le reste des Citoyens l'a toujours été. Quelque changement qu'il y ait eu dans les mœurs des Grands, le peuple s'y est conformé. Et cette observation est

muſicorum cantibus ait mutatis, mutari civitatum ſtatus. Ego autem nobilium vitâ victuque mutato, mores mutari civitatum puto. Quo pernicioſiùs de republica merentur vitioſi principes, quòd non ſolùm vitia concipiunt ipſi, ſed ea infundunt in civitatem: neque ſolùm obſunt, quòd ipſi corrumpuntur, ſed etiam quòd corrumpunt, plúſque exemplo, quàm peccato nocent.

Ille (3) *quidem princeps ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas reſpublicas putavit, ſi aut docti ac ſapientes homines eas regere cœpiſſent; aut ii, qui regerent, omne ſuum ſtudium in doctrina ac ſapientia collocaſſent. Hanc conjunctionem videlicet poteſtatis ac ſapientiæ, ſaluti cenſuit civitatibus eſſe poſſe.*

Socrates, cùm eſſet (4) *ex eo quæſitum, Archelaum, Perdiccæ filium,*

(3) Ad Q. Fratr. I. ep. I. cap. 10.
(4) Tuſcul. V. 12.

bien plus certaine que celle de Platon, qui prétend qu'un nouveau genre de Muſique eſt capable d'altérer les mœurs. Pour moi, je crois que cela eſt attaché à la manière dont vivent les Grands. Ainſi les Grands qui vivent mal, ſont doublement pernicieux à l'Etat : car non-ſeulement ils ont des vices, mais ils les communiquent : non-ſeulement ils ſont corrompus, mais ils corrompent ; & l'exemple qu'ils donnent, eſt pire que le mal qu'ils commettent.

Platon, ce beau génie, & ce ſavant homme, diſoit, qu'enfin un jour les peuples ſeroient heureux, s'il arrivoit ou que des Sages fuſſent choiſis pour gouverner, ou que la ſageſſe fût la ſeule étude, le ſeul objet de ceux qui gouvernent. Qu'en effet, pour opérer le ſalut public, il faut que la ſageſſe & la puiſſance ſoient réunies.

On demandoit à Socrate, ſi le fils de Perdiccas, Archelaüs, qui paſſoit

qui tum fortunatiſſimus haberetur, nonne beatum putaret. Haud ſcio, *inquit:* nunquam enim cum eo collocutus ſum. *Ain' tu? an tu aliter id ſcire non potes?* Nullo modo. *Tu igitur ne de Perſarum quidem rege magno potes dicere, beatuſnè ſit?* An ego poſſum, cùm ignorem, quàm ſit doctus, quàm vir bonus? *Quid? tu in eo ſitam vitam beatam putas?* Ita prorſus exiſtimo, bonos, beatos: improbos, miſeros. *Miſer ergo Archelaus?* Certè, ſi injuſtus.

Extenuantur (5) *magnificentia & ſumptus epularum, quòd parvo cultu natura contenta ſit. Etenim, quis hoc non videt, deſideriis iſta condiri omnia? Darius in fuga, cùm aquam turbidam & cadaveribus inquinatam bibiſſet, negavit unquam ſe bibiſſe jucundiùs. Nunquam vedelicet ſitiens biberat. Nec eſuriens Ptolemæus ederat: cui cùm pera-*

(5) Tuſcul. V. 34.

alors pour l'homme le plus heureux, étoit heureux en effet. *Je n'en ſais rien*, dit-il, *car je ne lui ai jamais parlé.* Quoi ? vous n'avez point d'autre règle pour en juger ? *Aucune.* Vous ne pourriez donc pas dire non plus, ſi le grand Roi de Perſe eſt heureux ? *Hè le pourrois-je, puiſque j'ignore à quel point il eſt ſavant, & homme de bien ?* Prétendez-vous que ce ſoit-là ce qui fait la félicité ? *Oui, ſans doute, je crois les gens de bien, heureux ; & les méchans, malheureux.* Archelaüs l'eſt donc ? *Oui certainement, s'il eſt injuſte.*

Puiſque la nature ſe contente de peu, à quoi bon une table ſervie avec ſomptuoſité & avec profuſion ? Car ne ſait-on pas que le meilleur aſſaiſonnement, c'eſt l'appétit ? Darius, dans ſa déroute, réduit à boire d'une eau bourbeuſe, & infectée par des corps morts, dit qu'il n'avoit jamais bû avec tant de plaiſir. C'eſt qu'il n'avoit jamais bû, preſſé par la ſoif. Ptolomée, de même, n'avoit jamais connu la faim, lorſqu'en parcourant

granti Ægyptum, comitibus non consecutis, cibarius in casa panis datus esset, nihil visum est illo pane jucundius.

Etsi (6) *omnis cognitio multis est obstructa difficultatibus, eaque est & in ipsis rebus obscuritas, & in judiciis nostris infirmitas, ut non sine causa & doctissimi & antiquissimi invenire se posse, quod cuperent, diffisi sint; tamen nec illi defecerunt, neque nos studium exquirendi defatigati relinquemus, neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut in utramque partem dicendo & audiendo eliciant, & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. Neque inter nos & eos qui se scire arbitrantur, quidquam intereſt, nisi quòd illi non dubitant, quin ea*

(6) *Academic.* II. 3. Ciceron parle ici des Académiciens, & il ne faudroit que ce passage seul, pour détruire le sentiment de quelques Modernes, qui prennent les Académiciens pour des Pyrrhoniens.

l'Egypte, un jour qu'il n'avoit pas ſes gens avec lui, il ne trouva dans une cabane que du pain bis, qui lui parut le plus délicieux mets, dont il eût goûté de ſa vie.

Toute connoiſſance eſt bouchée par mille difficultés : & les choſes ſont tellement obſcures d'elles-mêmes, nous n'avons que de ſi foibles moyens pour en juger, que les hommes les plus doctes qu'il y eut jamais, ont craint, & avec raiſon, de manquer le but qu'ils ſe propoſoient. Mais ils ne laiſſerent pourtant pas de continuer leurs recherches : & nous, de même, ſans perdre courage, nous continuerons les nôtres. Le ſeul motif qui nous engage à diſputer, & pour & contre, c'eſt afin que ces diſcuſſions enfantent la vérité, ou du moins ce qui en approche le plus. Et ſi nous différons de ceux qui prétendent la poſſéder, ce n'eſt qu'en ce qu'ils croient voir dans leurs opinions une certitude abſolue ; tandis que nous, dans les nôtres, nous ne voyons

vera sint quæ defendunt : nos probabilia multa habemus, quæ sequi facilè, affirmare vix possumus.

Hoc autem liberiores & solutiores sumus, quòd integra nobis est judicandi potestas : nec, ut omnia, quæ præscripta & quasi imperata sint, defendamus, necessitate ullâ cogimur.

Nam cæteri primùm antè tenentur adstricti, quàm, quid esset optimum, judicare potuerunt. Deinde infirmissimo tempore ætatis aut obsecuti amico cuidam, aut unâ alicujus, quem primum audierunt, oratione capti, de rebus incognitis judicant, &, ad quamcumque sunt disciplinam quasi tempestate delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt.

Nam, quod dicunt omnia se credere ei, quem judicent fuisse sapientem, probarem, si id ipsum rudes & indocti judicare potuissent. Statuere enim, qui sit sapiens, vel maximè videtur esse sapientis. Sed, ut potuerint, potuerunt omnibus rebus auditis, cognitis etiam reliquo-

qu'une

qu'une certaine probabilité, qui peut bien nous servir de règle, mais qui ne fait pas une conviction.

Toujours maîtres de nos jugemens, nous conservons une parfaite liberté, & nous ne connoissons point l'obligation de soutenir des sentimens, qui nous ayent été dictés, & pour ainsi dire, commandés.

Quant aux autres, ils se trouvent liés à un parti, avant que d'avoir pu discerner si c'est le bon. Ou gagnés par un ami, dans un âge qui n'est capable de rien, ou séduits par le discours du premier maître qu'ils entendent, ils jugent de ce qu'ils ne conçoivent pas, & ils embrassent une secte au hazard, comme dans une tempête nous embrassons le premier rocher, où les vents & les flots nous jettent.

Quelqu'un, dont le grand savoir, disent-ils, leur étoit connu, a mérité toute leur confiance. Je les en louerois, s'ils avoient pu, étant ignorans eux-mêmes, se connoître au savoir de quelqu'un. Car, pour pouvoir décider qu'un homme est savant, il

rum ſententiis. Judicaverunt autem re ſemel auditâ, atque ad unius ſe auctoritatem contulerunt. Sed neſcio quo modo plerique errare malunt, eamque ſententiam, quam adamaverunt, pugnaciſſimè defendere, quàm ſine pertinacia, quid conſtantiſſimè dicatur, exquirere.

Ut (7) *magiſtratibus leges, ita populo præſunt magiſtratus : verèque dici poteſt, magiſtratum legem eſſe loquentem ; legem autem, mutum magiſtratum.*

Huic (Senatori) *juſſa tria* (8) *ſunt : ut adſit ; nam gravitatem res habet, cùm frequens ordo eſt : ut loco dicat, id eſt, rogatus : ut modo, ne ſit infinitus ;*

(7) De Legib. III. 1.
(8) De Legib. III. 18.

faut qu'on ſache beaucoup : & quand même ils l'auroient pu, encore falloit-il ſe mettre au fait, & ſavoir ce que penſent les autres ſectes ; au lieu de ſe rendre au premier mot d'un homme ſeul. Mais la plûpart des gens, je ne ſai pourquoi, aiment mieux ſe tromper, & combattre opiniâtrement pour une opinion de leur goût, que de chercher ſans entêtement la vérité.

Ainſi que les loix ſont au-deſſus des Magiſtrats, les Magiſtrats ſont au-deſſus du Peuple : & l'on peut dire avec vérité, que le Magiſtrat eſt une loi parlante ; & la loi, un Magiſtrat muet.

On demande trois choſes d'un Sénateur. Qu'il aſſiſte ; car plus l'aſſemblée eſt nombreuſe, plus les délibérations en ont de poids & d'éclat. Qu'il parle à ſon rang, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt interrogé. Qu'il preſcrive des bornes à ſon diſcours ; car la pré-

nam brevitas non modò Senatoris, sed etiam Oratoris, magna laus est in sententia.

Ut quisque (9) *est vir optimus, ita difficillimè esse alios improbos, suspicatur.*

Nec verò (1) *illa parva vis naturæ est, rationísque, quòd unum hoc animal sentit, quid sit ordo, quid sit quod deceat, in factis, dictisque qui modus. Itaque eorum ipsorum, quæ adspectu sentiuntur, nullum aliud animal pulchritudinem, venustatem, convenientiam partium sentit: quam similitudinem natura, ratióque ab oculis ad animum transferens, multo etiam magis pulchritudinem, constantiam, ordinem in consiliis, factísque conservandum putat: cavetque, ne quid indecorè,*

(9) Ad Q. Fratr. I. ep. I. cap. 4.
(1) Offic. I. 4.

cision est un grand mérite, non-seulement dans le Sénateur, mais même dans l'Orateur.

Plus on est honnête-homme, plus on a de peine à soupçonner les autres de ne l'être pas.

Un effet singulier de la Nature, & de cette raison qu'elle a donnée en partage à l'homme, c'est qu'il est de tous les animaux le seul qui ait une idée de l'ordre, de la décence, d'une règle à observer dans les actions & dans les discours. Aussi est-il le seul, qui dans les objets dont les sens peuvent juger, soit touché du beau, & sache ce que c'est qu'agrément, ce que c'est que justesse des proportions. Et ces mêmes idées, dont ses yeux sont frappés, sa raison les lui fait appliquer aux opérations de l'ame. Il conçoit que la beauté, la règle, l'ordre, sont encore bien plus à ménager dans ses projets, dans ses démarches: & attentif à n'oublier ja-

effœminatève faciat : tum in omnibus & opinionibus, & factis, ne quid libidinosè aut faciat, aut cogitet.

Sp. Carvilio (2) *graviter claudicanti ex vulnere ob rempublicam accepto, & ob eam causam verecundanti in publicum prodire, mater dixit :* Quin prodis, mi Spuri, ut quotiescumque gradum facies, toties tibi tuarum virtutum veniat in mentem ?

Publium (3) *Scipionem, eum, qui primus Africanus appellatus, est dicere solitum scripsit Cato*, Nunquam se minùs otiosum esse, quàm cùm otiosus : nec minùs solum, quàm cùm solus esset. *Magnifica verò vox, & magno viro, ac sapiente digna : quæ declarat, illum & in otio de negotiis cogitare, & in solitudine secum loqui solitum ; ut neque cessaret unquam, & interdum colloquio alterius non egeret. Itaque duæ*

(2) *De Orat.* II. 61.
(3) Offic. III. 1.

mais la décence, à ne montrer aucune foibleſſe, il ne ſe permet de rien penſer, de rien faire d'irrégulier.

Un coup que Spurius reçut dans une bataille, l'avoit rendu boiteux à un point qu'il ſe faiſoit une peine de paroître en public. *Paroiſſez*, lui dit ſa mère, *afin que chaque pas que vous ferez, mon cher enfant, vous faſſe reſſouvenir de votre bravoure.*

Je ne ſuis jamais moins ſeul qu'étant ſeul, ni plus occupé que quand je n'ai rien à faire, diſoit ſouvent celui des Scipions, qui le premier a porté le nom d'Africain. On lit cela dans Caton. Par ces belles paroles, ſi dignes d'un grand homme, & d'un homme ſage, on voit que Scipion, ne connoiſſant point l'oiſiveté, employoit ſon loiſir à méditer des projets; & ſe parlant à lui-même, n'avoit pas beſoin de compagnie pour avoir de l'entretien. Ainſi le manque d'occupation, & la ſolitude, deux choſes qui

res, quæ languorem afferunt cæteris; illum acuebant, otium & solitudo.

Nunquam (4) *mehercule ego neque pecùnias istorum, neque tecta magnifica, neque opes, neque imperia, neque eas, quibus maximè adstricti sunt, voluptates in bonis rebus aut expetendis esse duxi: quippe cùm viderem, rebus his circumflentibus, ea tamen desiderare maximè, quibus abundarent. Neque enim expletur unquam, nec satiatur cupiditatis sitis: neque solùm ea qui habent, libidine augendi cruciantur, sed etiam amittendi metu. In quo equidem continentissimorum hominum, majorum nostrorum, sæpe requiro prudentiam, qui hæc imbecilla & commutabilia pecuniæ membra, verbo* bona *putaverunt appellanda, cùm re ac factis longè aliter judicavissent. Potestne bonum cuiquam malo esse? aut potest quisquam in abundantia bonorum ipse esse non bonus? Atqui ista omnia talia videmus, ut etiam improbi habeant, & obsint pro-*

(4) Parad. I, 1.

rendent

rendent les autres paresseux, étoient un aiguillon pour lui.

Je ne comptai jamais pour de véritables biens, ni les trésors, ni les palais, ni ces places qui nous donnent un grand crédit, ou qui nous mettent l'autorité en main, ni ces plaisirs, dont les hommes sont esclaves. J'ai toujours vu que la même avidité se conservoit au milieu de l'abondance: car la soif des passions ne se rassasie, ne s'attache jamais; & l'on est tourmenté, non-seulement par l'envie d'acquérir, mais par la crainte de perdre. Aussi n'approuve-je pas fort nos ancêtres, qui étoient la vertu même, d'avoir donné le nom de *biens* à des richesses frivoles & périssables: eux, dont la conduite faisoit assez voir qu'ils en jugeoient tout autrement. Un bien pourroit-il être nuisible quelquefois? ou l'homme qui possède abondamment ce qui est bon, pourroit-il lui-même n'être pas bon? Or ces prétendus biens sont de nature à être le partage du crime, & la ruine

bis. Quamobrem licet irrideat, si quis vult : plus apud me tamen vera ratio valebit, quàm vulgi opinio. Neque ego unquam bona perdidisse dicam, si quis pecus aut supellectilem amiserit : neque non sæpe laudabo sapientem illum, Biantem, ut opinor, qui numeratur in septem ; cujus cùm patriam Prienen cepisset hostis, cæterique ita fugerent, ut multa de suis rebus secum asportarent ; cùm esset admonitus à quodam, ut idem ipse faceret : Ego verò, *inquit,* facio ; nam omnia mea porto mecum. *Ille hæc ludibria fortunæ, ne sua quidem putavit, quæ nos appellamus etiam bona. Quid est igitur, quæret aliquis, bonum? Quod rectum, & honestum, & cum virtute est, id solum opinor bonum.*

In primis (5) *constituendum est, quos nos, & quales esse velimus, & in quo genere vitæ : quæ deliberatio est omnium difficillima. Ineunte enim adoles-*

(5) Offic. I. 32.

de la vertu. Qu'on me trouve donc ridicule, si l'on veut : je ne laisserai pas d'écouter la droite raison, plutôt que les préjugés vulgaires : je ne dirai point d'un homme qui perd ses troupeaux ou ses meubles, qu'il perd ses biens : & souvent je répéterai avec éloge la réponse, je crois, de Bias, l'un des sept Sages. Après la prise de Priéne sa patrie, les vaincus, en fuyant, tâchoient d'emporter une partie de leurs effets. Quelqu'un l'avertit d'en faire autant. *Aussi fais-je*, dit-il ; *j'emporte tout ce qui est à moi.* Il ne regardoit pas seulement comme quelque chose qui fût à lui, ces jouëts de la fortune, que nous osons appeller des biens. Qu'est-ce donc, me direz-vous, qui mérite ce nom ? Je ne reconnois pour tel, que ce qui est conforme à la justice, à l'honneur, & à la vertu.

Voyons d'abord ce que nous voulons être ; quel genre de vie nous voulons embrasser. Rien de si difficile que de bien prendre son parti. On est

centiâ, cùm eſt maxima imbecillitas conſilii, tum id ſibi quiſque genus ætatis degendæ conſtituit, quod maximè adamavit. Itaque antè implicator aliquo certo genere curſuque vivendi, quàm potuit, quod optimum eſſet, judicare. Nam quod Herculem Prodicium dicunt (ut eſt apud Xenophontem) cùm primùm pubeſceret (quod tempus à nàtura ad diligendum, quam quiſque viam vivendi ſit ingreſſurus, datum eſt) exiſſe in ſolitudinem, atque ibi ſedentem, diù ſecum multumque dubitaſſe, cum duas cerneret vias, unam Voluptatis, alteram Virtutis, utram ingredi melius eſſet: hoc Herculi, Jovis ſatu edito, potuit fortaſſe contingere: nobis non item, qui imitamur, quos cuique viſum eſt, atque ad eorum ſtudia inſtitutaque impellimur.

Ad hanc autem ratìonem quoniam maximam vim natura habet, fortuna proximam: utriuſque omninò ratio habenda eſt in diligendo genere vitæ; ſed naturæ magis: multò enim & firmior eſt, & conſtantior.

(6) C'eſt-à-dire, ſelon ce qui eſt rapporté d'Hercule par le Sophiſte Prodicus.

jeune, on n'a point encore le jugement formé, chacun ſe tourne du côté où ſon goût le porte. Ainſi l'engagement ſe trouve pris, avant que l'on fût capable de juger quel auroit été le mieux. Zénophon raconte qu'à l'âge où le poil vient au menton, âge où il eſt naturel qu'on faſſe choix d'un état, l'Hercule (6) de Prodicus alla dans un deſert, où deux routes ſe préſenterent à lui, celle de la Volupté, & celle de la Vertu. Qu'à la vûe de ces deux routes, aſſis & rêveur, il fut long-tems à examiner laquelle méritoit la préférence. Je veux bien croire cela d'Hercule, fils de Jupiter : mais ce n'eſt pas ce qui ſe pratique communément. On cherche à ſe mouler ſur quelqu'un, & on a envie de faire comme on voit que d'autres ont fait.

Pour nous déterminer avec ſageſſe, nous avons premierement à conſulter nos diſpoſitions naturelles ; & ſecondement, la ſituation de notre fortune : mais nos diſpoſitions ſurtout ; car elles ſont bien moins capables de changer.

Philippum (7) *quidem Macedonum regem, rebus geſtis & gloriâ ſuperatum à filio; facilitate & humanitate video ſuperiorem fuiſſe. Itaque alter ſemper magnus, alter ſæpe turpiſſimus fuit: ut rectè præcipere videantur, qui monent, ut quantò ſuperiores ſumus, tantò nos geramus ſubmiſſiùs.*

Adhibenda (8) *eſt quædam reverentia adversùs homines, & optimi cujuſque, & reliquorum. Nam negligere quid de ſe quiſque ſentiat, non ſolùm arrogantis eſt, ſed etiam omninò diſſoluti.*

Xerxes (9) *quidem refertus omnibus præmiis doniſque fortunæ, non equitatu, non pedeſtribus copiis, non navium*

(7) Offic. I. 26.
(8) Ibid. 28.
(9) Tuſcul. V. 7.

Philippe, Roi de Macédoine, fut un conquérant moins fameux que ſon fils; mais il l'emporta de beaucoup en bonté, en humanité. Jamais la vraie grandeur ne ſe démentit en lui, au lieu que dans la vie de ſon fils, il y eut de vilaines taches. On a bien raiſon de nous dire, que plus nous ſommes au-deſſus des autres, plus il nous convient d'être modeſtes & retenus.

Reſpectons les hommes, & non-ſeulement les honnêtes-gens, mais le public en général. Pour mépriſer ce qu'il penſe de nous, il faut plus que de l'orgueil; il faut ne conſerver pas un reſte de probité & d'honneur.

Xerxès, à qui la Fortune avoit prodigué toutes ſes faveurs, puiſſantes armées, flottes nombreuſes, tréſors inépuiſables, n'étant pas encore ſatisfait, propoſa un prix à qui pour-

multitudine, non infinito pondere auri contentus præmium proposuit, qui inveniſſet novam voluptatem. Quâ ipſâ non fuit contentus : neque enim unquam finem inveniet libido. Nos vellem præmio elicere poſſemus, qui nobis aliquid attuliſſet, quo hoc firmius crederemus : Virtutem ad beatè vivendum ſe ipſâ eſſe contentam.

Quæ eſt iſta (1) *in commemoranda pecunia tua tam inſolens oſtentatio ? ſoluſne tu dives ? Proh Dii immortales ! egone me audiviſſe aliquid, & didiciſſe, non gaudeam ? Soluſne tu dives ? Quid ſi ne dives quidem ? quid ſi pauper etiam ? Quem enim intelligimus divitem ? aut, hoc verbum, in quo homine ponimus ? Opinor in eo, cui tanta poſſeſſio eſt, ut ad liberaliter vivendum, facilè contentus ſit ; qui nihil quærat, nihil appetat, nihil optet amplius. Animus oportet tuus, ſe judicet divitem, non hominum ſermo, neque poſſeſſiones*

(1) Parad. VI, 1.

roit trouver un nouveau plaiſir. On lui en trouva, dont il ne fut pas encore content, parce qu'en effet la ſoif du plaiſir eſt inſatiable. Pour moi, je ſouhaiterois qu'en propoſant auſſi une récompenſe, on pût exciter quelqu'un à découvrir une nouvelle raiſon, qui achevât de nous convaincre, que pour vivre heureux, il ne faut qu'être vertueux.

Par ce faſtueux, par cet inſolent récit que vous (2) faites de vos richeſſes, croyez-vous perſuader qu'il n'y ait que vous de riche? Juſte Ciel! je me ſerois cultivé l'eſprit en pure perte? Vous ſeul êtes riche? Mais, ſi vous ne l'étiez pas? mais, ſi même vous étiez pauvre? Car qu'eſt-ce qu'on entend par un homme riche? Je m'imagine qu'on veut dire quelqu'un à qui ſon bien ſuffit pour vivre honorablement, & dont les deſirs ſe bornent à ce qu'il a. Vos immenſes

(2) On croit que ceci regardoit Craſſus, le plus riche particulier de ſon temps.

tuæ : nihil ſibi deeſſe putet, nihil curet amplius. Satiatus eſt, aut contentus etiam pecuniâ ? concedo, dives es. Sin autem, propter aviditatem pecuniæ, nullum quæſtum turpem putas, cùm iſti ordini ne honeſtus quidem poſſit eſſe ullus : ſi quotidie fraudas, decipis, poſcis, paciſceris, aufers, eripis : ſi ſocios ſpolias, ærarium expilas : ſi teſtamenta amicorum expectas, aut ne expectas quidem, at ipſe ſupponis : hæc utrùm abundantis, an egentis ſigna ſunt ? Animus hominis, dives, non arca appellari ſolet. Quamvis illa ſit plena, dum te inanem videbo, divitem non putabo. Etenim ex eo, quantum cuique ſatis eſt, metiuntur homines divitiarum modum. Filiam quis habet ? pecuniâ eſt opus. Duas ? majore. Plures ? majore etiam. Et ſi, ut aiunt Danai, quinquaginta ſint filiæ : tot dotes magnam quærunt pecuniam. Quantum

(3) Il n'étoit permis à un Sénateur de faire aucune ſorte de trafic.

revenus, & l'idée qu'on en peut avoir, ne décident pas de votre opulence. Votre cœur ne peut décider lui seul. Rien ne le tente, il ne connoît nul besoin, il est rassasié, ou du moins content? Vous êtes riche, je l'avouë. Mais si vous êtes d'une avidité qui fait qu'aucune maniere de gagner ne vous paroît honteuse, à vous qui êtes d'un rang pour lequel (3) il n'y en a point d'honnête; si tous les jours c'est quelque fourberie nouvelle, quelque traité frauduleux, quelque tour de fripon, quelque vol; si vous pillez, & les Alliés, & le Tréſor public; si vous mendiez des Testamens, qui vous soient favorables, ou si même vous en fabriquez: dites-moi, sont-ce là des signes d'opulence, ou d'indigence? C'est le cœur, ce n'est pas le coffre, qui fait l'homme pécunieux. En vain le coffre regorgera d'or & d'argent, si le cœur n'est pas rempli. On doit mesurer ses richesses à ses besoins. A-t-on une fille? il faut avoir dequoi la marier. Pour deux, il faudra encore plus. Pour un plus grand nombre, encore plus. Et si, comme Danaüs, on en avoit cinquan-

enim cuique opus est, ad id accommodatur, ut antè dixi, divitiarum modus. Qui igitur non filias plures, sed innumerabiles cupiditates habet, quæ brevi tempore maximas copias exhaurire possint; hunc quomodo ego appellabo divitem, cùm ipsè etiam egere se sentiat?

Sit (4) *hic sermo, in quo Socratici maximè excellunt, lenis, minimeque pertinax. Insit in eo lepos. Nec verò, tanquam in possessionem suam venerit, excludat alios: sed cùm reliquis in rebus, tum in sermone communi, vicissitudinem non iniquam putet. Ac videat in primis, quibus de rebus loquatur: si seriis, severitatem adhibeat; si jocosis, leporem. In primisque provideat, ne sermo vitium aliquod indicet inesse in moribus: quod maximè tum solet evenire, cùm studiosè de absentibus detrahendi causâ, aut per ridiculum, aut severè, maledicè, contumelioseque dicitur. Habentur autem plerumque sermones*

(4) Offic. I. 37.

te, tant de dots iroient loin. Car le beſoin, encore une fois, eſt ici la règle. Un homme qui aura donc, ne diſons pas pluſieurs filles, mais des paſſions ſans nombre, capables d'abſorber en peu de tems les plus amples patrimoines, eſt-il riche ? Il ne ſent que trop lui-même ſa pauvreté.

Parlons avec cette douceur qui diſtinguoit les Diſciples de Socrate. Jamais d'opiniâtreté : toujours des graces. Qu'on ne s'empare point de la converſation, ainſi que d'un domaine qui ſeroit à nous en propre : mais là, comme ailleurs, ſouffrons que chacun ait ſon tour. Paroiſſons graves, ou enjoués à propos, ſelon que la matiere le demande. Prenons garde ſur-tout à ne pas donner mauvaiſe opinion de nous : ce qui ne manque guére d'arriver à ceux qui ne ménagent pas les abſens, & qui ſe font un plaiſir, ou de faire rire à leurs dépens, ou de les cenſurer, de les noircir, de les mettre en piéces. Ordinairement la converſation roule, ou

aut de domeſticis negociis, aut de Republica, aut de Artium ſtudiis atque doctrinâ. Danda igitur opera eſt, ut etiam ſi aberrare ad alia cœperit, ad hæc revocetur oratio : ſed, utcunque aderunt : neque enim omnes iiſdem de rebus, nec omni tempore, nec ſimiliter delectamur. Animadvertendum eſt etiam, quatenus ſermo delectationem habeat ; &, ut incipiendi ratio fuerit, ita ſit deſinendi modus.

Themiſtocles (5) *cùm conſuleretur, utrum bono viro pauperi, an minus probato diviti filiam collocaret :* Ego verò, *inquit*, malo virum, qui pecuniâ egeat, quàm pecuniam, quæ viro.

Præclarè (6) *Socrates, hanc viam ad gloriam proximam & quaſi compen-*

(5) Offic. II. 20.
(6) Ibid. Cap. 12.

ſur nos propres affaires, ou ſur les affaires publiques, ou ſur quelque point d'érudition : & quand elle s'écarte, il eſt bon de la ramener à quelqu'un de ces objets : mais ſelon l'occaſion : car tout le monde n'aime pas à parler des mêmes choſes ; & ce qui plaît le plus dans un tems, peut ne pas également plaire dans un autre. Ajoutons que pour ne pas ennuyer, quelque raiſon que l'on ait eue d'entamer le diſcours, il faut ſavoir le finir.

On demandoit à Thémiſtocle, ſi deux hommes recherchoient ſa fille ; l'un pauvre, mais d'une probité reconnuë ; l'autre riche, mais d'une réputation équivoque, lequel il préféreroit ? *J'aime mieux*, dit-il, *un homme ſans argent, que de l'argent, & point d'homme.*

Pour arriver à la gloire par le plus court chemin, appliquons-nous, diſoit très-bien Socrate, à être réellement ce que nous avons envie de

diariam dicebat esse, si quis id ageret, ut, qualis haberi vellet, talis esset. Quòd si qui simulatione, & inani ostentatione, & ficto non modò sermone, sed etiam vultu, stabilem se gloriam consequi posse rentur, vehementer errant. Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur: ficta omnia celeriter, tanquam flosculi, decidunt; nec simulatum potest quidquam esse diuturnum.

Præclarè (7) *epistolâ quâdam Alexandrum filium Philippus accusat, quòd largitione benevolentiam Macedonum consectetur.* Quæ te, malum, *inquit*, ratio in istam spem induxit, ut eos tibi fideles putares fore, quos pecuniâ corrupisses? An tu id agis, ut Macedones non te regem suum, sed ministrum & præbitorem sperent fore?

Nostræ (8) *duodecim Tabulæ cùm perpaucas res capite sanxissent, in hi-*

(7) *Offic.* II. 15.

(8) Fragm. lib. VI, de Rep.

paroîtres

paroître. On se trompe fort, si l'on se flate de pouvoir constamment mériter l'estime des hommes par de vains dehors, par un masque de vertu: par un air, par un langage étudié. Tout ce qui n'est qu'apparence, dure peu: ce sont des fleurs, qui à peine écloses tombent de l'arbre: mais la véritable gloire tient à de profondes racines, & croît toujours.

Philippe, sur ce qu'Alexandre son fils cherchoit à gagner le cœur des Macédoniens par des largesses, lui en fit des reproches, & avec raison. *Où est donc votre esprit*, lui écrivoit-il, *de croire que des hommes que vous aurez corrompus à force d'argent, vous seront fidéles? Votre dessein est-il, que les Macédoniens comptent que vous serez, non leur Roi, mais leur Tréſorier, leur valet?*

Parmi les cas punissables de mort, que nos douze Tables restreignent à un bien petit nombre, celui-ci en est

hanc quoque ſanciendam putaverunt; Si quis occentaviſſet, ſive carmen condidiſſet, quod infamiam afferret, flagitiúmve alteri. *Præclarè. Judiciis enim, ac Magiſtratuum diſceptationibus legitimis propoſitam vitam, non Poëtarum ingeniis habere debemus; nec probrum audire, niſi eá lege, ut reſpondere liceat, & judicio defendere.*

Velle (9) *quod non deceat, id ipſum miſerrimum eſt : nec tam miſerum eſt, non adipiſci quod velis, quàm adipiſci velle quod non oporteat.*

Themiſtocles (1) *fertur Seriphio cuidam in jurgio reſpondiſſe, cùm ille dixiſſet, non eum ſuâ, ſed patriæ gloriâ ſplendorem aſſecutum :* Nec hercule, *inquit*, ſi ego Seriphius eſſem, nobilis ; nec tu, ſi Athenienſis eſſes, clarus unquam fuiſſes.

(9) Fragm. Hortenſ.
(1) *De Senectute*, Cap. III.

un, *De chanter, ou de composer des vers soit injurieux, soit diffamatoires.* Et cette loi est fort sage. Car c'est à la Justice, c'est aux Magistrats que nous sommes responsables de notre conduite, & non aux fantaisies d'un Poëte. On ne peut attaquer notre honneur que devant un Tribunal où il nous soit libre de nous défendre.

On est bien malheureux, de concevoir des projets criminels : & le comble du malheur, ce n'est pas de manquer l'exécution, c'est de goûter le projet.

Un homme né dans l'isle (2) de Sériphe, & qui avoit quelque dispute avec Thémistocle, lui reprocha qu'il devoit toute sa réputation à sa patrie. *J'avoue*, reprit Thémistocle, *que si j'étois né dans ton isle, mon nom n'eût jamais fait de bruit : mais pour toi, quand tu aurois été Athénien, jamais tu n'aurois été connu.*

(2) Sériphe, aujourd'hui *Serfino*, est une mauvaise petite isle de l'Archipel.

Duodequadraginta (3) *annos tyrannus Syracuſanorum fuit Dionyſius, cùm* V *&* XX *natus annos dominatum occupaviſſet. Quâ pulchritudine urbem, quibus autem opibus præditam, ſervitute oppreſſam tenuit civitatem? Atqui de hoc homine à bonis auctoribus ſic ſcriptum accepimus, ſummam fuiſſe ejus in victu temperantiam, in rebuſque gerendis virum acrem & induſtrium, eumdem tamen maleficum naturâ, & injuſtum. Ex quo omnibus, bene veritatem intuentibus, videri neceſſe eſt miſerrimum.*

Ea enim ipſa quæ concupierat, ne tum quidem, cùm omnia ſe poſſe cenſebat, conſequebatur. Qui cùm eſſet bonis parentibus atque honeſto loco natus, abundaretque & æqualium familiaritatibus, & conſuetudine propinquorum; credebat eorum nemini. Sed iis, quos ex familiis locupletum ſervos delegerat, & quibuſdam convenis, & feris barbaris corporis cuſtodiam committebant. Ita propter injuſtam dominatûs cupidita-

(3) Tuſcul. V. 20, 21.

Pendant trente-huit ans, & dès l'âge de vingt-cinq, Denys exerça un pouvoir tyrannique dans la belle & floriſſante ville de Syracuſe, où il avoit opprimé la liberté. On ſait par des Ecrivains dignes de foi, que ce fut un homme d'aſſez bonnes mœurs; propre d'ailleurs & à former & à conduire de grands deſſeins; mais naturellement mal-faiſant, & injuſte: très-éloigné, par conſéquent, d'être heureux, ſi l'on juge ſainement de lui.

Arrivé, en effet, à cette ſouveraine puiſſance, qui étoit ſa paſſion, il ne goûtoit pas le plaiſir d'y être arrivé. Quoiqu'étant de bonne famille, il eût de quoi ſe faire une ſociété aimable parmi ſes égaux, & dans le ſein de ſa parenté; au contraire, ſe défiant d'eux tous, il ſe faiſoit garder par des étrangers, par de miſérables barbares, par des eſclaves choiſis entre ceux qui ſe trouvoient dans les meilleures maiſons de Syracuſe. Pour ſe conſerver une domination injuſte, il ſe condamnoit lui-même ainſi à une

tem, in carcerem quodammodo ipsè sè incluserat. Quin etiam, ne tonsori collum committeret, tondere filias suas docuit. Ita sordido ancillarique artificio regiæ virgines, ut tonstriculæ, tondebant barbam & capillum patris. Et tamen ab iis ipsis, cùm jam essent adultæ, ferrum removit, instituitque, ut candentibus juglandium putaminibus barbam sibi & capillum adurerent.

Cùmque duas uxores haberet, Aristomachen, civem suam, Doridem autem Locrensem; sic noctu ad eas ventitabat, ut omnia specularetur & perscrutaretur antè. Et, cùm fossam latam cubiculari lecto circumdedisset, ejusque fossæ transitum ponticulo ligneo conjunxisset: cum ipsum, cum forem cubiculi clauserat, detorquebat.

Idemque cùm in communibus suggestis consistere non auderet, concionari ex turri alta solebat.

Atque is cùm pilâ ludere vellet; (studiosè enim id factitabat) tunicam-

eſpèce de priſon. Mais bien plus ; n'oſant fier ſa gorge à un barbier, il voulut que ſes filles appriſſent à raſer : & ces jeunes Princeſſes, réduites à une fonction ſi baſſe, faiſoient la barbe & les cheveux à leur père. Quand elles furent plus avancées en âge, il ne crut pas même devoir leur ſouffrir du fer entre les mains ; & il leur apprit à employer des coquilles de noix brûlantes, pour faire l'office du raſoir & des ciſeaux.

Il avoit deux femmes, Ariſtomaque, qui étoit de Syracuſe, & Doris, qui étoit de Locres. Jamais il ne paſſoit la nuit dans leur appartement, qu'il n'eût viſité auparavant, & fouillé par-tout. Un large foſſé, avec un petit pont de bois, entouroit la chambre ou étoit le lit ; & quand le Tyran étoit arrivé, il retiroit ce pont à lui, & fermoit la porte au verrouil.

Pour haranguer le peuple, comme il n'eût oſé ſe tenir dans les Tribunes ordinaires, il montoit au haut d'une tour.

Il aimoit fort la paume ; & un jour ſe deshabillant pour y jouer, il donna

que poneret adoleſcentulo, quem amabat, tradidiſſe gladium dicitur. Hîc cùm quidam familiaris jocans dixiſſet : Huic quidem certè vitam tuam committis: *arriſiſſetque adoleſcens : utrumque juſſit interfici : alterum, quia viam demonſtraviſſet interimendi ſui ; alterum, quia id dictum riſu approbaviſſet. Atque eo facto ſic doluit, ut nihil gravius tulerit in vita. Quem enim vehementer amarat, occiderat. Sic diſtrahuntur in contrarias partes impotentium cupiditates. Cùm huic obſecutus ſis, illi eſt repugnandum.*

Quanquam hic quidem tyrannus ipſe judicavit quàm eſſet beatus. Nam cùm quidam ex ejus aſſentatoribus Damocles commemoraret in ſermone copias ejus, opes, majeſtatem dominatûs, rerum abundantiam, magnificentiam ædium regiarum ; negaretque unquam beatiorem quemquam fuiſſe : Viſne igitur, *inquit*, ô Damocle, quoniam hæc te vita delectat, ipſe eandem deguſtare, & fortunam experiri meam ? *Cùm ſe ille cupere dixiſſet, collocari*

ſon

ſon épée à garder à un de ſes jeunes favoris. *Voilà donc*, lui dit un de ſes amis en plaiſantant, *quelqu'un à qui vous confiez vos jours.* A ces mots, le jeune homme ſourit. Tous les deux, par ſon ordre, furent mis à mort: l'un, pour avoir indiqué un moyen de lui ôter la vie; l'autre, pour avoir témoigné par un ſourire, qu'il entendoit un tel diſcours. Jamais le Tyran n'éprouva douleur comparable à celle d'avoir fait périr ce jeune homme qu'il avoit éperdument aimé. Voilà comme les paſſions ne s'accordent guéres: vous ne ſatisfaites l'une qu'aux dépens de l'autre.

Preuve qu'il connoiſſoit bien lui-même ſon état. Un de ſes Courtiſans, nommé Damoclès, exaltoit ſon opulence, le nombre de ſes troupes, l'étendue de ſon pouvoir, la magnificence de ſes palais, ſes richeſſes en tout genre; & concluoit que jamais perſonne n'avoit été ſi heureux. *Hè bien, puiſque cela vous paroît ſi beau*, lui dit le Tyran, *ſeriez-vous d'humeur à en goûter un peu, & à voir par vous-même quel eſt mon ſort?* Il accepta de

jussit hominem in aureo lecto, strato pulcherrimo, textili stragulo, magnificis operibus picto : abacosque complures ornavit argento auroque cœlato. Tum ad mensam eximiâ formâ pueros delectos jussit consistere, eosque nutum illius intuentes diligenter ministrare. Aderant unguenta, coronæ : incendebantur odores : mensæ conquisitissimis epulis extruebantur. Fortunatus sibi Damocles videbatur. In hoc medio apparatu fulgentem gladium, è lacunari setâ equinâ aptum, demitti jussit, ut impenderet illius beati cervicibus. Itaque nec pulchros illos ministratores aspiciebat, nec plenum artis argentum ; nec manum porrigebat in mensam : jam ipsæ defluebant coronæ ; denique exoravit tyrannum, ut abire liceret, quòd jam beatus nollet esse.

tout ſon cœur. On le place ſur un lit d'or, couvert de riches carreaux, & d'un tapis, dont l'ouvrage étoit ſuperbe. On étale ſur pluſieurs buffets une magnifique vaiſſelle d'or & d'argent. On fait venir de jeunes eſclaves, tous d'une rare beauté, & qui devoient fixer les yeux ſur lui pour le ſervir au moindre ſigne. On prodigue les eſſences, les guirlandes, les parfums : on couvre la table des mets les plus exquis. Voilà Damoclès qui nage dans la joie. Au milieu de cet appareil, le Tyran fit ſuſpendre au plancher un glaive étincelant, qui ne tenoit qu'à un crin de cheval, & qui donnoit juſte ſur la tête de cet homme ſi enchanté de ſa fortune. A l'inſtant ſes yeux ne virent plus, ni ces beaux eſclaves qui le ſervoient, ni cette magnifique vaiſſelle : il perdit l'envie de toucher aux ragoûts : déja ſes guirlandes tomboient d'elles-mêmes : il demanda enfin au Tyran la permiſſion de ſe retirer : qu'il ne vouloit plus être heureux.

Solebat (4) *narrare Pompeius, ſe, cùm Rhodum veniſſet decedens ex Syria, audire voluiſſe Poſidonium : ſed cùm audiviſſet eum graviter eſſe ægrum, quòd vehementer ejus artus laborarent, voluiſſe tamen nobiliſſimum Philoſophum viſere : quem ut vidiſſet & ſalutaviſſet, honorificiſque verbis proſecutus eſſet, moleſtèque ſe dixiſſet ferre, quòd eum non poſſet audire : at ille*, Tu verò, *inquit*, potes : nec committam, ut dolor corporis efficiat, ut fruſtrà tantus vir ad me venerit. *Itaque narrabat, eum graviter & copioſè de hoc ipſo*, Nihil eſſe bonum, niſi quod honeſtum eſſet, *cubantem diſputaviſſe, eumque quaſi faces ei doloris admoverentur, ſæpe dixiſſe*, Nihil agis dolor : quamvis ſis moleſtus, nunquam te eſſe confitebor malum.

(4) *Tuſcul.* II. 25.

(5) Pline VII, 30. rapporte cette particularité. *Pompeius intraturus Poſidonii ſapientiæ profeſſione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit ; & faſces literarum januæ ſubmiſit is, cui ſe Oriens Occidenſque ſubmiſerat.*

Pompée a ſouvent raconté qu'à ſon retour de Syrie, paſſant par Rhodes, où étoit Poſidonius, il eut deſſein d'aller entendre un Philoſophe de cette réputation : que comme il apprit que la goutte le retenoit chez lui, il voulut au moins lui rendre viſite : & qu'après lui avoir (5) fait toute ſorte de civilités, il lui témoigna quelle peine il reſſentoit de ne pouvoir l'entendre. *Vous le pouvez*, reprit Poſidonius, *& il ne ſera pas dit qu'une douleur corporelle ſoit cauſe qu'un ſi grand homme ait inutilement pris la peine de ſe rendre chez moi.* Pompée ajoûtoit qu'enſuite ce Philoſophe, dans ſon lit, diſcourut gravement, éloquemment, ſur ce principe même, *Qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête :* & qu'à diverſes repriſes, dans les momens où la douleur s'élançoit avec plus de force, *Douleur*, s'écrioit-il, *tu as beau faire : quelque importune que tu ſois, je n'avouerai jamais que tu ſois un mal.*

Quotus (6) *quisque Philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo ac vitâ constitutus, ut ratio postulat? qui disciplinam suam, non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, & decretis suis pareat? Videre licet alios tantâ levitate & jactatione, iis ut fuerit non didicisse melius: alios pecuniæ cupidos, gloriæ nonnullos, multos libidinum servos: ut cum eorum vita mirabiliter pugnet oratio. Quod quidem mihi videtur esse turpissimum. Ut enim, si grammaticum se professus quispiam, barbarè loquatur, aut si absurdè canat is, qui se habere velit musicum, hoc turpior sit, quòd in eo ipso peccet, cujus profitetur scientiam: sic Philosophus in ratione vitæ peccans, hoc turpior est, quòd in officio, cujus magister esse vult, labitur, artemque vitæ professus, delinquit in vita.*

(6) Tuscul. II. 4.

Trouve-t-on beaucoup de Philoſophes, dont les mœurs, dont la façon de penſer, dont la conduite ſoit conforme à la raiſon : qui faſſent de leur art, non une oſtentation de ſavoir, mais une règle de vie : qui s'obéiſſent à eux-mêmes, & qui mettent leurs propres maximes en pratique ? On en voit quelques-uns ſi pleins de leur prétendu mérite, qu'il leur ſeroit plus avantageux de n'avoir rien appris ; d'autres, avides d'argent ; d'autres, de gloire ; pluſieurs, eſclaves de leurs plaiſirs. Il y a entre ce qu'ils diſent & ce qu'ils font, un étrange contraſte. Rien, à mon avis, de plus honteux. Car enfin, qu'un Grammairien parle mal, qu'un Muſicien chante mal, ce leur ſera une honte d'autant plus grande, qu'ils péchent contre leur art. Un Philoſophe donc, lorſqu'il vit mal, eſt d'autant plus mépriſable, que l'art où il ſe donne pour maître, c'eſt l'art de bien vivre.

O Tite, ſi quid (7) ego adjûro,
curamque levaſſo,
Quæ nunc te coquit, & verſat in
pectore fixa,
Ecquid erit pretii ?

Licet enim verſibus iiſdem mihi affari te, Attice, quibus affatur Flamininum.

Ille vir, haud magna cum re, ſed
plenu' fidei.

Quanquam certò ſcio, non ut Flamininum,

Sollicitari te, Tite, ſic noctesque
dieſque.

Novi enim moderationem animi tui, & æquitatem : teque non cognomen ſolum Athenis deportaſſe, ſed humanitatem & prudentiam intelligo : tamen ſuſpicor, iiſdem rebus te, quibus meipſum, interdùm graviùs commoveri, quarum con-

(7) *Senect. cap.* 1. C'eſt l'exorde ou la préface du Dialogue ſur la Vieilleſſe. Nous en avons pluſieurs Traductions, faites par des Auteurs eſtimés. Il ſera utile aux jeunes gens de les comparer, pour mieux voir combien notre langue fournit d'expreſſions & de tours, qui rendent abſolument la même penſée.

Si je puis, cher Titus, calmer la violence
Des maux, dont en ſecret tu te ſens déchirer,
De ta reconnoiſſance
Quel prix dois-je eſperer ?

Ainſi parloit à Flamininus,

Cet homme (8) *pauvre en biens, mais riche en probité ;*

& je crois, ATTICUS, pouvoir vous tenir le même langage, quoique je vous ſache très-éloigné d'être, comme Flamininus,

Jour & nuit agité de troubles & d'alarmes.

Votre ame m'eſt connue : rien ne la dérangera : & un ſurnom n'eſt pas tout ce que vous avez rapporté d'Athenes, mais vous y avez appris à être homme, & à vous ſervir de votre raiſon. Avec tout cela j'ai peur qu'il n'y ait

(8) C'eſt d'Ennius que cela s'entend. L'application qui ſe fait ici de ſes vers, eſt fondée ſur ce que *Titus* étoit un prénom commun à Flamininus, & à Pomponius, ſurnommé *Atticus*, à cauſe du long ſéjour qu'il avoit fait à Athénes.

ſolatio & major eſt, & in aliud tempus differenda. Nunc autem mihi viſum eſt de ſenectute aliquid ad te ſcribere. Hoc enim onere, quod mihi tecum commune eſt, aut jam argentis, aut certè adventantis ſenectutis, & te, & meipſum levari volo. Etſi te quidem id modicè ac ſapienter (ſicut omnia) & ferre, & laturum eſſe certò ſcio. Sed mihi, cùm de ſenectute aliquid vellem ſcribere, tu occurrebas dignus-eo munere, quo uterque noſtrum communiter uteretur.

Mihi quidem ita jucunda hujus libri confectio fuit, ut non modò omnes abſterſerit ſenectutis moleſtias, ſed effecerit mollem etiam, & jucundam ſenectutem. Nunquam igitur ſatis laudari dignè poterit philoſophia, cui qui pareat, omne tempus ætatis ſine moleſtia poſſit degere. Sed de ceteris & diximus mul-

(9) Les troubles de la République, pendant les guerres de Céſar & de Pompée.

(1) On voit par là que Ciceron pratiquoit ce qu'il recommande aux autres, de ne travailler à l'exorde, que quand le corps de l'ouvrage eſt fait.

des momens où il vous arrive, comme à moi, d'être plus frappé qu'il ne faudroit de certains (9) événemens, dont en effet il n'eſt pas aiſé de ſe conſoler : une autre fois nous y penſerons. Quant à préſent, j'ai deſſein de m'entretenir avec vous ſur la vieilleſſe : car déja elle s'appeſantit ſur nous, ou du moins nous en ſentons les approches ; & je veux travailler à nous rendre ce fardeau léger. Vous êtes ſi modéré, ſi ſage, que vous le portez, & continuerez à le porter ſans peine : j'en ſuis certain. Mais voulant écrire ſur ce ſujet, j'ai cru qu'un Ouvrage dont l'utilité nous ſera commune, devoit vous être offert.

Pour moi, en le compoſant, j'y ai pris (1) tant de plaiſir, que non-ſeulement la vieilleſſe ne me ſemble plus rien avoir d'affreux, mais que même elle ſe montre à moi avec des charmes. Quels éloges donc ne ſont pas dûs à la Philoſophie, puiſque l'homme, pour être heureux à tout âge, n'a qu'à lui obéir? J'ai relevé ailleurs les autres obligations que nous lui avons, & je les rappellerai ſouvent.

ta, & ſæpe dicemus. Hunc librum de ſenectute ad te miſimus.

Omnem autem ſermonem tribuimus non Tithono, ut Ariſto Chius (parum enim eſſet auctoritatis in fabula) ſed M. Catoni ſeni, quò majorem auctoritatem haberet oratio. Apud quem, Lælium & Scipionem facimus admirantes, quòd is tam facilè ſenectutem ferat, iiſque eum reſpondentem. Qui ſi eruditiùs videbitur diſputare, quàm conſuevit ipſe in ſuis libris, attribuito Græcis litteris, quarum conſtat eum perſtudioſum fuiſſe in ſenectute. Sed quid opus eſt plura? jam enim ipſius Catonis ſermo explicabit noſtram omnem de ſenectute ſententiam.

Cujuſvis (3) hominis eſt errare: nullius, niſi inſipientis, in errore perſeverare.

(2) Philoſophe Stoïcien, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Ariſton, Péripatéticien, qui étoit de l'iſle de Cos.

(3) Philippic. XII. 2.

Il s'agit de la vieilleſſe, dans l'écrit que je vous envoie.

Je n'y fais point parler Tithon, comme a fait en pareil cas Ariſton (2) de Chio. Un perſonnage fabuleux n'auroit point aſſez d'autorité. Pour donner plus de poids à mon diſcours; je le mets dans la bouche du vieux Caton, en ſuppoſant que c'eſt ce qu'il répond à Scipion & à Lélius, ſur l'étonnement qu'ils lui témoignent, de ce que ſon grand âge l'embarraſſe ſi peu. Au cas que vous lui trouviez ici plus d'érudition, qu'il n'en fit entrer dans ſes propres ouvrages, attribuez cette différence à l'étude des auteurs Grecs, qui, comme nous ſavons, fit l'occupation de ſes dernieres années. Mais pourquoi un plus long préambule? Voici que Caton va lui-même vous dire tout ce que j'ai penſé ſur ce ſujet.

Pour ſe tromper il ne faut qu'être homme: mais pour s'obſtiner dans ſon erreur, il faut être fou.

Quid eſt (4) *libertas ? Poteſtas vivendi, ut velis. Quis igitur vivit ut vult, niſi qui recta ſequitur, qui gaudet officio, cui vivendi via conſiderata atque proviſa eſt ? qui legibus quidem non propter metum paret, ſed eas ſequitur atque colit, quia id ſalutare maximè eſſe judicat : qui nihil dicit, nihil facit, nihil cogitat denique, niſi libenter ac liberè : cujus omnia conſilia, reſque omnes quas gerit, ab ipſo proficiſcuntur, eodemque referuntur : nec eſt ulla res, quæ plus apud eum polleat quàm ipſius voluntas, atque judicium : cui quidem etiam, quæ vim habere maximam dicitur, fortuna ipſa cedit ; quæ, ſicut ſapiens Poëta dixit,* Suis cuique fingitur moribus. *Soli igitur hoc contingit ſapienti, ut nihil faciat invitus, nihil dolens, nihil coactus.*

(4) Paradox. V. 1.

(5) *Volonté*, dans le langage des Stoïciens, ne ſe dit que d'une volonté éclairée & conduite par la raiſon. Car ſi c'eſt la paſſion qui agit, ce n'eſt pas l'homme qui veut, c'eſt plutôt une cauſe étrangere à l'homme. Voyez *Tuſcul.* IV. 6.

Qu'eſt-ce qu'être libre ? Pouvoir vivre comme on veut. Or quelqu'un vit-il comme il veut, ſi ce n'eſt un homme guidé par la raiſon ; qui ſe plaît à ſon devoir ; qui a ſon plan de vie, fait avec réflexion ; qui obéit aux loix, non par crainte, mais par ſoumiſſion, & avec reſpect, parce qu'il ſait que le ſalut en dépend ; qui ne dit rien, ne fait rien, n'entreprend rien, que de ſon goût & de ſon gré ; qui part toujours (5) de ſa volonté, ſans autre but que de l'accomplir, & ſans que rien au monde ſoit capable de l'engager à ſe gouverner autrement qu'il ne veut, & qu'il ne croit le devoir. Quelque puiſſante qu'on croie la Fortune, elle n'a point d'empire ſur lui : car, comme l'a dit un Poëte ſenſé, *chacun, par ſon propre caractere, ſe fait ſa fortune.* Ainſi l'homme ſage eſt le ſeul qui ne ſe trouve jamais expoſé à rien faire par force, ni à regret.

Iratos [6] *propriè dicimus exiſſe de poteſtate, id eſt, de concilio, de ratione, de mente : horum enim poteſtas in totum animum eſſe debet. His aut ſubtrahendi ſunt ei, in quos impetum, conantur facere, dum ſe ipſi colligant :* [*quid eſt autem ſe ipſum colligere, niſi diſſipatas animi partes rurſum in ſuum locum cogere ?*] *aut rogandi, orandique ſunt, ut ſi quam habent ulciſcendi vim, differant in tempus aliud, dum deferveſcat ira. Deferveſcere autem certè ſignificat ardorem animi invitâ ratione excitatum. Ex quo illud laudatur Archytæ, qui, cùm villico factus eſſet iratior,* Quo te modo, *inquit,* accepiſſem, niſi iratus eſſem ?

(6) *Tuſcul.* IV. 36.

(7) Archytas étant allé de Tarente ſa patrie, à Métapont où Pythagore enſeignoit, il fit un long ſéjour, pendant lequel il ne ſongea qu'à bien profiter ſous ce Philoſophe. A ſon retour, il trouva ſes terres dans un pitoyable état, par la négligence de ſon Fermier : & ce fut à cette occaſion, qu'il tint le diſcours qui eſt rapporté ici. On

On

On dit particulierement d'un homme en colere, qu'il ne ſe poſſéde plus : ce qui ſignifie qu'il n'écoute plus la raiſon ; car la raiſon nous rend maîtres de nous, & c'eſt par elle qu'on ſe poſſéde. On eſt obligé d'ôter de devant les yeux d'un homme irrité, les perſonnes à qui il en veut, & on attend qu'il ſe ſoit remis. Or, qu'eſt-ce que ſe remettre, ſi ce n'eſt faire que les parties de l'ame, qui viennent d'être dérangées, ſe retrouvent dans leur état naturel ? On prie, on conjure cet homme irrité, de ſuſpendre un peu ſa vengeance, & de n'agir point dans les premiers bouillons de ſa colere. Or ces bouillons, qu'eſt-ce autre choſe qu'un feu violent qui s'eſt allumé dans le cœur, au mépris de la raiſon ? Vous ſavez, à ce ſujet, le bon mot (7) d'Archytas, qui, étant irrité contre ſon Fermier, *Comme je te traiterois*, lui dit-il, *ſi je n'étois pas en colere ?*

peut voir là-deſſus Valere Maxime, *lib.* IV, *cap.* 1, *Ext.* 1.

Hippias, cùm Olympiam (8) *venisset, maximâ illâ quinquennali celebritate ludorum, gloriatus est, cunctâ pœnè audiente Græciâ, nihil esse ulla in arte rerum omnium, quod ipse nesciret : nec solùm has artes quibus liberales doctrinæ atque ingenuæ continerentur, Geometriam, Musicam, litterarum cognitionem, & Poëtarum, atque illa quæ de naturis rerum, quæ de hominum moribus, quæ de rebus publicis dicerentur : sed annulum, quem haberet, pallium, quo amictus, soccos, quibus indutus esset, se sua manu confeciſſe.*

Apud (9) *Græcos fertur incredibili quâdam magnitudine consilii atque ingenii Athenienſis ille fuisse Themiſtocles : ad quem quidam doctus homo, atque in primis eruditus accesſiſſe dicitur, eique artem memoriæ, quæ tum*

(8) De Orat. III. 32.
(9) De Orat. II. 74.
(1) On peut voir Quintilien, XI. 2.

Hippias étant allé à Olympie pour ces Jeux ſolemnels, qui revenoient de cinq ans en cinq ans, & où preſque toute la Gréce étoit raſſemblée, ſe vanta publiquement de ſavoir la Géométrie, la Muſique, la Grammaire, les Poëtes, la Phyſique, la Morale, la Politique, & que non-ſeulement il poſſedoit tous les arts libéraux, mais que la bague qu'il avoit au doigt, que le manteau dont il étoit couvert, que ſa chauſſure même, c'étoit l'ouvrage de ſes mains.

Thémiſtocle, ce fameux Athénien, que les Grecs regardent comme un prodige d'eſprit & de bon ſens, fut abordé, dit-on, par un Savant du premier ordre, qui lui offrit de lui enſeigner cette mémoire (1) artificielle, dont l'invention étoit alors toute récente. Thémiſtocle lui ayant demandé ce que c'étoit que cet art: C'eſt, dit l'homme de Lettres, l'art

primùm proferebatur, pollicitum esse se traditurum. Cùm ille quæsisset, quidnam illa ars efficere posset, dixisse illum doctorem, ut omnia meminisset: & ei Themistoclem respondisse, gratius sibi illum esse facturum, si se oblivisci quæ vellet, quàm si meminisse, docuisset.

Theophrastus [2] *moriens accusasse naturam dicitur, quòd cervis & cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset; hominibus, quorum maximè interfuisset, tam exiguam vitam dedisset: quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse, ut omnibus perfectis artibus, omni doctrinâ hominum vita erudiretur. Querebatur igitur, se tum, cùm illa videre cœpisset, extingui.*

Omnes [3] *immemorem beneficii oderunt: eamque injuriam in deterrenda liberalitate sibi etiam fieri; eumque, qui faciat, communem hostem tenuiorum putant.*

(2) Tuscul. III. 28.
(3) Offic. II. 18.

de ſe ſouvenir de tout. J'aimerois bien mieux, répondit Thémiſtocle, que vous puſſiez m'enſeigner à oublier ce que je voudrois.

Théophraſte, en mourant, faiſoit, dit-on, un reproche à la nature, de ce qu'elle avoit accordé une ſi longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en avoient nul beſoin : tandis que pour nous, qui pouvions en faire un excellent uſage, il y a des jours ſi bornés. Avec une vie plus longue, diſoit-il, l'homme auroit pu acquerir toutes les ſciences, perfectionner tous les arts. Il ſe plaignoit de ce qu'en commençant à ſçavoir, il ceſſoit de vivre.

Un ingrat eſt haï de tout le monde; & comme ſon injuſtice tend à refroidir la généroſité, chacun s'y croit intéreſſé perſonnellement. On le regarde comme l'ennemi commun de tous ceux qui ſont dans le cas d'avoir beſoin qu'on leur faſſe du bien.

Quanquam (4) *te, Marce fili, annum jam audientem Cratippum, idque Athenis, abundare oportet præceptis, inſtitutiſque philoſophiæ, propter ſummam & doctoris auctoritatem, & urbis; quorum alter te ſcientiâ augere poteſt, altera exemplis: tamen, ut ipſe ad meam utilitatem ſemper cum Græcis Latina conjunxi, neque id in philoſophia ſolùm, ſed etiam in dicendi exercitatione feci; idem tibi cenſeo faciendum, ut par ſis in utriuſque orationis facultate.*

Quam quidem ad rem nos (ut videmur) magnum attulimus adjumentum hominibus noſtris; ut non modò Græcarum literarum rudes, ſed etiam docti, aliquantum ſe arbitrentur adeptos & ad dicendum, & ad judicandum.

Quamobrem diſces tu quidem à principe hujus ætatis Philoſophorum, &

(4) C'eſt par où commence le premier Livre des Offices. L'uſage qu'on peut faire de ce morceau, eſt indiqué ci-deſſus, page 392. Remarq. 7.

Quoique la Philoſophie doive vous être devenue bien familiaire, depuis un an que vous êtes à l'école d'un auſſi excellent maître que Cratippe, & dans une ville telle qu'Athénes, où l'on a de grands exemples devant les yeux : cependant, mon Fils, comme il m'a toujours été utile de joindre l'étude du Latin à celle du Grec, non en matiére de Philoſophie ſeulement, mais auſſi pour me former à l'Eloquence, je ſuis d'avis que pour acquerir une égale facilité dans l'un & dans l'autre genre d'écrire, vous faſſiez ce que j'ai fait.

On juge qu'à cet égard j'ai été d'un grand ſecours à nos Romains ; en ſorte que ni ceux qui n'entendent point le Grec, ni même ceux qui le ſavent, ne regardent mes écrits, comme inutiles, ſoit pour bien parler, ſoit pour bien raiſonner.

Vous étudierez donc ſous le plus grand Philoſophe qu'il y ait de nos jours, & vous prendrez de ſes leçons

diſces, quam diu voles : tam diu autem velle debebis, quoad te, quantum proficias, non pœnitebit. Sed tamen noſtræ leges, non multùm à Peripateticis diſſidentia ; quoniam utrique & Socratici, & Platonici eſſe volumus : de rebus ipſis utere tuo judicio ; nihil enim impedio : orationem autem Latinam profectò legendis noſtris efficies pleniorem. Nec verò arroganter hoc dictum exiſtimari velim. Nam philoſophandi ſcientiam concedens multis ; quod eſt Oratoris proprium, aptè, diſtinctè, ornatè dicere, quoniam in eo ſtudio ætatem conſumpſi, ſi id mihi aſſumo, videor id meo jure quodammodo vindicare.

Quamobrem magnopere te hortor, mi Cicero, ut non ſolùm orationes meas, ſed hos etiam de Philoſophia li-

auſſi

auſſi long-temps qu'il vous plaira : c'eſt-à-dire, tant que vous aurez à cœur votre avancement. Mais ne laiſſez pas de me lire auſſi : Je penſe à peu près comme Cratippe, puiſque lui Péripatéticien, & moi Académicien, nous nous donnons également pour diſciples de Socrate & de Platon. Quoi-qu'il en ſoit, attachez-vous à la doctrine qui ſera le plus de votre goût. Je vous laiſſe là-deſſus toute liberté ; n'ayant ici en vûe que votre latinité, qui ſera nourrie & fortifiée par la lecture de mes ouvrages. Au moins crois-je pouvoir le dire ſans préſomption. Quant aux connoiſſances philoſophiques, j'avoue que beaucoup d'autres les ont pouſſées plus loin que moi : mais me bornant à ce qui eſt de l'Orateur, à l'art de parler avec juſteſſe, avec ordre, avec élégance, il me ſemble qu'après en avoir fait l'occupation de toute ma vie, je ne m'attribue rien de trop.

Ainſi je vous exhorte très-fort, mon cher fils, à lire avec ſoin, non-ſeulement mes Oraiſons, mais en-

bros, qui se jam illis ferè æquarunt, studiosè legas. Vis enim dicendi major est in illis; sed hoc quoque colendum est æquabile, & temperatum orationis genus.

Pithagoram [4] *Phliuntem ferunt veniſſe, eumque cum Leonte, principe Phliaſiorum, doctè & copiosè diſſeruiſſe quædam. Cujus ingenium & eloquentiam cùm admiratus eſſet Leon, quæſiviſſe ex eo, quâ maximè arte confideret. At illum artem quidem ſe ſcire nullam, ſed eſſe* Philoſophum. *Admiratum Leontem novitatem nominis, quæſiſſe, quinam eſſent Philoſophi, & quid inter eos & reliquos intereſſet. Pythagoram autem reſpondiſſe, ſimilem ſibi videri vitam hominum, & mercatum eum, qui haberetur maximo ludorum apparatu, totius Græciæ celebritate. Nam ut illic alii corporibus exercitatis gloriam & no-*

(4) Tuſcul. V. 3.

core mes Traités de Philoſophie, dont le Recueil dès à préſent n'eſt gueres moins ample que celui des Oraiſons. Vous trouverez dans celles-ci plus de force ; mais il faut ſavoir auſſi écrire de cet autre ſtyle, qui eſt tout uni, & ſans élévation, comme ſans baſſeſſe.

Pythagore étant arrivé, dit-on, à Phliunte, diſcourut ſavamment, & avec éloquence, devant Léon, Chef des Phliaſiens, qui charmé de ce qu'il venoit d'entendre, lui demanda quel étoit ſon métier. Pythagore répondit qu'il n'en ſçavoit aucun, mais qu'il étoit *Philoſophe*. A ce mot, dont la nouveauté frappa Léon, Qu'eſt-ce, dit-il, que des Philoſophes, & par où différent-ils des autres hommes ? Je trouve, reprit Pythagore, que ce monde-ci reſſemble à ces grandes aſſemblées où la Grèce entiere ſe rend pour la célébrité des Jeux. Pluſieurs y ſont attirés par l'envie de ſignaler leur adreſſe dans les combats, & de remporter le prix: pluſieurs y

bilitatem coronæ peterent : alii emendi aut vendendi quæſtu & lucro ducerentur : eſſet autem quoddam genus eorum, idque vel maximè ingenuum, qui nec plauſum, nec lucrum quærerent, ſed viſendi cauſâ venirent, ſtudioſeque perſpicerent quid ageretur, & quo modo : item nos quaſi in mercatûs quandam celebritatem ex urbe aliquâ, ſic in hanc vitam ex aliâ vitâ & naturâ profectos ; alios gloriæ ſervire, alios pecuniæ : raros eſſe quoſdam, qui, cæteris omnibus pro nihilo habitis, rerum naturam ſtudiosè intuerentur : hos ſe appellare ſapientiæ ſtudioſos, id eſt enim Philoſophos *: & ut illic liberaliſſimum eſſet, ſpectare, nihil ſibi acquirentem, ſic in vitâ longè omnibus ſtudiis contemplationem rerum, cognitionemque præſtare.*

Hic [Socrates] *in omnibus* [6] *ferè ſermonibus, qui ab iis, qui illum au-*

[5] Voilà le fameux dogme de Pythagore, touchant la Métempſycoſe.

[6] *Acad. I. 5.*

viennent pour trafiquer : d'autres, qui ſont les plus honnêtes gens, ne cherchent ni applaudiſſement, ni gain, mais ſe trouvent là ſeulement par curioſité, & ſans autre deſſein que de regarder ce qui s'y paſſe. Tous, pour y arriver, ſont partis de quelque Ville. Or c'eſt ainſi que nous ſommes partis d'une autre vie, d'une autre [5] exiſtence, pour arriver en ce monde, où les uns tâchent d'acquerir de la gloire ; d'autres, des richeſſes ; quelques-uns, en petit nombre, s'appliquent à connoître la Nature, & comptent tout le reſte pour rien. Voilà les *Philoſophes*, c'eſt-à-dire, les amateurs de la ſageſſe : & comme le plus beau rôle dans les Jeux publics, eſt celui de ſpectateur ; de même la plus belle & la plus noble occupation en ce monde, c'eſt l'étude.

Preſque tous les diſcours de Socrate, écrits bien au long, & de plus d'une maniere, par ceux qui les ont entendus, font voir que, ſans rien

dierunt, perſcripti variè & copiosè ſunt ita diſputat, ut nihil affirmet ipſe, refellat alios : nihil ſe ſcire dicat, niſi id ipſum : eòque præſtare cæteris, quòd illi, quæ neſciant, ſcire ſe putent ; ipſe, ſe nihil ſcire, id unum ſciat : ob eamque rem ſe arbitrari ab Apolline omnium ſapientiſſimum eſſe dictum, quòd hoc eſſet una hominis ſapientia, non arbitrari ſeſe ſcire quod neſciat. Quæ cùm diceret conſtanter, & in ea ſententia permaneret, omnis ejus oratio tantùm in virtute laudanda, & in omnibus hominibus ad virtutis ſtudium cohortandis conſumebatur.

affirmer de ſon chef, il s'attachoit à combattre l'opinion des autres : diſant que la ſeule choſe qu'il sût, c'eſt qu'il ne ſavoit rien : ne prétendant l'emporter ſur les autres, qu'en ce qu'ils croyoient ſavoir ce qu'ils ne ſavoient point, & que lui, au contraire, il connoiſſoit ſon ignorance : n'attribuant qu'à cela l'oracle d'Apollon, qui l'avoit declaré le plus ſage de tous les hommes, parce qu'en effet toute la ſageſſe humaine conſiſte à ne point croire qu'on ſache ce qu'on ne ſait pas. Voilà ce que Socrate penſa conſtamment ; voilà ce qu'il repetoit dans tous ſes entretiens, qui n'étoient qu'un éloge perpetuel de la vertu, pour exciter tous les hommes à la pratiquer.

TABLE
DES ARTICLES.

I. *Sur la Religion.* . . . Page 21
II. *Sur l'Homme.* 51
III. *Sur la Conſcience.* 89
IV. *Sur les Paſſions.* 103
V. *Sur la Sageſſe.* 125
VI. *Sur la Probité.* 147
VII. *Sur l'Eloquence.* 177
VIII. *Sur l'Amitié.* 203
IX. *Sur la Vieilleſſe.* 251
X. *Sur la Mort.* 279
XI. *Songe de Scipion.* 297
XII. *Penſées diverſes.* 341

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre, *Pensées de Ciceron, pour servir à l'éducation de la Jeunesse*; & il m'a paru qu'on ne pouvoit ni concevoir un dessein plus utile, ni le mieux remplir. A Paris, ce 20 Fevrier 1744.

SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre très-cher & bien-amé le Sieur Abbé D'OLIVET, l'un des quarante de notre Academie Françoise, nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant obtenu nos Lettres de Privilége pour ses Traductions & autres Œuvres, sous les titres d'*Entretiens de Ciceron sur la Nature des Dieux*, *Philippiques de Démosthene*, *& Catilinaires de Ciceron*, *Tusculanes*, *& Pensées de Ciceron*, *Traités & Remarques sur la Langue Françoise*, *Opuscules sur divers sujets*, dont il desiroit donner une nouvelle édition, comme aussi en faire imprimer d'autres qui ne le sont pas encore ; mais que le temps porté par lesdites Lettres étant expiré, il nous auroit en consequence fait supplier de lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant,

Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer toutes ſeſdites Traductions & autres Œuvres de ſa compoſition, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de vingt années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelle qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contre-faits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle

de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-septieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre Regne le vingt-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 285. fol. 241. conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 13 Avril 1744.

SAUGRAIN, *Syndic.*

DE L'IMPRIMERIE DE P. AL. LE PRIEUR,
IMPRIMEUR DU ROI.

Traductions de M. l'Abbé D'OLIVET, *qui se trouvent chez* DAVIDTZ, *Libraire à Paris, Quai des Augustins.*

ENtretiens de Ciceron sur la Nature des Dieux 2. vol.

Philippiques de Démosthene, & Catilinaires de Ciceron. 1. vol.

Tusculanes de Ciceron. 2. vol.

Pensées de Ciceron, pour servir à l'éducation de la Jeunesse. 1. vol.